

NOTRE ROMAN COMPLET :

Sous le Joug du Mensonge

Par JEAN DAYOL

10.35

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRÉ
POISSER, BESSETTE & CIE, éditeurs-propriétaires, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 11

Novembre 1922

15¢.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie *femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourruures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie* femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. *Le Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

— **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

**NOUVEAUX
CATALOGUES**

ENVOYES GRATUITEMENT SUR DEMANDE

Articles de Bureau	88 pages
Articles de Classes (illustré).....	120 "
Livres Classiques Canadiens.....	16 "
Articles Religieux (3 parties)....	52 "
Articles en papier et autres pour table et maison (illustré).....	24 "
Décorations en papier, Drapeaux Lanternes, Fleurs (illustré)....	32 "
Jouets, Articles de Sport, Voitu- res, Autos, Carosses (illustré)	56 "
Argenterie, Articles de Fantaisie, Articles de Fumeurs, Instru- ments de Musique	16 "
Articles de toilette et de parfu- merie	20 "

Littérature, Livres Religieux.

GRANGER FRÈRES
Libraires. Papeteries. Importateurs
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE ?

Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée
et un Teint Merveilleux

Alors essayez ceci —



Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.



Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream) Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème (Cold Cream) en couvrant la figure d'une serviette chaude.



Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce Teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.



ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS

Un tube de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cold Cream*, une bouteille de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cream* et un morceau de savon de 25 sous de *Gouraud's Medicated Soap*. ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.

Nom

Adresse

Ville

La Revue Populaire

Vol. 15, No 11

Montréal, novembre 1922

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis :

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL

131 rue Cadieux,
La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

CHEZ LE DENTISTE

Lorsqu'après de très longues hésitations vous vous décidez à entrer chez le dentiste, vous voyez une victime qui sort de la chambre de torture. Cet homme n'est pas toujours beau, et cependant vous voudriez être à sa place.

Le dentiste vous fait signe de vous asseoir: "Je suis à vous dans une seconde". C'est pour vous donner le temps de respirer et vous remettre. Il y a plusieurs patients qui attendent. Vous vous assoyez. Après avoir regardé les cadres, vous saisissez une revue médicale sur la table, et vous lisez... les annonces.

Pendant ce temps vous entendez dans la chambre de torture le médecin qui va et vient. L'eau dans le lavabo fait un bruit de source. C'est le dentiste qui nettoie son "pic à glace" avec lequel il vous torturera tout à l'heure.

Vous sortez votre mouchoir pour vous éponger, mais votre mouchoir n'est pas propre, alors comme vous n'êtes pas seul au salon, vous remettez vivement votre mouchoir dans votre poche.

Votre mal de dents est moins fort que tout à l'heure. Vous vous demandez même quelle est la dent qui vous

fait souffrir. Peu à peu le salon se vide, vous êtes seul. Vous n'avez jamais été si bien, votre dent ne vous fait plus mal et cependant... une sueur froide vous court tout le long du dos, vos mains sont moites et vos jambes s'ankylosent. L'atmosphère est irrespirable, vous tirez la langue pour humecter vos lèvres qui sont sèches comme un comté prohibitionniste.

Un cri venant de l'autre chambre vous écrase sur votre fauteuil et vous ne donneriez pas dix sous de votre peau. Un silence. Puis, rerererere: c'est le patient qui se gargarise. Dix dollars pour être à sa place.

La porte s'ouvre, le dentiste laisse tomber: "c'est votre tour".

"C'est votre tour". Aucun être sur terre ne peut définir l'effet produit par ces mots.

Vous entrez, vous feignez l'indifférence et, d'un ton dégagé de toute émotion, vous dites au dentiste: c'est celle-là, dans le fond, à droite."

Vous vous placez sur le fauteuil, le dentiste pose son "pic-à-glace" sur votre dent malade. Comme vous n'êtes plus un enfant, vous ne criez pas, mais la sueur froide que vous aviez tout à l'heure dans le dos est revenue

(Suite à la page 9).

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA
VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet
Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMITED
Uptown 7640

D'UNE ECURIE A LA CHAMBRE DES LORDS

Un jeune anglais, émigré aux Etats-Unis, retourne à Londres, après avoir exercé tous les métiers en Amérique, prend en main l'administration de tous les moyens de transport de Londres, rend à son pays des services signalés pendant la guerre et devient finalement Lord Ashfield de Southwell.— Une vie bien remplie.

De garçon d'écurie devenu pair d'Angleterre, voilà en deux mots la vie de Lord Ashfield de Southwell, le ci-devant Albert Henry Stanley. Cet homme n'a que quarante-sept ans. On se souvient encore très bien de lui à New-York, à Détroit, et généralement dans le monde du chemin de fer américain. Ceux qui l'ont connu dans ses commencements ne pensaient pas qu'il deviendrait un jour l'un des plus grands hommes d'affaires d'Angleterre, un conseiller du premier ministre, un membre du ministère et l'administrateur d'une entreprise de \$300,000,000.

Cependant, ceux qui l'ont connu alors qu'il était gérant général de la Corporation des Utilités Publiques de New Jersey, n'ont pas du tout été étonnés de ses succès. Ils ne se demandent plus jusqu'où peut le conduire son énergie extraordinaire. Voyez un peu par ce tableau ce qu'a fait cet homme avant d'arriver à la célébrité : Président et gérant-général du métropolitain de Londres, des tramways métropolitains, des tramways électriques de Londres, du che-

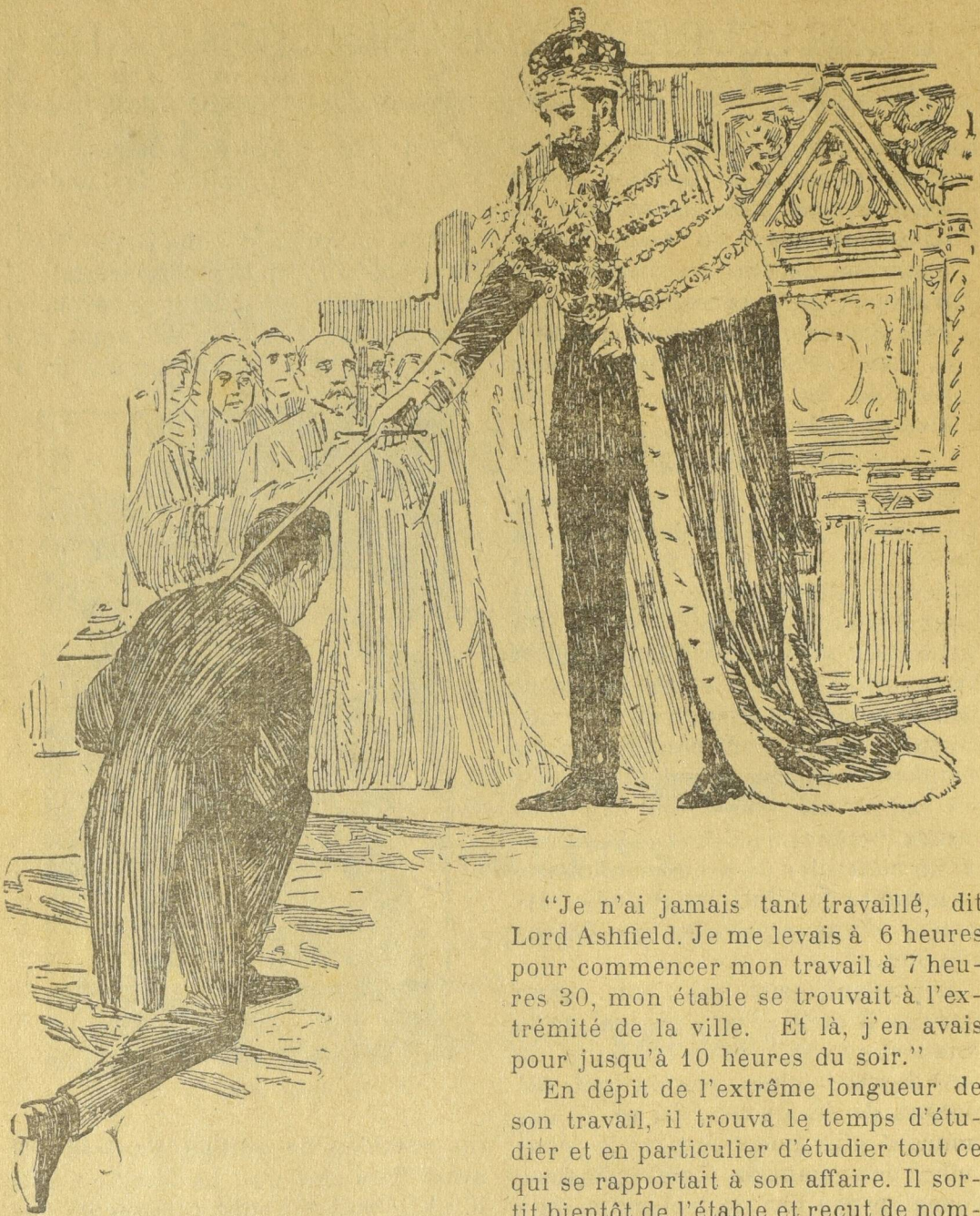
min de fer central de Londres, de la compagnie des Omnibus de Londres, etc., etc.

C'est en Amérique que Henry Stanley reçut sa formation commerciale et industrielle. C'est là qu'il se révéla un homme d'affaires. Il est venu aux Etats-Unis en simple émigrant, com-



Le début d'une carrière.

me combien de million d'autres. Il avait alors cinq ans. La famille s'établit à Détroit et l'enfant fréquenta l'école publique. La pauvreté obligea bientôt Stanley à travailler, étant encore petit garçon. Le salaire qu'il recevait dans le bureau des tramways de Détroit ne suffisait pas à toutes ses



La fin d'une carrière.

charges, il trouva une position plus lucrative dans les étables de cette même compagnie. Le voilà garçon d'écurie.

“Je n'ai jamais tant travaillé, dit Lord Ashfield. Je me levais à 6 heures pour commencer mon travail à 7 heures 30, mon étable se trouvait à l'extrémité de la ville. Et là, j'en avais pour jusqu'à 10 heures du soir.”

En dépit de l'extrême longueur de son travail, il trouva le temps d'étudier et en particulier d'étudier tout ce qui se rapportait à son affaire. Il sortit bientôt de l'étable et reçut de nombreuses promotions. C'est alors qu'on l'invita à faire le tracé d'une importante ligne de tramways. Mais le surintendant de la compagnie refusa de l'accepter à cause des difficultés qu'il avait alors avec sa main-d'œuvre. Il

demanda qu'on lui laissât la direction de cette affaire et le réseau fut bientôt terminé. A la suite de ce coup d'audace, on le nomma surintendant général des tramways de Détroit, et il n'avait encore que vingt-huit ans quand la Corporation des Utilités Publiques de New Jersey le nomma à son tour surintendant de ce vaste système.

Le succès de Stanley fut si grand que la compagnie américaine qui l'employait l'envoya à Londres s'occuper de ses affaires qui étaient là-bas considérables. Il toucha \$25,000 par année pour surveiller l'administration des tramways et souterrains de Londres. A ce moment le métropolitain de Londres perdait \$250,000 par année. Il fallut un an à Stanley pour remettre les affaires en ordre et permettre à ladite compagnie de faire d'énormes profits. En même temps, Stanley s'occupa de la réorganisation des tramways, des chemins de fer de banlieue, des omnibus, de tous les moyens de transport londoniens en un mot.

Il se rendit compte en 1913 que son avenir était en Angleterre. Il renonça donc à sa citoyenneté américaine et reprit sa nationalité. Un an plus tard, sa contribution à l'industrie anglaise était récompensée par le Roi qui le fit chevalier et quand la guerre éclata, un an plus tard, il était Sir Albert Henry Stanley.

Pendant la guerre, il rendit des services signalés à son pays et en 1916 il entra à la Chambre des Députés comme représentant du comté de Ashton-under-Syne. En 1920, il entra à la Chambre des Lords, où il devint avec le titre de baron, Lord Ashfield de Southwell.

—o—

L'appui dont on peut le moins se passer est celui que l'on trouve en soi.

PROMESSE RACHETEE

Par 247 voix contre 171, le Parlement anglais a résolu de supprimer l'embargo sur le bétail canadien. C'est la fin d'un régime d'iniquité.

Il y a près de vingt-cinq ans, l'Angleterre libre-échangiste, voulant protéger ses éleveurs contre la concurrence du bétail canadien, n'osa pas avoir recours à un droit de douane : elle jugea plus simple de décréter l'embargo sous le faux prétexte de maladie dans les troupeaux canadiens. Comme le bétail du Canada était et a toujours été sain, l'embargo revêtait un caractère outrageant.

Durant la guerre, le Canada saisit l'occasion d'arracher au gouvernement britannique la promesse que ce régime d'exception et de diffamation serait aboli.

Et c'est cette promesse que l'on vient de racheter. (Belgique-Canada.)

CHEZ LE DENTISTE

(Suite de la 5e page)

avec cette différence que maintenant elle s'est transformée en Niagara en miniature. Le "pic" est retiré pour faire place à un petit outil très gentil et très mignon de forme. Vous ouvrez la bouche et l'outil pénètre au fond du gouffre béant.

Un nuage. Le chaos. La terre cesse de tourner. Plus rien n'existe. Einstein est mort et l'Allemagne a payé.

—Grachez! dit le dentiste. Vous crachez.

—C'est cinq dollars. Vous payez et sortez.

Une fois dans la rue, vous êtes tout surpris de constater que le monde existe toujours et qu'il n'y a rien de changé sur la machine ronde.

Paul COUTLEE.

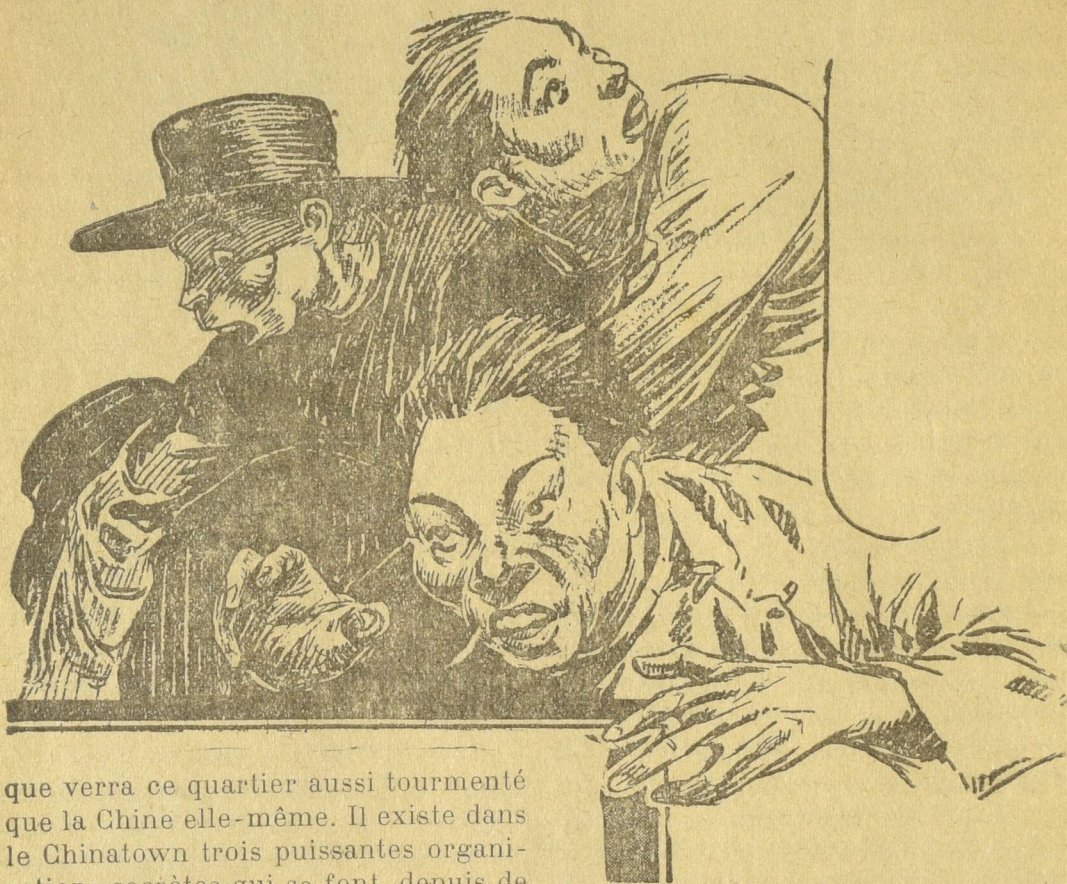
LA GUERRE DANS LE QUARTIER CHINOIS

Trois redoutables sociétés secrètes se disputent la suprématie du quartier chinois de New-York.— Les victimes innombrables qu'ont faites ces Sociétés.— Suspendue depuis dix ans, la guerre entre les affiliés de ces associations menace d'éclater.

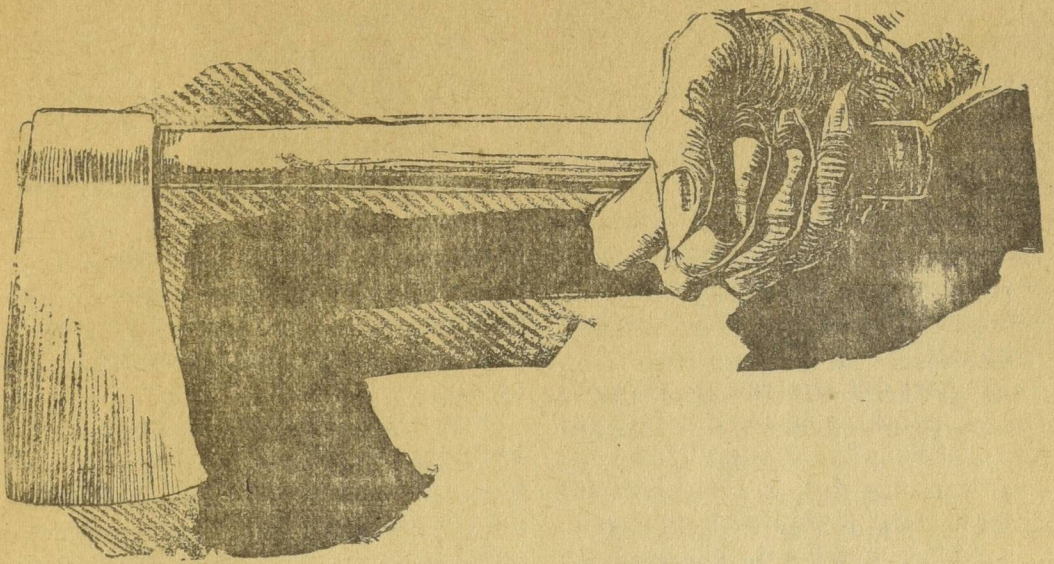
Le quartier chinois de New-York est menacé d'une révolution. Si elle éclate, ce qui n'aurait rien d'étonnant, étant donné la gravité de ses prodromes, ce ne sera pas la première

nombreuses années, une guerre acharnée; ce sont les Hip Sings, les Ong Leongs et les Quatre Frères. On peut dire sans se tromper beaucoup que tous les Célestes de la métropole américaine appartiennent à l'une quelconque de ces organisations.

Depuis quelques années cependant, les choses allaient encore assez bien dans le Nouveau-Monde chinois. Mais voilà que l'assassinat du président des Hip Sing Tong, un particulier du nom de Ko Low, a remué tous les senti-



que verra ce quartier aussi tourmenté que la Chine elle-même. Il existe dans le Chinatown trois puissantes organisations secrètes qui se font, depuis de



ments de haine qui dormaient dans le cœur des affiliés des trois vastes associations.

Ce meurtre s'est commis en douce, sans éclat, comme se commettent tous les meurtres dans le quartier chinois, à quelques exceptions près. Ko Low sortait d'un restaurant où sans doute venait-il de consommer un chopsuey au nid d'hirondelles, en compagnie de deux hommes et de deux femmes, quand un individu qui marchait devant eux, un mouchoir à la main, se retourna brusquement... Quatre coups de feu partirent de ce mouchoir qui dissimulait un revolver de petit calibre et le président des Hip Sing Tong tomba. Six heures après, il expirait à l'hôpital. Et maintenant, la police se demande si la paix relative qui regnait dans le quartier depuis dix ans est sur le point de se rompre, si les couteaux vont sortir de leur gaine et les revolvers de leur étui.

Les grandes sociétés chinoises ne connaissent qu'un moyen de disposer d'un ennemi ou d'un indésirable; c'est de l'éliminer en cachette. Ces indési-

rables étaient amenés sous quelque prétexte dans la noirceur des rues Mott ou Pell ou Doyers et là abattus d'un coup de revolver. Le coup partait et une seconde plus tard la rue était vide. Le cadavre de la victime seul barrait la rue.

Cependant, ces meurtres, comme nous le disons plus haut, n'ont pas toujours été perpétrés avec autant de simplicité. Ainsi la boucherie du théâtre chinois, rue Doyers, en 1905. Cette fois, ce sont les Hip Sings qui furent les assaillants. Quelques centaines de Chinois assistaient à un concert sacré quant tout à coup quelqu'un, à l'arrière du théâtre, fit éclater un paquet de pétards. On pensa d'abord dans l'assistance que c'étaient là des manifestations de joie, mais l'on changea vite d'idée à ce sujet, quand, le théâtre étant plein de fumée quatre Chinois se levèrent en même temps aux quatre points cardinaux de la salle. Ces quatre hommes firent feu de leur revolver en même temps, sans atteindre personne. Ce fut alors une housculade vers la sortie. Mais les

quatre portes étant gardées chacune par un Chinois armé, la foule à ces quatre endroits fut reçue par des coups de revolver. Comme résultat, cinq Chinois de l'assistance furent tués.

Capturés par la foule, les assassins déclarèrent qu'ils avaient reçu l'ordre de tuer cinq Ong Leongs et qu'ils en avaient effectivement abattu cinq. Peu leur importait le reste.

La plupart des guerres qui éclatent entre les membres de ces diverses sociétés sont dues à des querelles au sujet des maisons de jeu et de femmes blanches. Mais, la guerre la plus cruelle dans les annales de ces associations fut suscitée par le meurtre d'une jeune esclave chinoise. Le meurtre de cette fille fut considérée comme une atrocité, même dans le quartier chinois.

Bow Kum, la fille en question, avait vingt et un ans et était fort jolie. C'était une esclave de naissance. En 1907 elle arriva à San Francisco de Canton pour y faire office de servante. Là, comme elle était jolie, un riche Chinois l'acheta pour une forte somme. Son maître mourut et elle devint une coquette du quartier chinois de San Francisco. Un missionnaire l'ayant convertie l'amena à sa mission où elle rencontra Chin Len, un Ong Leong. Il se sauva avec elle de la mission dans le but de l'épouser. En route, elle rencontra Low Dong, de la société des Quatre Frères, qui essaya de l'attirer à lui.

Chin Len apprit la chose, l'amena immédiatement à New-York, l'épousa et la logea dans une riche maison. Quelque mois plus tard, Chin Len la trouva chez lui, baignant dans son sang. Elle avait été poignardée avec la dernière férocité.

Aussitôt après que cette nouvelle se fût répandue dans la ville chinoise, la guerre éclata entre les Hip Sings, les Ong Leongs et les Quatre Frères dans le but de venger les uns sur les autres la mort de cette malheureuse femme. On peut dire que le sang qui coula des blessures de Bow Kum ne sécha pas, pendant toute une année, dans les rues de Chinatown. Ces représailles coûtèrent la vie à une cinquantaine de Chinois.

Il y a tellement de souterrains dans ce fameux quartier qu'un homme voué à la mort en entend parler, la plupart du temps, l'apprend par ses amis et connaissances et se sauve de la ville, pour être traqué presque aussitôt dans le lieu où il se réfugie, car la vengeance chinoise a les doigts aussi longs que les doigts aux ongles interminables des mandarins ou des fakirs hindous. Une autre fameuse boucherie Tong se produisit à New-York, il y a une douzaine d'années, quand trois affiliés du Ong Leong se rendirent aux quartiers-généraux du Hip Sing où ils abattirent plusieurs dignitaires de cette société rivale, comme ils sortaient d'une réunion de nuit. L'une des balles pénétra dans le saloon où un floteur prenait son premier verre depuis son retour des chantiers. La balle brisa le verre qu'il tenait dans ses mains et lui entra dans la tête. Il tomba mort instantanément. Dans la fusillade, un petit garçon rencontra aussi la mort.

Deux des Chinois que la police captura à la suite de ce coup d'une audience inouïe portaient des cottes de mailles assez puissantes pour les protéger contre les balles et les coups de couteau.

Quelques jours plus tard, les Hip Sings prirent une terrible revanche

sur leurs ennemis en tuant deux Ong Leongs.

On peut dire que les guerres de ce genre commencèrent, il y a une vingtaine d'années environ, par l'arrivée à New-York d'un astucieux Chinois du nom de Mock Duck. Il est encore vivant, à la tête d'un commerce prospère à Brooklyn. C'est lui qui suscita toutes ces premières guerres, mais c'est aussi lui qui contribua quelques années plus tard à la grande campagne qui se fit dans le Chinatown pour la suppression du crime. Grâce à lui, au consul chinois et à un juge hautement estimé par les Célestes, une trêve fut signée par toutes les associations secrètes. C'est cette trêve qui menace d'être rompue.

— 0 —

LA COIFFURE FEMININE A TRAVERS LE MONDE

Les cheveux, les soins qu'ils réclament, l'arrangement qu'il faut leur donner, prennent une place importante dans la vie d'une femme. Voulez-vous de compagnie vagabonder à travers le monde pour étudier cette question de la chevelure féminine ?... Transportons-nous dans la patrie de la reine de Saba. Les grandes dames d'Abyssinie ont un soin excessif de leur chevelure. Elles lui donnent un arrangement qui rappelle la légendaire coiffure des sphinx égyptiens. Comme leurs cheveux sont plutôt rébarbatifs, elles commencent par envoyer quérir au marché une livre de beurre frais. Elles s'assiént alors en plein soleil, posant sur le sommet de la tête ce produit de la baratte. Les ardents rayons ont tôt fait d'accomplir leur œuvre, et les cheveux abondamment

imprégnés de matière fondue, n'attendent plus que le coup de peigne.

Chez les Fantis de la Guinée, le métier d'artiste capillaire n'est point une sinécure. Les cheveux y sont arrangés de la façon la plus bizarre en sorte de flambeau à trois branches. Une femme, chez les Fantis, ne peut pas se coiffer seule: si pauvre soit-elle, il lui faut avoir recours à l'assistance d'une voisine. Les femmes du Yankah (Guinée) s'enveloppent le sommet de la tête dans une écharpe de soie multicolore, laissant au-dessus du front un espace qui laisse apparaître un noeud de cheveux.

Plus pittoresques sont les coiffures des femmes de la Côte d'Ivoire. Les cheveux sont dressés de façon à figurer une pyramide qui rappelle les monumentales coiffures du XVIIIe siècle. Dans d'autres, les cheveux présentent trois colonnes torsées, semblables aux cornes de gazelles.

Chez les Zoulous, l'usage veut que la coiffure d'une femme indique son état civil; si elle est jeune fille, femmes mariée ou veuve. Dans le premier de ces trois cas, les cheveux affectent une curieuse forme tronquée: on dirait qu'une jeune Zoulou s'est couvert la tête avec un pot à fleurs. L'effet est d'autant plus disgracieux que les tempes, la nuque et le sommet du front sont rasés de près.

Chez les Baloundos, puissante peuplade du Congo belge, les cheveux, séparés en fines tresses à intervalles réguliers, relient autour de la tête un cercle de fer qui donne l'illusion d'une auréole. D'autres femmes baloundos arrangent leurs cheveux crépus de telle façon qu'elles semblent porter sur le front deux massives cornes de buffle.

Passons dans le Nouveau-Monde. Chez les Peaux-Rouges, une remarque s'impose: les hommes portent toujours les cheveux plus longs que chez les femmes. Et ce sont les premiers qui exhibent généralement chignons et peignes. Les nattes des femmes sont courtes et tressées simplement, tantôt ornées de bijoux d'argent, comme chez les Sioux, tantôt nouées bout à bout derrière le cou comme chez les Indiennes de Vancouver.

Les modes capillaires, en Asie, ne sont que de variantes de ces deux systèmes: la natte et la chevelure éparse et flottante. La Chinoise porte en général la natte finement tressée, tandis que la Japonaise tire un parti plus intelligent de cette beauté essentiellement féminine qu'est la chevelure. Madame Chrysanthème sait tordre ses épais cheveux noirs en un chignon fantastique, mais coquet.

Les Birmanes qui passent pour avoir les plus beaux cheveux de la terre, les laissent retomber sur leur dos ou sur leur poitrine en longues traînées qui atteignent souvent le jarret ou même la cheville. Elles ne les relèvent d'aucun ornement coûteux, et les princesses du sang royal donnent l'exemple de cette belle simplicité en piquant dans leur chevelure, au-dessus du front, une fleur sauvage.

En Océanie, les femmes arrangent leur chevelure en une sorte de diadème qui ne manque ni de science ni de grâce. Aux Iles Fidji, par exemple, la coiffure des femmes est d'un très joli effet. D'ailleurs hommes et femmes rivalisent, se teignant les cheveux avec une sorte de chaux, et peignant leur chevelure en une sorte de racine droite qui rappelle la coupe de cheveux "à la Brssant".

En somme, en quelque contrée que ce soit, à quelque race qu'elle appartienne, la femme manifeste partout et toujours la même préoccupation coquette: celle de plaire...

— o —

UN ASSASSIN PEU ORDINAIRE

Les journaux nous apprennent que peu de meurtriers ont marché à l'échafaud avec autant de sang-froid, d'indifférence même, est-il possible de dire, que le sinistre Mécislas Charrier, l'un des bandits qui, il y a quelques mois, fit l'assaut d'un train de la ligne Paris-Lyon-Méditerranée.

Quand l'exécuteur des hautes oeuvres entra dans sa cellule pour procéder à la toilette du condamné, celui-ci était à rédiger son testament. "Je lègue au procureur de la République mon estomac; au préfet de police, mes cheveux, qu'il s'en fasse un talisman et au chef des détectives ma vieille peau."

Puis, il demanda une cigarette et une ration de rhum. Il grilla sa cigarette en avalant deux grands verres de rhum, sans broncher. En sortant de la prison pour se diriger vers la guillotine, montée dans la cour, il demanda ses gants—"un gentilhomme comme moi meurt avec ses gants"—et dit au prêtre qui l'exhortait: "Ne vous en faites pas; ce n'est qu'un détail. C'est à mon tour à mourir, le vôtre comme le mien..."

Que pensez-vous d'un pareil homme qui se moque de la vie jusqu'aux pieds de l'instrument qui doit la lui ravir dans une seconde?

UN SOLDAT DE FORTUNE DE 74 ANS

Depuis l'époque bienheureuse aux brigands de tout acabit où les corsaires, flibustiers, gentilshommes de fortune et aventuriers de terre et de mer pillaient des navires et prenaient d'assaut des villes entières pour se partager ensuite un butin digne de Crésus, on n'a rarement entendu parler d'un soldat de fortune, de l'audace et de la richesse de ce capitaine Bill Goldwin, qui, à l'âge de soixante-quatorze ans est encore la terreur de la république de Cuba.

Toute sa vie, il a pillé des trains, des diligences, des convois de marchandises et de voyageurs. Combien de meurtres a-t-il sur la conscience en même temps que de vols? c'est impossible à dire. C'est d'autant plus impossible que la police n'a jamais pu trouver contre lui de quoi seulement le traduire devant un recorder! Si la justice avait été mieux exercée dans son pays, il aurait pourtant été pendu cent fois! Et ce n'est pas seulement à Cuba qu'il eût pu avoir des démêlés avec la police, c'est à Panama, Nicaragua, Honduras, Colombie, et dans combien d'autres petites républiques de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

Il se tient avec sa bande, à la Havane, en face de l'hôtel Dominante. Le lundi et le mardi matin, vous le trouvez là. Il reçoit tout le monde. Son titre de capitaine n'est dû à rien; ce n'est pas même un capitaine honoraire. Mais il y tient beaucoup. C'est un de ces hommes, à qui on donne naturellement le nom de capitaine ou de

patron. Il n'est réellement capitaine que de la Vesta, un énorme canot-automobile qu'il pilote lui-même et qui le conduit en un rien de temps sur le théâtre de ses mauvais coups.

Mais il est aussi le cuisinier de la Vesta. Cet homme sait tout faire.

A soixante-quatorze ans, il ne rate pas une occasion de rouler quelqu'un ou de le lester d'un billet de mille. Il est grand, haut en couleurs, taillé en Hercule. Ses cheveux sont gris, mais d'un gris solide.

En parlant de lui, il a l'habitude de dire: "Moi! j'ai été toute ma vie un vagabond des tropiques. Filé par la police pour des coups que je réussis dans la république centrale et dans l'Amérique du Sud, je n'ai jamais été pincé. Je suis né à Philadelphie et j'ai quitté ma ville natale pour venir, à l'âge de 17 ans, flâner autour du Mexique. Je ne puis me rappeler la moitié des exploits que j'ai accomplis. J'ai été condamné quatre fois à mort, deux fois au Mexique pour avoir soulevé des révolutions pour le plus grand bien de l'humanité et deux fois à Guatemala pour avoir tenté d'émanciper le peuple.

Je pris part à ces guerres civiles, parce que, bien que né en Amérique, je me considère comme un citoyen d'aucun pays en particulier, mais bien comme un citoyen du monde. J'épousai à l'âge de 20 ans une jeune Espagnole dont j'eus quatre enfants. Quand les enfants étaient petits, je travaillais sur les quais, à Brooklyn, bien que détestant de travailler pour



Les corsaires ou soldats de fortune des anciens jours.

un autre. Un jour, mon patron vint me prévenir que J. P. Morgan voulait me voir. J. P. Morgan n'était à ce moment qu'un morveux. J'entre dans son bureau : "Qu'y a-t-il, lui dis-je, me jetez-vous dehors?"

—Non, ce n'est pas du tout notre intention de vous mettre à la porte. Nous voulons simplement vous de-

mander si vous connaissez un homme qui n'aurait peur de rien, un homme de tête et qui ne craindrait pas d'aller au Mexique. Je répondis que cet homme, c'était moi. On m'adressa alors au vieux Morgan qui me reçut comme un roi.

—Goldwin, me dit-il, quand pouvez-vous partir pour le Mexique?

—Morgan, lui répondis-je, quand part le prochain paquebot?

—Très bien, alors, me répliqua-t-il, il y en a un qui part dans une heure.

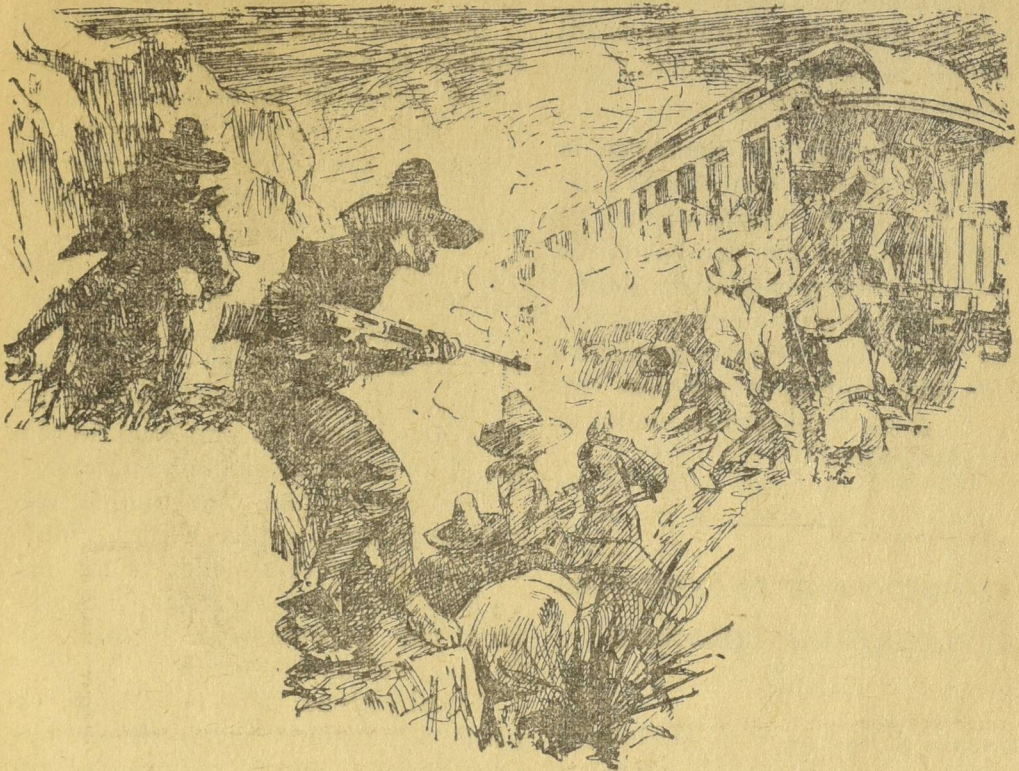
—Et quels sont vos ordres?

—Vous les lirez sur le bateau, me répondit tranquillement le vieux Morgan, qui décidément était un homme.

Sur le paquebot qui me conduisait au Mexique, je pris communication de

que je pouvais prendre mon temps. Pour ce qui était du salaire, je devais trouver tout l'argent nécessaire à mes dépenses chez un M. Teller de la ville de Mexico.

Je fus absent neuf mois, pendant lesquels je parcourus les voies ferrées du Mexique sans en excepter un pouce. Je retournai à New-York avec un cahier plein de notes. Mais je ne notais pas dans ce cahier toutes les aven-



Les soldats de fortune ou pillards modernes.

mes ordres. Ils n'étaient pas simples. Tout ce que j'avais à faire était de relever au pouce toute la ligne du chemin de fer du Mexique.

Ce travail terminé, je devais rentrer au pays et là raconter dans les détails les plus minutieux comment était chaque pouce de chemin de fer au Mexique. C'est tout. Morgan ajoutait

tures que j'eus dans ce maudit pays. Je fus arrêté au moins douze fois par les bandits. Une balle m'atteignit une fois à l'épaule, mais on me tira dessus au moins une centaine de fois, sans me toucher.

A mon retour, je m'empressai d'aller rendre visite au vieux Morgan, un homme extraordinaire qui, pour avoir

passé au plus une journée au Mexique, y connaissait aussi bien que moi les chemins de fer de ce pays, que moi qui venais d'y passer neuf mois. Surpris, je lui dis que ce n'était pas la peine de m'envoyer là-bas s'il connaissait la situation aussi bien que moi. Il me répondit qu'il m'avait envoyé au Mexique simplement pour vérifier ses plans. Il trouva mon travail très bien fait. Quand je sortis de son bureau, j'avais voué à cet homme une admiration sans bornes et c'est bégayant que je lui dis bonjour, alors qu'il me priait de passer à la caisse. Là, on me remit un chèque de \$10,000...

A cinquante ans, je partageai la somme de \$120,000 que j'avais faite en spéculant et en faisant un tas de commerces dont je n'ai pas besoin de vous parler, entre mes quatre enfants. Puis, je leur appris ma décision de retourner dans l'Amérique centrale. Mon fils aîné voulut à tout prix me suivre. C'est avec lui que je continue ma vie vagabonde."

— 0 —

LES DANGERS QUE BRAVENT LES EXPLORATEURS POLAIRES

On vient de ramener en Angleterre deux jeunes gens qui ont été les héros d'une aventure peu banale. Ils faisaient partie d'une expédition chargée d'explorer le pôle antarctique, mais bientôt séparés de leur compagnon, ils se trouvèrent isolés sur une banquise et, pendant douze mois, attendirent du secours, seuls avec quelques chiens. Ils vivaient dans une hutte fabriquée avec les débris d'un vieux bateau et se nourrissaient de leur chasse

et de leur pêche, tels des Robinsons. On devine leurs privations et leurs souffrances. Mais le plus effroyable pour eux assurément fut l'ennui.

Nous ne pouvons soupçonner les dangers étranges et mystérieux auxquels sont en butte les explorateurs polaires. Se souvient-on de la mort du capitaine Scott et de ses compagnons, tombés en 1913, à peu de distance d'un dépôt de vivres qu'ils ne purent réussir à atteindre? Eh bien, ils furent victimes d'un "blizzard".

Le blizzard est un vent violent qui soulève et chasse devant lui des nuages de neige. On ne peut s'en préserver. Non seulement il aveugle les voyageurs sans abri, mais il pénètre sous les tentes et ensevelit sous un linceul glacé ceux qui reposent. Bien plus, tout le temps que dure cette tempête, plusieurs jours, les malheureux surpris par elle sont frappés intellectuellement d'une annihilation des facultés, d'une sorte d'abrutissement bestial qui les empêche de réagir et de se défendre contre la mort.

Une catastrophe, non moins fréquente dans ces contrées inhospitalières, est ce qu'on appelle "la maladie de l'étain". Elle a été signalée récemment par le professeur Mensies, de l'Université de Princeton.

L'étain blanc, dont la ténacité est bonne aux températures ordinaires, se désagrège et devient pulvérulent aux basses températures qui sont celles des régions polaires. Aussi les bidons de combustible emportés par les explorateurs, quand le phénomène se produit, perdent peu à peu leur contenu. Personne ne s'en doute, mais quand on ouvre ces bidons, on s'aperçoit qu'ils sont vides. Il n'en faut pas plus, quelquefois, pour causer la mort de toute une expédition.

LES EPOUSES DU DIEU BAAL

Des archéologues français et américains viennent de déterrer à Carthage des vestiges du temple de Baal où, pendant des siècles, de jeunes filles et de jeunes garçons furent offerts en sacrifices à cette divinité. — Comment mouraient ces victimes.

Le temple fameux de Baal, où les prêtres du paganisme offraient au dieu farouche et sanguinaire d'odieux sacrifices humains, vient d'être découvert dans de récentes fouilles pratiquées à Carthage.

Le gouvernement français vient de recevoir cette nouvelle qui lui fut officiellement transmise par le comte Byron Prorok, célèbre archéologue. Parmi les débris du temple se trouvent deux urnes, contenant des ossements de jeunes filles et d'enfants, sacrifiés à Baal.

Il y a quelques années, le Père Delattre qui consacra sa vie tout entière à ce travail de recherches historiques, retira de la terre certaines fondations et des fûts de colonnes qui, à son avis, appartinrent au temple de Baal. La présente expédition a fait ses fouilles plus avant dans la terre et s'aperçoit de plus en plus de la justesse des considérations du Père Delattre et de l'accomplissement de sa prophétie.

Jusqu'ici, ont été déterrés des pièces de monnaie, des autels brisés, des statues et des inscriptions. C'est peu de choses en somme, mais c'est suffisant pour établir les points de connexité entre ces différents morceaux

et le temple de Baal lui-même. Ces fragments ne peuvent provenir que du temple en question, donc ils ont été trouvés sur son emplacement. Baal ou Baal-Hammon est la divinité monstrueuse citée cent fois dans l'Ancien Testament et dans d'autres livres sacrés.

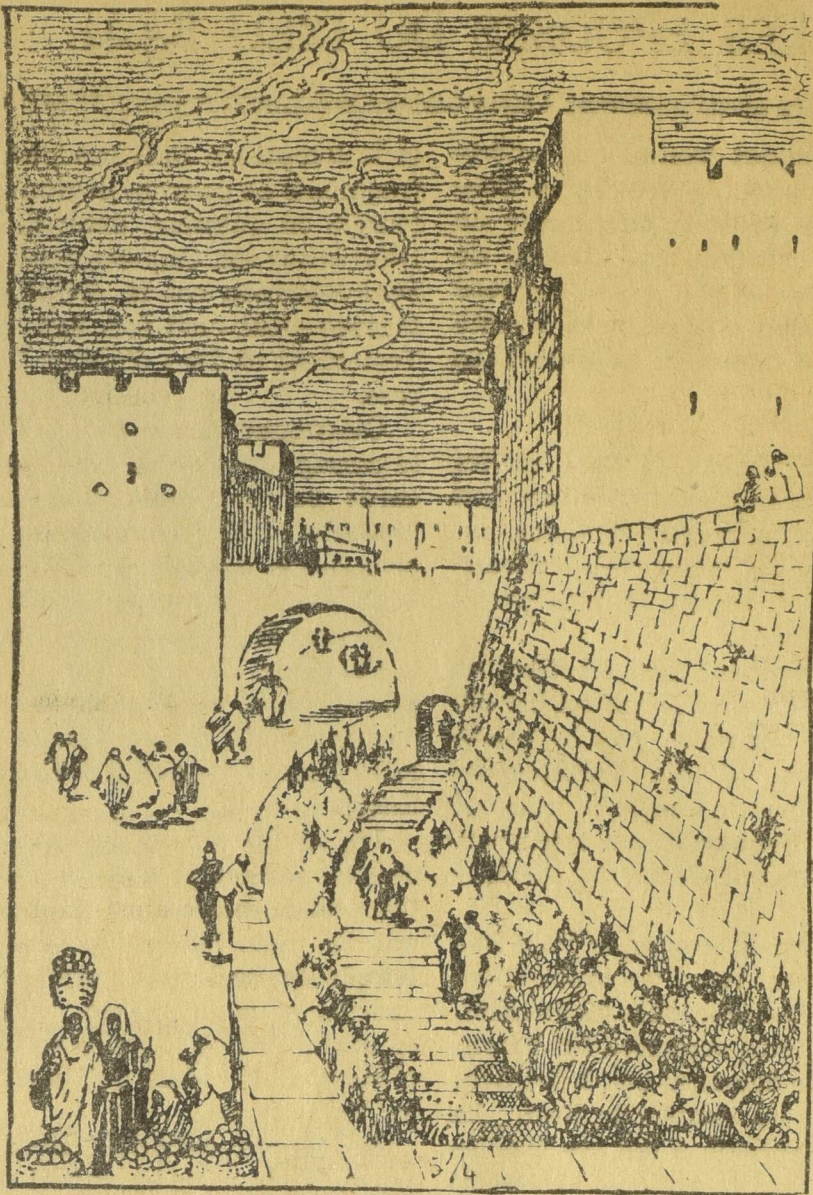
Quiconque a lu la Bible se rappelle le passage où les Israélites sont mis en garde par le Seigneur contre cette idolâtrie et les pratiques infâmes de ceux qui la professent. Baal-Ammon était adoré par de nombreuses tribus d'Afrique et d'Arabie, à la frontière de la Palestine. Le culte serait d'origine phénicienne. Les Phéniciens, peuples de marchands, de navigateurs et de pirates l'aurait imposé à la cité de Carthage.

Les sacrifices humains, sous les formes les plus variées et les plus cruelles, étaient la principale caractéristique de cette religion. Dans chaque temple de Baal, se trouvait une idole énorme et monstrueuse, ordinairement en bronze, et quelquefois en pierre, et c'était à cette idole qu'étaient offerts les holocaustes.

De jeunes enfants étaient parfois ses victimes, mais la plupart du temps les prêtres lui offraient de belles jeunes filles vierges qu'on appelait les épouses du dieu Baal.

Après avoir été choisie par les prêtres et livrée par sa famille, la jeune vierge était emprisonnée dans le temple jusqu'au jour du sacrifice.

Il arrivait qu'elle fût brûlée vive; il arrivait aussi qu'elle fût livrée à des



La cité de Carthage, reconstituée d'après des documents historiques incontestables.

tourments plus lents et plus atroces. Quand la victime devait périr par le feu, on choisissait entre trois modes. La vierge était déposée "dans les bras de Baal", ou, si vous préférez, sur une tablette posée sur les genoux de l'idole assise. Quelquefois, le feu sortait de la bouche du dieu et consumait la

victime. Autrement, c'était la tablette elle-même qui était chauffée à blanc et sur laquelle grillait la pauvre fille. En troisième lieu, la tablette non chauffée était soulevée par un mécanisme invisible et ramenée à la hauteur de la gueule du monstre qui l'avait, et alors c'est dans l'intérieur de

l'idole qu'elle brûlait. Dans les temples où les victimes mouraient par le feu, Baal portait aussi bien le nom de Moloch.

Josué reçut du Seigneur l'ordre de détruire le temple et l'idole pour que nul homme n'eût son fils ou sa fille brûlés sur les genoux de Moloch.

Souvent aussi, la victime, par d'autres moyens, prenait à mourir des jours et des nuits. Dans ce cas, l'idole n'était pas chauffée du tout. Au contraire, la tablette placée sur ses genoux était jonchée de moelleux cousins pour permettre à l'épouse de reposer mollement. Le jour du sacrifice arrivé, elle était frottée d'huiles et de parfums et portée dans le sanctuaire où se tenait l'idole et confiée à ses bras.

Les prêtres repartaient en procession, refermant sur eux les grandes portes de pierre et lâchant dans le sanctuaire des lions ou autres bêtes sauvages.

Les lions se tenaient aux pieds de l'idole et ne pouvaient atteindre la victime tant que celle-ci se tenait sur les genoux du dieu Moloch. Ils ne pouvaient s'en saisir que si elle tombait ou se jetait au bas de son "époux" ou tentait de s'échapper. Les heures et les jours passaient et l'épouse était de plus en plus affaiblie par la faim, la soif et la terreur.

Pourquoi ne se jetait-elle pas tout de suite dans la gueule de ces lions qui, en la dévorant, eussent abrégé ses supplices? Parce qu'elle craignait d'être déchirée en lambeaux? Non, parce qu'elle craignait que les prêtres, à leur retour, voyant le genre de mort qu'elle avait choisi, ne la jugeassent indigne des faveurs de Baal. En effet, la victime qui ne mourait pas de faim

dans les bras du dieu était jugée indigne de Baal, et l'on pensait que le dieu lui-même l'avait jetée en pâture aux lions. Le nom de cette victime était déshonoré et sa famille encourait la disgrâce de la nation. Et plus encore, une autre vierge serait choisie à sa place pour calmer la colère de Baal.

C'est pourquoi, les lions partageaient rarement les faveurs de Baal, toutes ses victimes préférant expirer dans ses bras.

Les Hébreux réussirent à châtier tous leurs compatriotes qui avaient embrassé ce culte mais ne purent parvenir à l'abolir complètement. C'est pourquoi nous le retrouvons en grand honneur chez les Carthaginois.

— o —

WELLS ET SHAW

Wells, le célèbre romancier anglais, va être, à une prochaine élection partielle, candidat du Labour Party, qui entend remercier ainsi l'auteur de la "Guerre des Mondes" pour ses sympathies maximalistes.

On annonçait cette nouvelle à Bernard Shaw, il y a quelques jours, à Brighton.

—Si j'étais électeur dans la circonscription où il se présentera, je voterai sûrement pour lui! déclara le plus notoire des humoristes britanniques.

—Pourquoi? s'étonna-t-on, car l'on savait les sentiments peu sympathiques de Shaw pour Wells.

—Parce qu'une fois élu, il n'aura plus le temps d'écrire, et ce sera au moins cela de gagné pour l'Angleterre!

LES TOMBES DES ROIS SONT VIOLEES

Ce fut un grand scandale en Angleterre quand on apprit que les tombes des rois Charles Ier et Henri VIII avaient été ouvertes sans l'autorisation du Parlement. — La reine Victoria voulut restituer au cadavre de Charles Ier le doigt qui lui manquait.

Quand, tout dernièrement, la nouvelle se répandit en Angleterre que les tombes de certains rois avaient été ouvertes pour la simple satisfaction de la curiosité de quelques grands personnages, ce fut tout un émoi dans le Royaume-Uni où de nombreux journaux réclamèrent respect et protection pour les tombeaux historiques des rois d'Angleterre.

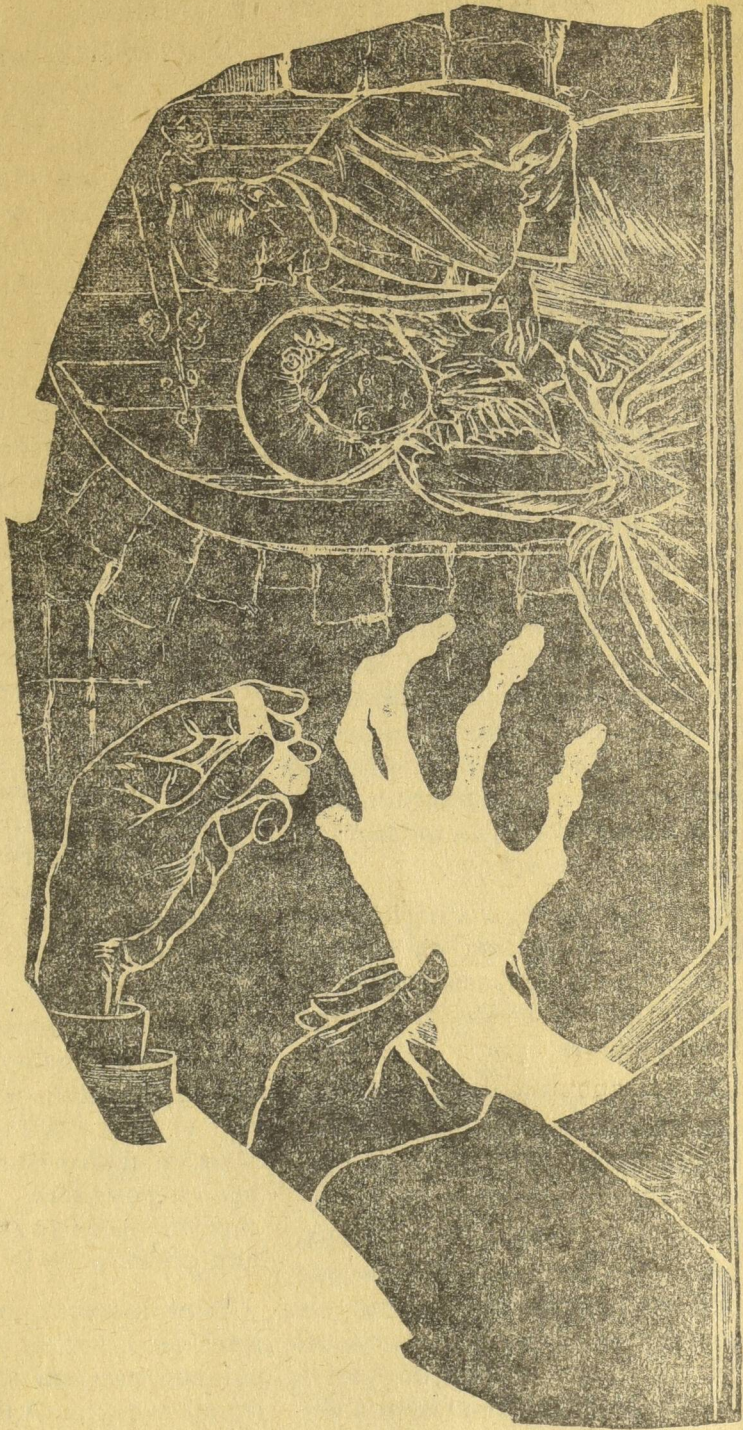
C'est le scandale du cercueil de Charles Ier qui souleva particulièrement l'indignation populaire. La nouvelle fut communiquée par un vieillard quia vait été dans le temps valet de chambre de l'archevêque de Canterbury. Il a déclaré que l'archevêque avait ouvert la tombe de ce roi en présence de la reine Victoria elle-même, dans le but de restituer au cadavre un doigt qui lui manquait.

A la même époque à peu près, on découvrait que les cartouches ou plaques de métal portant les noms de Charles Ier et de Henri VIII avaient été échangés par un sacristain étourdi. Le cercueil contenant les restes de Charles Ier était au nom de Henri VIII et vice versa. Cette nouvelle, ajoutée à une autre déjà connue que le roi George IV avait ouvert la bière de

Charles Ier redoubla d'indignation de toute la population anglaise. Les corps des morts fameux appartiennent à l'histoire d'Angleterre et sont considérés comme une propriété nationale. Il n'est pas juste qu'un roi ou le plus haut personnage du pays après le roi ait le droit de les examiner secrètement.

Les restes de la plupart des rois et des grands hommes d'état anglais sont dans l'Abbaye de Westminster et dans la Chapelle Saint-George, à Windsor. Différents ecclésiastiques en ont la garde immédiate, lesquels dépendent de la maison royale. Il est entendu qu'à l'avenir aucune tombe ne pourra être ouverte sans une autorisation expresse de l'autorité judiciaire et que la cérémonie se déroulera devant un magistrat ou juge nommé à cette fin.

Le corps du malheureux roi Charles Ier, dont la décapitation hante encore les imaginations populaires, excite de tous le plus grand intérêt. Il repose dans l'ancienne chapelle de Saint-George, à Windsor. Un voile de mystère a recouvert à dessein peut-être l'exécution de ce roi. Des choses étranges, inexplicables se seraient passées sur l'échafaud. Un instant avant que le roi mît sa tête sur le billot, il aurait dit: "Souvenez-vous!" Que voulaient dire ces paroles? Quel sens leur attribua-t-on à cette époque. Pour la plupart, elles étaient une recommandation ultime du roi à ses exécuteurs testamentaires, l'extrême répétition d'une volonté exprimée à la veille de la mort. Sans doute avait-il



... Le petit doigt de la main gauche manquait ! mais quand on voulut toucher la main du mort, elle retomba en poussière.

obligé ses gens à l'inhumer en terre bénite, à ne pas laisser son corps être la proie des Puritains extrémistes qui l'eussent enterré dans le cimetière réservé aux parricides et aux pires criminels.

Quelques-uns des plus puissants fidèles du roi décapité réussirent à l'inhumer dans la chapelle Saint-George, à l'endroit même où il avait exprimé le voeu de dormir de son dernier sommeil. Cette tâche n'était pas facile et il arriva que les porteurs furent arrêtés par un officier puritain, escorté de quelques hommes. Une bataille à l'épée s'engagea et les amis du feu roi parvinrent à mettre ces violateurs en fuite et à procéder à l'inhumation. D'après ce que nous savons aujourd'hui, un des gentilshommes présents à cette cérémonie aurait coupé l'un des doigts du mort et l'aurait emporté comme porte-bonheur. Cet homme était un de ses plus grands admirateurs et l'un de ses courtisans les plus dévoués. Drôle de façon à la vérité de marquer son admiration pour un mort, mais enfin, on n'usait pas toujours de délicatesse à cette époque.

Le petit doigt passa aux héritiers du courtisan, de génération en génération. Et c'est le feu archevêque de Canterbury qui en hérita, il y a une trentaine d'années.

Pendant les quelques années qui suivirent l'entrée en possession de ce legs extraordinaire, les nuits de l'archevêque furent troublées de songes terrifiants et de cauchemars affreux.

Il en arriva à se convaincre que l'âme du malheureux roi le poursuivait, que ses restes violés réclamaient ce doigt. Il s'en ouvrit à la reine Victoria et lui demanda la permission d'ou-

vrir la tombe de Charles Ier et de lui restituer son doigt coupé.

La reine savait bien que solliciter la permission du Parlement ne lui donnerait rien et que la majorité de la Chambre s'opposerait à cette exhumation. D'un autre côté, croyant elle aussi fermement que le roi Charles réclamait son doigt, elle décida de descendre dans le caveau où il reposait, avec l'archevêque, et de rendre justice aux réclamations d'outre-tombe du feu roi.

Or, pendant une nuit d'hiver, la reine, qui avait atteint à ce moment, un grand âge, escortée d'une dame de la cour, de l'archevêque, d'un de ses chapelains, de son plus fidèle valet de chambre et d'une suivante, descendit dans le caveau de la chapelle Saint-George et fit ouvrir le cercueil.

Mais, au lieu des restes du roi Charles ils se trouvèrent devant ceux du roi Henri VIII, le célèbre souverain aux six femmes. Son corps reposait dans le velours. Il était vêtu de son manteau d'hermine, coiffé de son béret de velours noir et portait la robe de l'Ordre de la Jarretière. Ils le reconnurent parfaitement. Il était tel que le grand peintre allemand, Holbein, l'avait peint.

Le corps était modifié et dans un parfait état de conservation. L'archevêque leva l'une de ses mains pendant que le chapelain touchait l'autre pour voir si elles avaient tous leurs doigts. Mais les mains commencèrent à tomber en poussière. Ils refermèrent le cercueil après que l'archevêque eut dit une prière pour le repos de son âme.

A ce moment, la dame de compagnie de la reine distingua dans un coin un cercueil de la grandeur que devait avoir le roi Charles Ier, suivant

l'histoire. Le cartouche de cette bière portait le nom de Henri VIII. Ils l'ouvrirent. Devant eux apparut la figure d'un beau cavalier, aux longs cheveux, le cou et les épaules recouverts d'une dentelle merveilleuse. Aucun doute qu'ils avaient sous les yeux les restes de Charles, le roi décapité. Ils ne purent comprendre que sa tête fut si bien assujettie sur son tronc. C'est alors qu'ils remarquèrent autour du cou un large ruban violet. La tête avait été fixée aux épaules avec art après que la hache du bourreau l'eût détachée et elle était liée par ce fort ruban violet.

Le petit doigt de sa main gauche manquait! L'archevêque sortit de son écrin le doigt qu'il avait hérité de ses ancêtres. Ne voulant pas toucher à la main de peur qu'elle ne se dézomposât, ils placèrent le petit doigt aussi près que possible du moignon. Une autre prière fut dite puis la reine recommanda à tous ceux qui avaient assisté à cette cérémonie d'en garder le plus grand secret.

La confusion entre les cartouches de Henri VIII et de Charles Ier est le fait de quelque sacristain étourdi qui, en astiquant ces cartouches, les remit à la mauvaise place. Avant de partir, l'archevêque rétablit cette erreur.

— 0 —

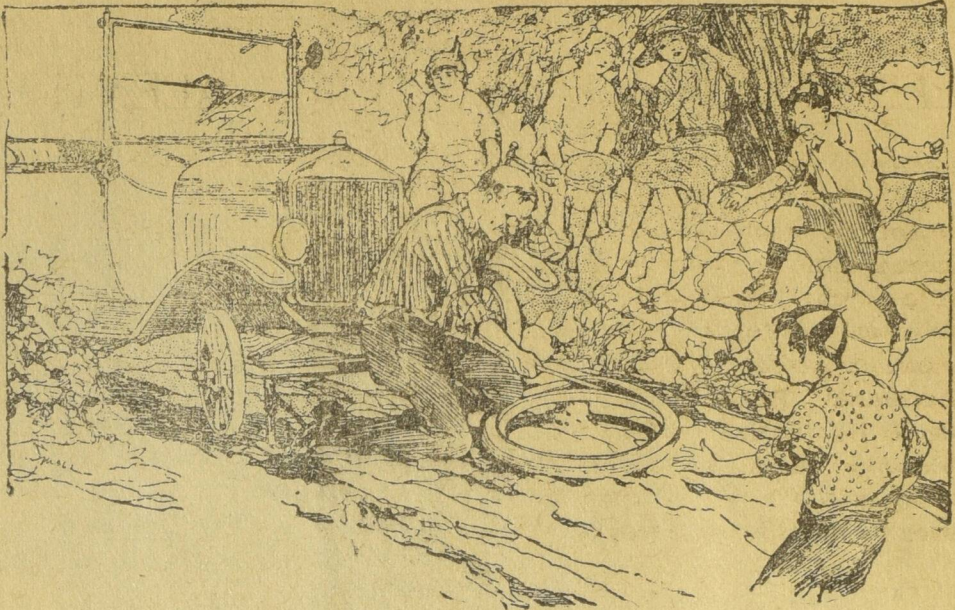
BEAUCOUP D'AUTOS ET TROP DE LOCATAIRES

La saison d'automobile est pratiquement close. Dans quelques semaines, combien de tacots seront remisés pour la froide saison! Nous n'assistons plus, piétons vulgaires et envieux, au spectacle réjouissant qu'offre une panne bien conditionnée, quand le père est forcé de s'aplatir sous sa voiture pendant que son épouse et ses jeunes enfants l'accablent de moqueries et lui reprochent et sa lenteur et sa maladresse. Fini, ce bon temps. L'hiver, les automobiles qui roulent sont des voitures solides qui ne craignent pas les pannes. Il n'y a pas de plaisir avec les voitures sérieuses. La vue d'une Ford donne le sourire, provoque chaque fois une bonne douzaine d'histoires; celle d'une limousine n'est faite que pour révolter les pauvres diables. Il y a autant de différences entre les deux qu'entre un corbillard et un carrosse de mariage.

Le nombre des automobiles augmente considérablement dans la ville de Montréal comme dans toute la province de Québec, d'ailleurs. Sauf erreur, on compte à Montréal plus de 20,000 autos. C'est un chiffre, mais ce chiffre devrait être doublé du chiffre des propriétaires dont l'auto n'est pas payé.

Pendant la guerre, alors que l'ouvrier faisait de gros salaires, la mode a été aux phonographes; elle est restée aux Ford. La Ford est une bonne servante pour tout le monde, mais elle devient aussi un sujet d'alarme pour les économistes. Le nombre des propriétaires d'immeubles est ridicule à Montréal à proportion du nombre de propriétaires d'autos. Il devrait raisonnablement exister une proportion entre les deux.

Une maison achetée à crédit rapporte de façon continue par la location



ou simplement par l'application sur cette maison du loyer payé auparavant à une tierce personne. Une maison, comme on dit justement, se paie tout seul. Il n'en est pas de même d'un auto acheté dans les mêmes conditions. L'ouvrier y engage à fond son

salairé et gruge ses économies pour payer les échéances et rencontrer les frais de casse et d'essence.

Un économiste pourrait faire de cette question l'objet d'une belle étude. Nous lui passons la main...

— 0 —

QUI SOUFFRE DE LA GUERRE?

La guerre a coûté à la France:

- 7 départements dévastés.
- 94 % de sa production de laine.
- 90 % de sa production de fer.
- 70 % de sa production de sucre.
- 55 % de son énergie électrique.
- 33 % de sa production de houille.
- 400 kilomètres de voies ferrées à réparer,

et la France a dû verser en 3 ans

7 milliards et demi de dollars
pour relever ses ruines.

A L'ALLEMAGNE

la guerre n'a pas coûté:

- un pouce de sol abîmé,
- une usine endommagée,
- un puits de houille détruit,
- une betterave arrachée,
- un câble électrique brisé,
- un rail d'enlevé,

et l'Allemagne n'a versé en 3 ans que

1 milliard et quart de dollars
pour réparer ses méfaits.

LES AMOURS DE RODOLPHE VALENTINO

Comment ce bienheureux artiste du cinéma, aimé de toutes les femmes, est poursuivi pour bigamie, pour avoir voulu se remarier trop vite.— Le pauvre garçon est traduit devant un tribunal—Phyrné séduisit par sa beauté les juges de l'Aéropage.— Valentino fut-il épargné pour la même raison?— Il allègue ignorance de la loi et est acquitté.

Tout ce qui a trait au Don Juan de l'écran, Rodolphe Valentino, de son vrai nom Rodolphe Guglielmi, intéresse vivement le public. Il n'est certainement pas une jeune fille qui ne connaisse toutes les petites histoires de sa vie intime. Les revues consacrées au cinéma sont remplies de ses portraits et d'articles sur son compte. C'est le héros de l'heure. Beau garçon, frotté de littérature, élégant cavalier, vertigineux danseur, savant amoureux, connaissant à fond l'usage des pommades les plus compliquées et même des cirages les plus propres à faire reluire ne chevelure comme un soulier verni, polyglotte, enfin possédant toutes les qualités qu'on attend d'un jeune premier à succès, Valentino tint et tient encore la première place dans l'admiration des petites filles.

Non content de faire parler de lui au cinéma, il voulut aussi, comme tant d'autres, y aller de son petit scandale. "Què m'importe qu'on dise du mal de moi pourvu qu'on en parle!" En effet, il fut plus question que jamais du beau Rodolphe.

Les journaux lancèrent la nouvelle dans le monde entier, entre deux conférences inter-alliées : Rodolphe Valentino est arrêté pour bigamie!

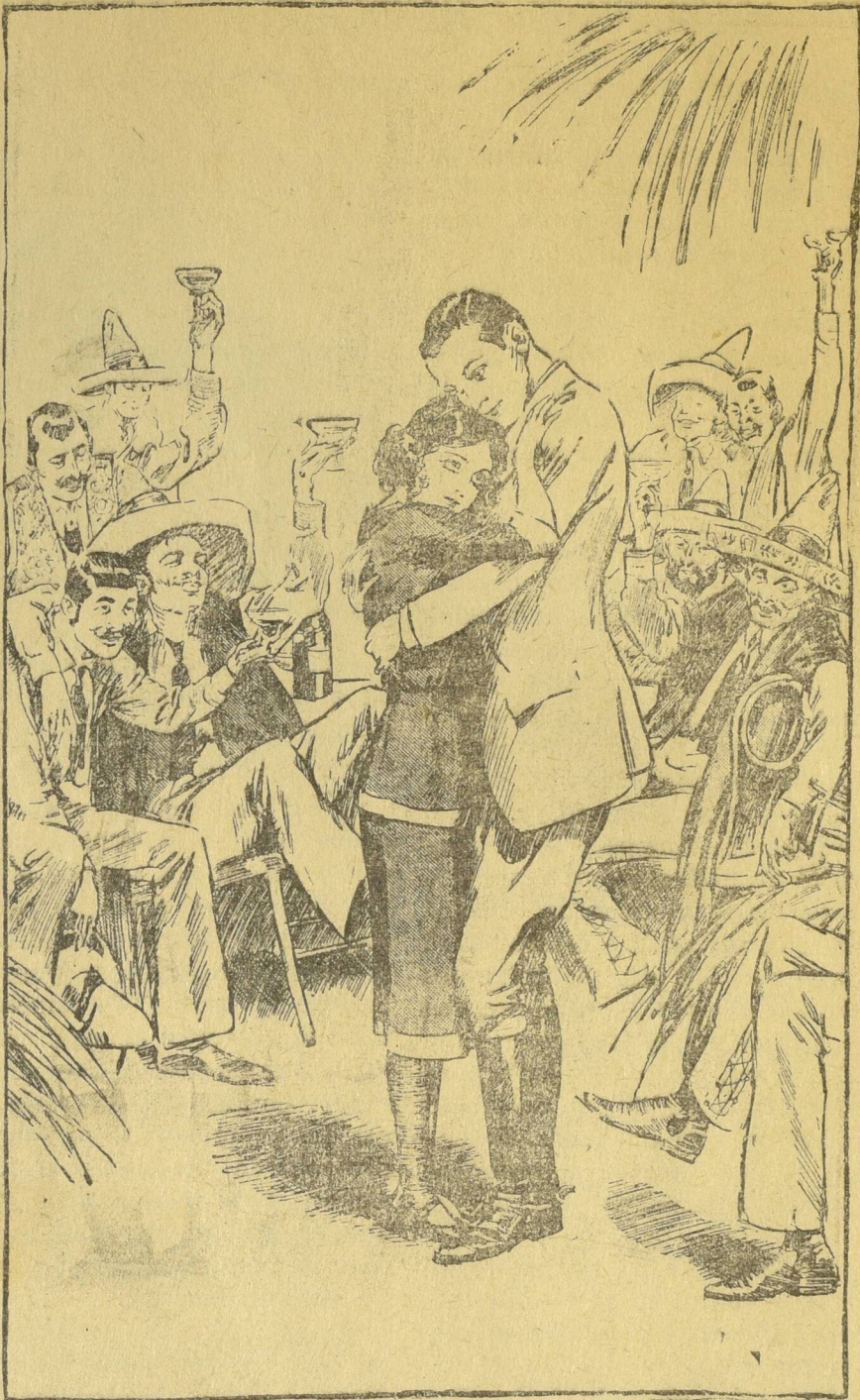
Depuis, l'affaire s'est réglée, Valentino ignorant (bien qu'on ne puisse alléguer ignorance de la loi) que son premier mariage avec Jeanne Acker fût valide.

La personne la plus surprise du convol de Valentino avec la belle héritière, Miss Hudnut (de son nom de fille, Natacha Rambova), fut la première femme de Rodolphe, Jeanne Acker.

Celle-ci, peut-être la seule femme au monde qui n'aime pas Valentino, dénonça ce mariage aux autorités judiciaires de la Californie.

Il est vrai qu'elle avait obtenu le divorce contre Valentino, mais ce divorce n'était pas encore en vigueur. En Californie, dans la période qui court entre l'instance en divorce et le moment où le divorce, prononcé déjà, entre en vigueur, le couple divorcé n'est ni époux ni épouse, mais ni l'un ni l'autre ne peut se remarier sans se rendre coupable de bigamie. C'est le cas des premiers époux Valentino. Le divorce de Rodolphe avec Jeanne Acker, bien qu'accordé, n'était pas encore en vigueur; ainsi, le jeune artiste ne pouvait contracter valablement un second mariage.

Ignorait-il cette particularité de la loi des divorces dans l'Etat de Californie? Très probablement, étant donné que tous les Etats d'Amérique ont en cette matière des lois spéciales.



Les habitants du petit village mexicain firent à Rodolph Valentino et à sa jeune épouse, Natacha Rambora, de bruyantes réjouissances.



Mais une loi inflexible les sépara aux premiers jours de leur lune de miel.

C'est le 4 mars de cette année que fut prononcé le divorce de Valentino et de Jeanne Acker. A cette date, le juge déclara que ni l'un ni l'autre ne pourrait contracter un second mariage avant le 4 mars 1923.

Or, le 13 mai dernier, deux mois après cette affaire, Valentino et Miss Hudnut traversèrent la frontière des États-Unis et allèrent se marier en bordure du Mexique, dans la petite ville de Mexicali.

Il est évident qu'ils n'allaient pas pour rien se marier au Mexique, alors que, s'ils avaient été certains de leur affaire, ils eussent pu le faire en Californie même. Mais qu'importe!

Les deux époux furent fêtés par les Mexicains qui les comblèrent de fleurs et les arrosèrent de champagne, puis rentrèrent en Californie pour passer dans leur nouveau cottage leur lune de miel. Mais les autorités de la Californie n'attendaient que ce moment pour les embêter. La lune de miel fut bêtement interrompue par un agent qui vint signifier à Rodolphe de le suivre, en produisant un mandat d'amener. Rodolphe était simplement accusé de bigamie! Têtes des nouveaux époux!

Il nous est impossible, bien que les possédant, de donner à nos lecteurs tous les détails de ce procès. Il y fut surtout question des incidents de la cérémonie, des inquiétudes que manifestait la jeune épouse sur la validité de ce mariage, des toilettes que portèrent M. et Mme Valentino durant les deux jours que dura leur lune de miel, des trois chiens de Rodolphe qui empêchèrent tous ses voisins de dormir, et d'un tas d'autres choses d'une aussi grande importance...

Après avoir entendu les plaidoiries des deux parties, le juge débouta Mme Acker de son action, mais d'un autre

côté ordonna aux deux nouveaux époux de ne plus se revoir avant le 4 mars prochain. Alors, la cérémonie sera recommencée et Rodolphe Valentino et Mlle Hudnut pourront se considérer comme légitimes époux.

LA VIE A BERLIN

Les Berlinois, tout comme les Parisiens, ont l'oeil sur le dollar. Avec quelque raison, ils en veulent au dollar d'être si estimé au détriment de toute autre monnaie. Aussi haussent-ils leurs prix en proportion, pour que l'étranger perde tous les avantages qu'il trouve au change. Un jour du dernier mois, quelques Américains et Canadiens entrent dans un petit restaurant de Berlin, avec deux amis Allemands. Ils prennent un tout petit repas, arrosé d'un vin ordinaire, puis demandent la note qu'un garçon leur apporte sous une serviette.

Cette addition se chiffrait à la bagatelle de 30,000 marks (\$120). L'hôte, c'est-à-dire le malheureux qui devait payer cette douloureuse, appelle le propriétaire de l'établissement et lui demande s'il vient de lui faire la note totale de tous les consommateurs de son restaurant.

"C'est votre note à vous, dit-il, il n'y a aucune erreur là-dessus. Vous êtes dans un des restaurants les plus exclusifs de Berlin et vous devez comme à Paris y mettre le prix."

"Mais, nous ne sommes pas à Paris", s'écrièrent tous ces gens à la fois. Et alors le propriétaire de se fâcher et de leur dire, en déchirant la note: "Alors, messieurs, considérez-vous comme mes invités; c'est moi qui paierai la note, mais déguerpissez tout de suite!"

L'AMOUR L'EMPORTE SUR LA MORT

Prise dans le filet de l'amour, de la guerre et des intrigues les plus compliquées, emprisonnée dans la cage d'un lion, condamnée à la mort pour espionnage, séparée de ses parents par cinq mille milles de terre enfumée et de mer brumeuse, son fiancé tué, le cœur brisé, l'esprit bouleversé par les plus sombres pensées, occupé surtout par la peur de mourir et le désir de vivre! la jolie Fern Andrews, la fille aux yeux bleus d'un fermier américain, échappa au peloton d'exécution en épousant un baron Hohenzollern...

Tel est le résumé de la vie mouvementée que vécut cette blonde enfant de vingt-cinq ans. Ce roman resta longtemps secret, connu à peine de trois ou de quatre personnes. La presse internationale vient d'en donner lecture aux lecteurs du monde entier. Il n'a rien de banal en effet et nous ne voudrions pas être en reste avec les lecteurs de la "Revue", en leur permettant de l'ignorer. Le voici, tel qu'il nous a été raconté:

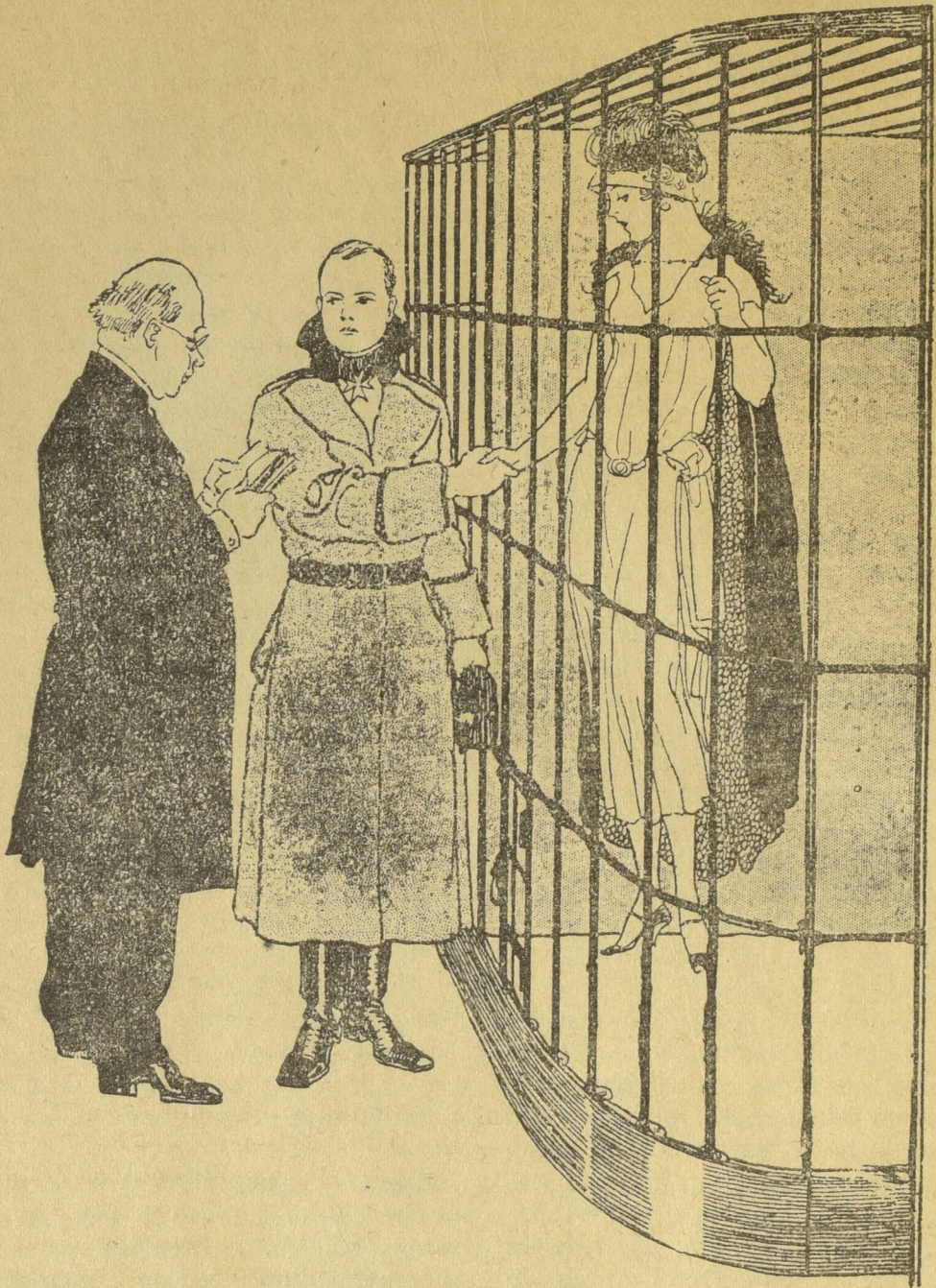
Fern Andrews donnait à manger aux poules, faisait la traite des vaches, conduisait les bêtes aux champs, montée sur un jeune cheval, s'occupait en un mot du train ordinaire de la ferme de son père, jusqu'à ce que, quelques années avant la guerre, passât un cirque dans son village. Elle alla avec ses amies voir le "plus grand cirque du monde". Les acrobates lui plurent tout particulièrement. Elle admira surtout la fille du propriétaire du cirque, "la reine des airs", qui dansait un fox-trot sur un fil de fer mieux encore que

la plupart des femmes ne le dansent sur un parquet ciré. Fern à cet âge connaissait aussi quelques bons tours, pouvait y aller des ses petites prouesses. Elle s'imagina même qu'elle pourrait facilement elle aussi danser sur le fil de fer. Le lendemain, elle se rendit toute seule au terrain du cirque, se fit présenter à la danseuse et répéta sa propre danse sur le fil de fer, et cela si bien que la danseuse du cirque en fut stupéfaite. Et il arriva que quand le cirque quitta le village, Fern quitta aussi son village, ses parents, ses vaches, cochons et couvées, avec le cirque !

Un an plus tard, la petite fille était devenue l'une des plus adroites et l'une des plus gracieuses danseuses du cirque. Elle était devenue très belle et surtout n'avait peur de rien.

A l'automne de l'année 1924, la troupe Millman s'embarqua pour l'Europe, emmenant Fern, plus connue au cirque sous le nom de "Fussy". On était en tournée en Allemagne quand la guerre éclata. Ce fut à cette époque une poussée des étrangers vers la frontière en même temps que la barbare ruée des Boches sur la France.

Millman, le propriétaire du cirque, réussit à s'enfuir avec le gros de sa troupe, mais la petite Fern resta en Allemagne, incapable de regagner à temps la frontière. Un mois se passa et Fern Andrews ne voulut plus quitter l'Allemagne. C'est qu'elle y était retenue maintenant par l'amour. L'amour était entré dans son cœur sous



la forme d'un grand jeune homme français, au cœur ardent, aux yeux noirs, qui faisait de l'espionnage en Bochie sous le déguisement d'un officier allemand. Son prénom était Jean.

Il appartenait au service d'espionnage français et avait à remplir en pays ennemi, dans les premiers mois de la guerre, une mission aussi difficile que périlleuse. Il rencontra Fern Andrews,

se confia à elle et l'aima. Mais le Français n'était pas à ce moment le seul prétendant à la main de Fussy. Sa beauté et son audace lui avaient gagné bien des cœurs allemands et le baron von Weichs lui avait voué une sorte de culte. Bien que plus âgé qu'elle, il l'aimait ardemment et voulait à tout prix l'épouser. Pourquoi cette promesse alors qu'elle en aimait un autre? Pour lui arracher des secrets importants qu'elle communiquerait ensuite à son ami, l'espion français. Cette partie qu'elle jouait là était dangereuse; elle se termina tragiquement. La police surprit Jean en train de manipuler son appareil secret de télégraphie sans fil. Fern, en le cherchant, fut arrêtée. Tous deux furent envoyés à Berlin sous bonne garde. Traduit en conseil de guerre, Jean fut condamné à mort. A l'aube, il tomba sous les douze balles d'un peloton d'exécution. En apprenant cette nouvelle, Fern s'évanouit. Sa vie n'avait plus aucune raison d'être; celui qui l'éclairait venait de mourir. Elle eût préféré mourir à ce moment. Mais il est dur de mourir... Et quand son procès se tint, quelques jours plus tard et qu'elle fut condamnée à mort à son tour, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba dans le plus sombre désespoir.

On la conduisit à sa prison, la plus étrange prison qu'une femme occupât jamais. Les arrestations nombreuses que fit la police militaire dans les premiers mois de la guerre avaient empli les prisons. Il n'y avait plus de place, nulle part. On la conduisit au Jardin Zoologique de Berlin où elle fut enfermée dans la cage d'un lion. Une sentinelle se tenait auprès qui empêchait la foule de trop s'en approcher.

On lui permit d'envoyer une dépêche au baron von Weichs, l'homme qui l'aimait.

Ce dernier répondit à son appel et lui pardonna. Il n'y avait qu'un moyen de la sauver, c'était de l'épouser. Il l'épousa donc pour la forme, dans le seul but de la ravir à la mort, lui promettant de lui rendre sa liberté, à la fin de la guerre. Elle promit à son tour de garder jusque-là la plus parfaite neutralité, dans ses actions et dans ses paroles.

La guerre terminée, elle réclama sa liberté que le baron lui rendit tout de suite. Elle fit alors du cinéma en Allemagne, où elle se trouve encore. Dernièrement, on apprit qu'elle avait fait une chute mortelle en se promenant en aéroplane avec le propre frère du baron von Richtofen, l'as allemand tué en 1918. Mais, cette nouvelle fut aussitôt démentie et cette étrange danseuse sur fil de fer se porte très bien.

— o —

LA POPULATION DE NEW-YORK

Une analyse du recensement de 1920 nous apprend que la population de cette ville comprend 4,294,629 étrangers et seulement 1,164,834 Américains. Il y a à New-York plus de Russes que Varsovie ne compte d'habitants: ils sont 994,556. La population italienne s'élève à 802,893, soit 100,000 de plus que la population totale de Naples. Les Irlandais sont 637,744. Il y a plus d'un demi-million de Hongrois et autant d'Allemands.

— o —

Que le sentiment de nos faiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces.

Vauvenargues.

L'ART DE LA PUBLICITE

La réclame, dit-on, est l'âme même du commerce. On connaît maintenant ce que nos agents de publicité sont capables d'obtenir par l'affiche, le tract ou le journal. Mais jamais leur science ne ressemblera aux procédés particuliers de leurs collègues japonais. Ceux-ci restent en tout des artistes incomparables.

Voici, entre autres, quelques exemples qu'on trouve couramment dans les journaux de Tokio :

"Nos marchandises sont expédiées avec la rapidité d'un boulet de canon."

"Notre merveilleux papier est aussi solide et aussi dur que la peau d'un éléphant."

"Nos paquets sont emballés avec les soins délicats qu'un nouveau marié a pour sa jeune et charmante épouse."

"Notre vinaigre qualifié extra est bien plus aigre que le fiel de la plus méchante belle-mère."

"Tout ce que nous imprimons est plus clair que le cristal de roche et les textes que nous choisissons sont aussi délicieux et charmants que le chant d'une jeune fille de vingt ans."

"Entrez dans nos magasins: vous y serez bien accueillis; nos employés sont aussi aimables qu'un père, cherchant à marier une de ses filles sans dot. De plus, vous serez toujours reçu comme si vous étiez un rayon de soleil venant après une maussade journée de pluie."

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! Il faudrait un cœur de pierre pour résister à de telles avances.

L'amitié est une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également **soigneux** du bonheur l'un de l'autre.

CHARLATANS ET MEDECINS

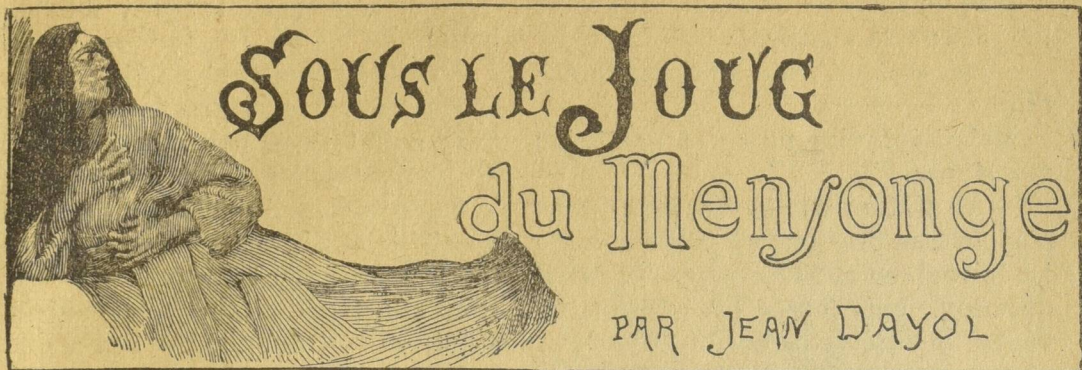
Les médecins du département de la Haute Garonne, en France, sont partis en guerre contre un nommé Jean Bizet, botaniste, qui, au moyen de la suggestion, tout comme le savant Coué, fait baisser le chiffre de la mortalité en même temps que le chiffre d'affaires... des médecins. Ces derniers demandent l'incarcération de Bizet et sa condamnation à 4,000 de dommages-intérêts, pour avoir, par des préparations botaniques, empiété sur le terrain de la médecine.

Le tribunal local aurait accordé droit aux médecins si, à la dernière minute, les avocats du défendeur n'eussent pas amené plusieurs nouveaux témoins qui vinrent jurer avoir été radicalement guéris par Bizet dans des cas où la science des médecins avait échoué.

Bizet avoue que la guérison par suggestion ne consiste qu'à mettre en jeu la force de la raison, jointe à la puissance de la botanique qui est la méthode de guérison de la nature. Il a défié le tribunal de l'emprisonner, alors qu'il rendait service à l'humanité souffrante. Les juges de ce tribunal ont suspendu leur sentence pour mieux étudier cette cause.

AU PREMIER RANG

Parmi les 34 nations qui étaient représentées à Gênes, le Canada se classait au quatrième rang par le volume de son commerce. Il était placé au tout premier rang si l'on prend la moyenne du commerce par tête de population.



CHAPITRE PREMIER

La servante de l'abbé Guennic, recteur à Pénity, n'avait qu'un seul défaut.

Bonne ménagère, cordon bleu adroite comme une fée, propre, économe, cette brave fille eût été une perfection si... elle n'avait pas été la personne la plus bavarde de toute la paroisse ; M. le recteur disait même du diocèse.

L'abbé Guennic appréhendait, ce soir-là, les longs discours que Zéphyrine lui servait trop souvent avec le potage. Il était préoccupé, et ne se sentait pas d'humeur à entendre débiter de vagues et insignifiants racontages ; il songeait, non sans regrets, au bon temps où l'aspect désolé de Pénity en écartait les touristes, et voici pourquoi il y pensait :

Un mois plus tôt, il avait vu arriver au "Clos", la plus belle propriété de la région, une femme jeune encore et deux enfants en bas âge. Cette étrangère avait aussitôt attiré l'attention, parce qu'elle était sûrement très riche, élégamment vêtue, et qu'une sorte de mystère semblait planer sur son passé. Qui était-elle vraiment ? D'où venait-elle ?

Deux questions auxquelles l'abbé Guennic, seul dans Pénity, ne s'intéressait guère. Que cette dame s'appe-

lât Mme Darlon, comme elle le disait, ou de quelque autre nom, comme le voulaient les légendes qui avaient cours ; qu'elle vînt d'Alger ou de Californie, peu importait ! Mais qu'elle parût ignorer qu'il y avait à Pénity un petit bijou d'église, que, pas une fois, pas une seule fois en un mois, elle ne fût venue s'agenouiller au pied du tabernacle, voilà qui était inquiétant !

Quel mauvais exemple cette Mme Darlon n'allait-elle pas donner dans le petit port de pêche où un caprice, sans doute, l'avait conduite, et qu'elle prétendait, disait-on, habiter jusqu'à la fin de ses jours...

Zéphyrine entra, déposa sur la table un plat de sardines grillées, dorées à point, ointes d'un atome de beurre frais, passa dans sa ceinture un pan de son tablier, appuya ses deux paumes sur la nappe blanche et se mit à hocher la tête, en clignant des yeux.

Mauvais présage.

L'abbé Guennic prit en toute hâte la "Semaine religieuse" qu'il avait en poche et parut étudier à fond les "nominations dans le clergé". Il ploya le cou, de sorte que Zéphyrine ne voyait plus que son crâne luisant entouré de maigres bouclettes grises.

— Vous ne mangez pas, Monsieur le Recteur ?

Il fit un geste de la main, sans lever les yeux; cela signifiait:

—Laissez-moi tranquille, ma bonne fille!

Mais Zéphyrine ne comprenait rien aux signes.

—Ah! Monsieur le Recteur, nous n'avons pas de chance—Nous signifie M. le recteur et Zéphyrine.—Il n'est question, dans toutes les maisons du bourg, que de la dame du "Clos"... et on n'en dit rien de bon... Moi, je n'écoute pas ce que l'on raconte, car je n'aime pas les cancans; pourtant, je ne peux pas me mettre du coton dans les oreilles; aussi, j'entends quand même bien des choses...

Si Zéphyrine ne comprenait rien à l'art d'interpréter un geste dans un sens approbatif ou désapprobatif, elle ne manquait pas d'une certaine intuition. Ainsi était-elle sûre, certaine, que tout à l'heure "monsieur" lèverait la tête et dirait d'un air indifférent en apparence:

—Ah! vraiment, Zéphyrine!

—Tout le monde croyait ici, et moi je croyais aussi que cette Mme Darlon avait fils et fille... et voilà que, maintenant, elle déclare elle-même que le bébé rose qu'elle promène dans ses bras et le petit garçon qui court à côté d'elle, accroché aux franges de son manteau, ne sont pas ses enfants!...

Les prévisions de Zéphyrine se trouvèrent réalisées sans plus tarder. L'abbé Guennic releva la tête, et dans ses yeux étonnés il y avait une interrogation.

La servante avait pris la salière pour essuyer quelques grains de sel éparpillés sur les bords; elle jubilait.

M. le recteur ayant dit:

—Ah!!!... Ce ne sont pas ses enfants?

Zéphyrine aussitôt reprit de plus belle:

—Le petit garçon s'appelle Joachim Darlon, il est le propre neveu de la "dame du "Clos", le fils d'un médecin d'Alger mort l'an dernier; Joséphine, la couturière, qui tient ces renseignements de Mme Darlon elle-même, me les a donnés. Ah! ma pauvre Zéphyrine, m'a-t-elle dit, au jour d'aujourd'hui, on voit des choses! comme autrefois il...

Pour couper court, l'abbé demanda:

—Et la petite fille?

—La petite fille qu'on voit dans un panier garni de satin rose sous les arbres du jardin! cette enfant qu'elle ne quitte pas une minute des yeux—c'est encore Joséphine qui me l'a dit,—qu'elle soigne, qu'elle dorlote, cette petite enfant-là n'est pas à Mme Darlon non plus; c'est une pauvre orpheline recueillie par charité; elle s'appelle Françoise Durand.

—Mme Darlon est une femme "sans religion", reprenait bientôt Zéphyrine qui était lancée; entendant sonner les Vêpres, dimanche, elle a dit à son petit neveu qui l'interrogeait: "C'est la cloche de la Messe..." Et comme, vendredi, la cuisinière — vous savez bien, Monsieur le Recteur?... Marie-Jeanne—lui déclarait — et je trouve qu'elle a bien fait—"on ne mange pas de viande aujourd'hui, Madame", elle a demandé: "Est-ce que c'est le Carême?" Le Carême au mois d'octobre!!!

Zéphyrine attendait un encouragement à continuer. Elle ne l'eut pas, mais n'en poursuivit pas moins:

—Si encore on savait d'où vient cette dame! Mais personne ne peut le dire... Quand on la salue, elle répond à peine et de l'air de quelqu'un qui a

l'esprit ailleurs. Si on lui dit: "Oh ! que c'est triste, Madame, d'être veuve si jeune!" elle devient rouge, rouge comme...—les termes de comparaison manquaient généralement à Zéphyrine — enfin, elle devient rouge jusqu'aux oreilles, ne répond rien et s'en va... Moi! Monsieur le Recteur, j'aimerais à savoir dans quelle partie du monde elle a laissé M. Darlon, et s'il est mort ou vivant...

Après trois tours à la cuisine, Zéphyrine se rappela, en posant le fromage sur la table, un détail qu'elle ne put se tenir de donner encore.

—Monsieur le Recteur!

—Les cancans ne m'intéressent pas, ma fille ; à les colporter, on risque beaucoup de manquer à la charité... Ils ne m'intéressent pas du tout!

—Mme Darlon ne reçoit pour ainsi dire pas de lettres ici, c'est le facteur lui-même qui me l'a raconté; il paraît que, toutes les semaines, elle s'en va à Quimper pour prendre son courrier à la "poste restante". Vous voyez bien, Monsieur le Recteur, que ceci, je pouvais le dire, ça ne fait de tort à personne.

Un coup de sonnette arrêta la réponse que l'abbé Guennic tenait toute prête, et Zéphyrine courut à la porte.

Il était 7 h. $\frac{1}{2}$ et la nuit descendait vite.

Vous connaissez Pénity-Saint-Guénolé? Quelques maisons éparpillées au milieu des ruines, des clochers effondrés, des pans de muraille à moitié écroulés, une ville autrefois, maintenant un petit port de pêche, tout gris, de la couleur même des roches qui, perfides, émergent là-bas, un peu au-dessus de la mer, un pays plat, désolé. Dans la lutte contre l'océan envahisseur, il semble devoir être vaincu. L'océan l'enserme, le domine, le me-

nage avec arrogance, il est le plus fort.

L'abbé Guennic, depuis dix ans dans cette paroisse de Pénity, connaissait tous ceux qui en étaient; il imaginait donc bien lesquelles, parmi ses ouailles, avaient, par curiosité, les yeux fixés sur "l'étrangère" aux mains pleines d'or. Et les propos dus au bavardage désordonné de sa servante ne lui faisaient aucun plaisir.

Zéphyrine rentra, les yeux brillants, dans la salle à manger, où l'abbé, les deux coudes sur la table, le regard posé au hasard sur les pelures de pomme de son assiette, entretenait des pensées plutôt pessimistes.

—C'est elle! lança la servante.

L'abbé Guennic n'y était pas.

—Qui? elle?

—Mme Jacqueline Darlon, bien sûr! Je l'ai introduite au salon, ah! Monsieur le Recteur, elle a un air!

—Mme Darlon! ici! au presbytère!

Et l'abbé balbutiait encore en roulant sa serviette, en faisant envoler, avec des petites chiquenaudes, les miettes de pain collées à sa soutane:

—Mme Darlon, ici!

Il était fort surpris; que pouvait-elle avoir à lui demander? C'est avec empressement qu'il saisit le bougeoir de cuivre que lui tendait Zéphyrine, et y ayant assujéti la longue bougie qui branlait en tout sens, il s'en fut.

Qu'est-ce qu'on lui avait donc raconté? Que Mme Darlon était encore jeune? La femme tout de noir vêtue, qui se tenait debout dans la pénombre, les deux mains dans son petit manchon de fourrure, avait les traits creusés et tirés; ses yeux mêmes, cependant brillants et fort beaux, accusaient la quarantaine bien passée, ils avaient un indéfinissable regard, vide de pensées, indifférent; ils semblaient avoir

le parti pris de ne rien dire, et trahissaient à peine une âme douloureuse.

—Je viens, Monsieur le Curé, vous demander un service, articula l'étrangère d'une voix mal assurée qui contrastait avec ce quelque chose de tendu, de raide, qui était dans sa physiologie.

L'abbé Guennic s'empressa d'affirmer qu'il était tout dévoué à sa nouvelle paroissienne.

—Monsieur l'Abbé... Je ne pratique aucune religion.

Et, faisant même de la main le geste d'écarter quelque chose d'important, elle appuya sur le mot "aucune" avec une insistance pénible.

Le recteur de Pénity ne répliqua rien, il attendait, peiné de ces paroles et inquiet de ce qu'elles pouvaient bien augurer.

La lueur de la bougie éclairait mal le grand parloir, aux murs blanchis, le laissait dans une demi-obscurité.

Après s'être recueillie un long moment, Mme Darlon reprit :

—Deux enfants me sont confiés, Monsieur le Curé, l'un, le petit garçon qui a six ans, s'appelle Joachim Darlon, il est mon neveu, le fils de mon frère; à l'autre, une petite fille, Françoise Durand, aucun lien de parenté ne me rattache. Le père de cette enfant, obligé à de longs et lointains voyages, m'a chargée de l'élever. Mes deux petits ont eu le même malheur : Joachim avait huit jours quand sa jolie maman est morte. Françoise était orpheline quelques heures seulement après sa naissance.

Mme Jacqueline parlait vite; on eût dit qu'elle recitait une leçon apprise à l'avance et qu'il lui tardait d'en avoir dit le dernier mot.

—C'est bien, ce que vous faites là, Madame, lui dit l'abbé Guennic; vous

charger de deux enfants! c'est très bien!

Une contraction passa sur le visage de Mme Darlon, et ses mains jointes sur son manchon se serrèrent en une imperceptible étreinte.

—La mère de Joachim était pieuse, celle de Françoise devait l'être autant. Je voudrais donc... je voudrais... que mes "petits" reçoivent l'enseignement religieux dont leurs mères ne les auraient pas privés.

C'était fini! Elle avait tout dit, était allée jusqu'au bout de sa requête! Ses yeux, où se lisait une détente de son âme momentanément soulagée, interrogeaient le prêtre: Avait-il bien compris ce qu'elle attendait de lui? Consentirait-il?

Les craintes qu'avait eues l'abbé Guennic fondaient comme la neige au soleil. C'était là cette Mme Jacqueline Darlon que toutes ses paroissiennes, à l'envi, représentaient comme un suppôt de Satan! Cette femme pouvait être une ignorante, une brebis égarée, mais, sûrement, elle était honnête et droite. Il se fit répéter l'âge des enfants: Joachim devait commencer sans plus tarder l'étude du catéchisme, apprendre le "Pater" et l'"Ave Maria"... Il s'en occuperait.

Mme Jacqueline cependant, restait assise, les deux mains jointes et les lèvres serrées.

La mer se taisait ce soir-là; il arrive parfois qu'aux beaux jours d'automne elle murmure si bas sa complainte qu'il faut se pencher vers elle pour l'entendre. La nuit était venue.

—Oui! oui, Madame, je m'occuperai tout spécialement de vos deux petits orphelins, vous pouvez y compter.

Le bon abbé se leva pour moucher sa chandelle.

—Il faudra, de votre côté, n'est-ce pas, Madame, nous aider un peu!

—Je vous confie entièrement leur formation religieuse, répéta Mme Darlon. Et elle appuya sur le mot "entièrement" pour bien marquer qu'il ne fallait attendre d'elle aucune collaboration.

Le recteur de Pénity aperçut soudain, plus nettement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, les difficultés de la tâche qui lui incombait. Former des chrétiens dans un milieu indifférent en matière de religion, peut-être même inconsciemment hostile, à coup sûr imbu d'idées fausses, ne serait pas chose aisée. La question de l'école, question primordiale, pouvait se poser dès ce premier entretien puisque Joachim Darlon avait six ans. Oui, certainement! Mieux valait l'aborder sans retard. L'abbé Guennic cherchait les mots qu'il fallait dire, hésitant sur leur choix, dans la crainte de froisser son interlocutrice, quand celle-ci, prenant les devants, dit:

—Il va de soi que je vous laisserai le soin de choisir les maîtres de mes enfants...

C'était faire preuve d'entière bonne volonté et de confiance. L'abbé Guennic témoigna sa joie en s'écriant:

—Dieu vous récompensera de ce que vous faites, Madame, il vous bénira.

Mme Jacqueline se leva, elle était très pâle et visiblement en proie à une vive émotion; c'est d'une voix étranglée qu'elle murmura:

—Il me bénira!... Non! Non!... Il ne peut pas me bénir!... Pour moi, il n'y a pas de bénédictions... Il n'y en a pas pour... Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Elle avait porté son manchon à sa figure, ses yeux seuls se voyaient au-dessus du renard

bleu—ces yeux-là, l'instant d'avant impassibles, maintenant pleins d'une angoisse horrible,—et ses lèvres balbutiaient:

—Oh! Monsieur le Curé! Non! Non! Il n'y a pas de bénédictions pour moi. Si vous saviez!...

L'abbé Guennic n'ignorait pas qu'à certaines plaies on ne peut toucher qu'avec une extrême délicatesse, aussi priait-il l'Esprit-Saint de lui mettre sur les lèvres les paroles qui trouveraient le chemin de ce cœur ulcéré et provoqueraient de salutaires confidences.

Mais déjà Mme Jacqueline Darlon s'était ressaisie, son regard avait pris son ordinaire expression de morne indifférence. Elle s'excusa:

—J'ai eu un moment d'aberration. Des souvenirs me sont revenus... Des souvenirs assez pénibles...

Elle souriait presque, en disant:

—Je regrette de vous avoir donné ce spectacle... Je voudrais que vous l'oubliez... Un moment d'émotion... Il est bien passé!

Elle revint au but même de sa visite, parla de "ses" enfants, dit sa gratitude en termes froids, mais polis, s'enquit de l'heure à laquelle elle pourrait le lendemain venir présenter Joachim, enfin, elle affirma avec une certaine bonne grâce:

—Je veillerai à ne contrecarrer en rien votre influence, comptez-y, Monsieur le Curé.

Puis elle s'en fut, dans la nuit, drapée dans sa longue cape noire, baisant la tête, ployant les épaules, comme si un immense fardeau l'avait accablée.

CHAPITRE II

Les années, en s'enfuyant, ont atténué la curiosité qu'avait d'abord ex-

citée Mme Jacquette Darlon. Depuis vingt ans qu'elle habite Pénity-Saint-Guénolé, on s'est accoutumé à tout ce qui, dans ses manières d'être, avait paru extraordinaire. Ainsi, à la voir vivre en païenne auprès de "ses" deux enfants qui sont tous devenus de solides chrétiens, nul ne s'étonne. On sait qu'elle ne donne pas volontiers son adresse, qu'elle forme ses domestiques à la discrétion.

—Taisez-vous! ce qui se passe dans ma maison ne regarde personne, est la première instruction qu'ils reçoivent.

Des manies que tout cela! dit-on.

Si elle passe ses jours à trembler—on devine, malgré son apparente indifférence, qu'elle tremble constamment devant quelque imaginaire danger,—cela n'a encore rien de bien surprenant: n'y a-t-il pas des quantités de gens dont l'existence est entièrement dominée par la peur!!!

Si Françoise Durand rentre d'une promenade un peu plus tard qu'à l'ordinaire, Mme Darlon en est malade d'inquiétude, mais chacun sait que les enfants qui vous sont confiés vous donnent plus de soucis que vos propres enfants.

Du jour où Joachim eut introduit chez sa tante, après Jean Darcival, son ami, tous les Darcival au complet: père, mère, frères, Mme Jacquette, bénéficiant de la considération dont jouissait cette famille, la meilleure de toute la région, eut droit de cité à Pénity, et l'on cessa pour tout de bon de s'occuper d'elle avec malveillance.

La guerre lui donna l'occasion de conquérir bien des sympathies. Pendant que Joachim, récemment promu au grade d'enseigne de vaisseau, exposait mille fois sa vie, à Dixmude d'abord, avec les fusiliers marins, puis sur tous les océans, Mme Darlon et

Françoise Durand, "sa fille", semblaient avoir à coeur de soulager toutes les misères qu'elles pouvaient atteindre. Elles firent beaucoup de bien. Aussi, quand, à la fin des hostilités, furent annoncées les fiançailles de Françoise avec Jean Darcival, ces fiançailles parurent une récompense, une bénédiction que les bonnes œuvres de Mme Jacquette avaient obtenue. Pourtant... il arrivait encore que, dans bien des chaumières, le soir, au coin du feu, l'on se demandait:

—Mais d'où donc est venue Mme Jacquette? N'y aurait-il pas, comme on le disait autrefois, quelque mystère dans son passé?... Elle se cache! Qu'elle ait élevé son neveu Joachim, rien de plus compréhensible. Mais l'autre! Comment se fait-il qu'elle en soit chargée? N'a-t-elle pas son père?... Et qu'est-ce qui fait que ce M. Maurice Durand, qui a une fille toute mignonne, en vingt ans n'est pas venu une seule fois la voir?...

Une grande cuisine, avec de hauts bahuts bien reluisants, sentant bon la cire, des cuivres rouges au mur, une longue table de bois blanc, fort encombrée.

Près du fourneau un officier de marine, deux galons, la casquette en arrière, l'air jovial, a l'écumoire en main et considère d'un oeil qui rit des pommes de terre gonflées et dorées.

—Je crois que tes pommes de terre sont un peu fades, Françoise, tu ne mets jamais assez d'épices!

Françoise Durand, la maîtresse incontestée de ce domaine, cesse de battre l'omelette, et arrive à temps pour empêcher une poignée de sel d'aller s'abattre dans la friture.

—Nous ne faisons pas la dinette, dit-elle, sévère—en apparence, —

mais de la cuisine, de la vraie cuisine, n'est-ce pas, tante Jacquette?

Tante Jacquette ainsi interpellée est assise près de la table; avec un grand couteau, elle râpe des carottes, mais elle ne sait pas s'y prendre, elle se barbouille les doigts, jette sur sa robe de soie noire, qu'aucun tablier ne protège, des débris de légumes; enfin, elle lève à tout instants ses yeux au plafond, comme pour le prendre à témoin de l'horreur d'une telle situation: être sans cuisinière.

—As-tu bien cherché partout, petite? demande-t-elle — suivant son idée.— As-tu été chez le boucher? chez le boulanger? à l'école?... Je payerai une bonne n'importe quel prix!... Ceci est intolérable!

Mme Darlon est d'une autre époque, d'une époque où, pour de l'argent on était sûr d'être servi, et elle est trop âgée pour s'adapter aux nouvelles conditions de vie. Elle a bien vieilli depuis le jour d'automne où elle vint confier à l'abbé Guennic l'instruction religieuse de ses deux enfants. C'est maintenant une vieille femme, son visage s'est desséché, parcheminé, il est labouré de rides en tous sens, il a la couleur de l'ivoire. Ses yeux noirs seuls sont toujours les mêmes, toujours ils brillent sans rien livrer de l'âme qui les anime; ce n'est que quand ils se posent sur Joachim qu'ils semblent vivre; alors, il leur arrive même de sourire et ils reflètent une admiration sans bornes, un fonds de tendresse qui étonne.

—Laissez-nous, tante Jacquette, dit le jeune officier avec bonne humeur, n'est-ce pas, Françoise? Nous nous en tirerons bien sans vous.

Françoise semble n'avoir pas entendu; elle va, vient, sans s'affairer; un large tablier de coton bleu est

noué à sa ceinture, et elle ne paraît pas du tout voir la préoccupation d'épargner ses jolies petites mains.

—Qu'on fasse la cuisine où qu'on fasse autre chose, tante Jacquette, qu'importe?... Pourvu que l'on soit content de son sort...

Et la parfaite sérénité du joli front blanc qui se penche sur les casseroles ne dément pas ces paroles.

Tout à coup, cependant, la jeune fille prend un air soucieux, elle vient de s'aviser qu'elle n'est qu'une égoïste, elle ne songe pas que ce qui lui plaît, ou ce qui du moins lui suffit: les humbles occupations ménagères, semble odieux à sa mère adoptive.

—Maman—c'est ainsi que François et Joachim appellent Mme Darlon aux moments d'expansion,— voulez-vous me rendre un grand service? Oui!... Vous voulez! Il y a au salon cette grande chape de satin rouge, commencée depuis trois mois, je voudrais enfin la terminer et l'offrir à l'église pour la fête de saint Guénolé... Vous qui travaillez mieux que moi...

Mme Darlon eut un pâle sourire.

—Je comprends, mes enfants, vous me renvoyez. Il est certain que je ne vous suis pas bien utile...

Et elle s'en va, pendant que, par politesse, on se récrie.

—Tante Jacquette a encore des idées noires, constata Joachim Darlon, mais il ne s'étonne pas.

Depuis qu'il se rappelle, il a toujours vu sa mère adoptive en proie à des accès d'humeur chagrine.

—Dis donc, Françoise, es-tu sûre d'avoir mis assez de pommes de terre?... Je trouve qu'il y en a peu... Nous serons combien de convives?

—Tu t'en doutes! Quatre: tante Jacquette, Jean, mon fiancé, toi et moi.

— Ah! Il viendra, le fiancé ! Tant mieux.

— Je l'ai invité en ton honneur, dit gaiement Françoise qui, armée d'une longue cuillère de bois, remue la sauce.

Joachim a réussi à attraper sous le fourneau le gros chat jaune qui ronronne.

— Entends-tu, Minet, entends-tu ce que dit Françoise ?... C'est pour moi qu'elle a invité son fiancé ! Tu verras quand Jean sera là, Minet, tu verras... Ne trouves-tu pas, petit chat, que la vie est très drôle?... Dis-moi, Françoise, qu'est-ce que je puis faire pour t'aider?

Et Joachim, tout rayonnant, goûte aux pommes de terre frites.

— Tu sais! Ne m'envoie pas travailler à ta chape en satin rouge.

Comme il est bavard, il continue à monologuer.

— Je ne comprends pas le goût de tante Jacquette pour les salons... Pour être heureuse — si tant est qu'elle puisse être heureuse, — il lui faut un fauteuil et un petit ouvrage tranquille... Françoise, sais-tu, toi, pourquoi dans les salons il flotte une atmosphère d'ennui? Peut-être parce que, après même que l'on s'est tu, quand des propos insipides ont été tenus, il en reste quelque chose dans l'air. Qu'est-ce que tu dis, Françoise?

Françoise lave la laitue d'un beau vert tendre.

Elle rit.

— Qu'il est bientôt midi, et que Jean va venir...

— Ah! bien entendu! Donnez-vous la peine d'émettre des considérations profondes devant Mademoiselle... Dis un peu, Françoise, tu l'aimes?

Françoise ne veut pas plaisanter de son amour, qui est, pour elle, une chose sainte; elle demande:

— Et toi? Quand feras-tu à tante Jacquette le plaisir de lui choisir une seconde fille?

Joachim a une physionomie sur laquelle son âme d'honnête garçon se reflète comme l'image dans un miroir. Tout à coup, lui aussi, il est devenu sérieux; il balbutie:

— Plus tard, peut-être!... Pauvre tante Jacquette! Je voudrais pourtant bien la voir heureuse... Elle a mérité que nous lui donnions toutes les satisfactions...

Il demeure un instant silencieux, puis demande, en baissant la voix:

— Toi, petite soeur, qui ne quittes jamais maman, sais-tu si elle a, ces temps-ci, quelque sujet particulier d'être triste?

Françoise allait donner son avis quand la porte fut vivement poussée par une main virile, et Jean Darcival entra.

Maigre, sec, les yeux enfoncés, une expression de mâle énergie répandue sur tout le visage, le fiancé de Françoise donnait parfois, au premier abord, l'impression d'un homme mal commode; mais cette impression ne pouvait tenir devant la chaude lumière de son regard. Impossible d'oublier cette physionomie après l'avoir aperçue, impossible de ne pas se laisser gagner par le rayonnement de bonté qui en était le principal caractère.

Homme d'études jusqu'à la guerre, il était maintenant, et par la force des circonstances, un homme d'action, puisque, par la mort de ses deux frères aînés, tués en Champagne, il se trouvait être l'unique héritier de Robert Darcival, le grand industriel qui, en multipliant les usines, sur ce coin

du littoral armoricain, en avait assuré la prospérité.

La succession qui incombait à Jean Darcival était lourde! trois usines à réorganiser d'après les procédés et les exigences modernes! Qu'importe! Cette tâche ne l'effrayait pas. Gêné par la journée de huit heures, gêné par la lenteur des transports, par l'impossibilité de se procurer certaines machines des plus utiles, du côté des ouvriers, en revanche, il était presque assuré de ne pas se trouver aux prises avec les difficultés contre lesquelles tant d'autres se débattent aujourd'hui. Outre que les théories socialistes avaient peu d'adeptes dans le pays, Jean savait se faire obéir. Il était de ces hommes auxquels leur valeur morale donne un incontestable prestige. Avec lui, on se trouvait comme obligé d'agir le mieux possible.

Et cette petite Françoise Durand qui avait su s'attacher un coeur que toutes les héritières, à vingt-cinq lieues à la ronde, prétendaient conquérir, comment était-elle donc?

Au moral, pas un atome de coquetterie, de la piété, une grande piété, de la douceur et de la vivacité, du sérieux! oh! quant à cela, aucun goût pour les divertissements frivoles. Un jour que Mme Jacqueline avait cru de son devoir de l'emmener au bal, à Brest, elle avait attiré l'attention par son air grave et recueilli, un air de petite bonne Soeur!

—Elle fait une méditation, avait-on chuchoté tout bas en raillant.

Or, cela était la vérité; la petite, impressionnée par la folie du monde, n'avait pu, pendant toute cette soirée, chasser de son esprit les pensées graves. Au retour, elle avait déclaré:

—Je n'irai plus au bal.

Elle était faite cependant pour y avoir beaucoup de succès si elle l'avait voulu, car elle ne manquait pas de beauté. Un profil délicat, très fin, un long col, des cheveux châtons abondants, des yeux qui riaient et dans lesquels il y avait pourtant toujours de la gravité, des yeux prêts à admirer, une voix disposée à louer et même à s'émerveiller; enfin, dans toute sa personne, quelque chose d'enthousiaste, de pur et de frais.

Joachim, qui s'en était allé discrètement, ne tarda pas à faire apparaître de nouveau sa bonne figure pleine de gaieté dans l'entre-bâillement de la porte.

—Eh bien, Françoise! le déjeuner n'est pas prêt? Tu ne gagnerais pas cinquante francs par mois comme cuisinière.

Mais il s'aperçut que ses taquineeries tombaient mal; les fiancés ne semblaient pas en train de badiner. Françoise achevait les préparatifs du repas d'un air soucieux, tandis que Jean, debout dans l'embrasure de la fenêtre, lisait un brouillon de lettre avec la plus grande attention.

L'officier entendit, en s'en allant, Françoise qui demandait:

—Tu approuves?

—Oui... Il me semble... Je ne vois pas du moins ce qu'il y aurait à changer...

—Il reste, reprit la jeune fille, à mettre tante Jacqueline au courant de la démarche que je fais...

Elle eut un soupir lourd.

—Nous allons susciter un orage.

—Les orages passent!

—Tu seras présent à l'entretien? Sûrement?

—Je promets...

L'assurance que Jean l'assisterait durant l'explication qu'elle redoutait commença de la rasséréner.

—Avec toi, dit-elle, rien ne me paraît difficile.

Lui! Mille paroles de tendresse pour sa fiancée et de reconnaissance envers Dieu jaillissaient de son coeur, mais il les tut. Il était rare qu'il exprimât les sentiments que les fiancés échangent d'ordinaire si volontiers; aux paroles, dont la banalité dit mal certaines délicatesses, il préférait souvent le silence.

Mme Jacqueline présidait le repas; quoiqu'elle eût son air de morne indifférence, les saillies de Joachim, sa belle humeur ne pouvaient manquer de la dérider un peu. Elle lui donnait même parfois la réplique, l'appelait "mon petit" et s'arrêtait toujours sur ce mot une seconde, comme pour en savourer la douceur. Ce n'était pas de l'affection qu'elle témoignait à son fils adoptif, c'était plus que cela, elle avait pour lui un culte, une sorte de passion. En toute occasion, elle lui marquait une préférence dont Françoise ne s'offensait pas. Joachim avait été affreusement gâté; il n'y avait pas eu pour lui, lorsqu'il était enfant, des choses qui se font, et d'autres qui ne se font pas; tout ce qu'il faisait, lui, était bien, d'emblée, forcément! Comment, avec cela, n'était-il pas devenu un insupportable égoïste? Parce qu'il avait un bon sens parfait, une nature droite, beaucoup d'amitié pour "sa petite soeur", et surtout parce que l'abbé Guennic, après lui avoir donné lui-même une solide formation religieuse, l'avait confié à des maîtres pieux et intelligents.

Quand le déjeuner fut achevé, que Françoise, aidée par Joachim, eut entassé dans la cuisine la vaisselle qu'u-

ne femme de ménage viendrait laver plus tard, la jeune fille glissa à l'oreille de son frère:

—Laisse-nous, veux-tu? Nous désirons, Jean et moi, parler à tante Jacqueline d'une chose...

—Qui ne me regarde pas... compris! Je vais sur la grève fumer ma pipe.

En rentrant dans la salle à manger, Françoise fit un petit signe à son fiancé: elle avait peur, franchement peur! Le moment était venu d'aborder un sujet prohibé, un sujet que tante Jacqueline avait toujours écarté en fronçant les sourcils durement. Comment les choses allaient-elles se passer?

Françoise, qui était demeurée une grande partie de la matinée seule, dans la cuisine, avait eu tout le loisir de préparer cet entretien, elle s'était fait maintes fois à elle-même le petit discours qu'elle tiendrait, mais son émotion fut cause que, tout à coup, elle oublia les circonlocutions d'entrée en matière. Ce qu'elle avait à dire, elle le dit tout bonnement:

—Tante Jacqueline... j'ai écrit à mon père pour lui annoncer mes fiançailles et lui demander son approbation.

Elle s'apprêtait à continuer, mais Mme Darlon ne lui en laissa pas le temps; déjà elle était debout, dressée comme pour défier le plus terrible péril. Sa voix sifflait, quand elle demanda:

—Qui vous a mis en tête une idée si... si... une idée pareille?

Et ses bras retombèrent le long de sa jupe noire en un geste de découragement profond.

Dans le mouvement brusque qu'elle avait fait en se levant, son dé, ses fins ciseaux de vermeil étaient tombés, ils

gisaient à ses pieds, ainsi que la chape en safin rouge toute brodée d'or.

Mme Darlon vint mettre sa main parcheminée sur l'épaule de Françoise, et d'une voix qui tremblait :

—Ma chérie! Tu as cette lettre que tu écris à ton père ? Veux-tu me la communiquer?

Jean ne comprenait naturellement rien à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait; Françoise avait eu beau lui prédire de l'orage, il n'y avait guère cru. L'extraordinaire émotion de sa vieille amie, tout inexplicable qu'elle fût, le toucha cependant, et en tendant la fameuse lettre, il proposa :

—Voulez-vous que je vous en fasse la lecture?

—Oui, lis, mon enfant... lentement, lentement.

Mon cher père,

Si j'avais eu votre adresse, je vous aurais très certainement écrit plus tôt: mais il n'y a que deux jours que je vous sais en route pour la France.

Je souhaite vivement vous connaître enfin et je me sens toute disposée à vous aimer doublement, et pour le présent, et pour tout le temps où nous avons vécu séparés l'un de l'autre.

Comme je ne sais si j'aurai le bonheur de vous voir prochainement, je veux, dès aujourd'hui, vous faire part de mes projets d'avenir. Ces projets, croyez que je regrette bien de m'être trouvée dans la nécessité de les former à votre insu, mais j'ignorais dans quelle partie du monde vous habitiez!

Donc, mon cher papa, je songe à me marier. Mon fiancé s'appelle Jean Darcival; il est le fils d'un industriel très connu, très honorable, mort récemment. C'est un bon chrétien et nous ne nous sommes promis l'un à l'autre

qu'après avoir sérieusement réfléchi et beaucoup prié.

Jean a la croix de guerre et la médaille militaire.

Pour vous mettre entièrement au courant de la situation, il faut, paraît-il, que je vous dise aussi que la question "argent" est de celles qui, pour nous, ne doivent pas vous inquiéter.

Tante Jacqueline, à qui vous m'avez confiée, approuve notre projet.

Je suis donc sûre de votre consentement, mais vous nous feriez une grande joie à tous deux en venant vous-même nous l'apporter.

Votre fille qui vous aime déjà.

Françoise Durand.

P.-S.—Dès que nous aurons reçu votre réponse, Jean vous adressera, avec nos remerciements, une demande officielle.

—C'est tout? demanda Mme Darlon.

Elle s'était complètement ressaisie pendant que Jean lisait; elle savait se dominer, et ses moments de défaillance étaient rares.

—Pourquoi, dit-elle, ne me laissez-vous pas, mes enfants, traiter cette affaire avec M. Durand? Vous ne le connaissez pas, tandis que moi je le connais. Je saurai mieux les arguments qui peuvent l'amener à consentir à votre mariage. Croyez-moi: son consentement n'est pas assuré. Une démarche maladroite risquerait de tout compromettre.

La pauvre femme était parvenue à affermir sa voix, à assurer son regard, mais sous le masque de froide indifférence qu'elle avait repris, Françoise voyait un visage de suppliciée.

Au dehors, il faisait un jour gris d'automne et le vent soufflait en rafales.

—Françoise doit avoir la liberté de correspondre avec son père, dit Jean: si vous ne voulez pas qu'elle use de cette liberté, il faut que nous sachions au moins pour quelles raisons...

—Je ne puis vous dire qu'une chose: c'est qu'en méprisant mes conseils, vous risquez d'anéantir votre bonheur. Jean, je vous connais, vous pensez que je dis là des grands mots, des phrases déclamatoires! Non! non! Prenez mes paroles au pied de la lettre, il ne s'agit pas de plaisanterie, il s'agit de la paix, de la tranquillité de votre vie... Jean, Françoise, mes enfants, ne méprisez pas mon conseil, je le répète; vous ruineriez votre bonheur.

—Je ne comprends pas!

—Il suffit que vous croyiez.

Un silence tragique suivit ces paroles. On entendait le vent qui secouait avec violence les portes de la vieille maison et le bruit infernal de la mer se brisant sur les récifs.

Au moment de ses fiançailles, Jean s'était renseigné auprès de Mme Jacqueline sur la famille de Françoise. Sa vieille amie lui avait dit:

—C'est pendant un hiver que nous passions, mon frère, Joachim encore en bas âge, et moi, non loin de Biskra, aux confins du désert, que je suis entrée en relations avec M. et Mme Maurice Durand, des gens sympathiques et de bonne société avec lesquels je ne tardai pas à me lier d'amitié. Tellement... que, Mme Durand étant morte peu de temps après, à la naissance de Françoise, c'est moi qui pris tout d'abord soin de l'enfant, puis... Maurice Durand, appelé au loin par ses affaires, cédant à mes prières, me

laissa la petite en me confiant le soin de l'élever.

Les causes de cette sorte d'adoption ayant paru à Jean Darcival assez mystérieuses, il avait tenté de pousser plus loin ses investigations: tentatives vaines, il s'était heurté à un solide parti pris de s'en tenir aux explications déjà données, sans y ajouter une seule autre.

—Les parents de Françoise étaient-ils honorables? avait-il alors demandé carrément.

Et se contentant de la réponse affirmative qui lui avait été faite, il avait renoncé à comprendre pourquoi Maurice Durand avait abandonné sa fille aux soins d'une femme qui ne devait être pour lui qu'une étrangère.

Mais voici que la situation se compliquait: raison de plus pour que Jean la voulût nette et claire. Son esprit droit ne pouvait admettre cet imbroglio dû, en partie, il le croyait, à l'esprit romanesque de Mme Darlon.

—Ou bien, pensait-il, tante Jacqueline nous dira toute la vérité, ou bien ni objurgations, ni prières, ni menaces, rien ne nous empêchera d'aller droit notre chemin.

Il voulait une explication décisive.

—Dans ce que vous pourriez avoir à nous dire, il n'y a rien, n'est-ce pas, qui puisse chagriner Françoise?

Mme Jacqueline, après avoir récupéré tous les objets de son nécessaire à ouvrage, s'était remise au travail avec la même tranquillité qu'à l'ordinaire, seulement ses mains, ses belles mains qu'on eût dit transparentes, tiraient l'aiguille plus lentement, comme si le mince fil de soie jaune avait pesé lourd! lourd! du poids de toutes ses inquiétudes.

C'est sans lever la tête qu'elle répondit:

—Que voulez-vous que je vous dise de plus, mes pauvres enfants!

—Pourquoi cette aversion pour le père de Françoise?

—Mais je ne le déteste pas.

—Pourquoi vous méfiez-vous de lui?

—Je ne me méfie pas.

—Mais alors? Quel inconvénient à envoyer la lettre que nous avons préparée?

Mme Darlon releva la tête; une expression d'extraordinaire énergie brillait dans ses yeux sombres; sa bouche avait un pli dur, amer; ses lèvres n'étaient plus qu'une ligne mince dans son visage; il semblait qu'elles ne dusent plus jamais se desserrer. Toute sa physionomie disait: "Je ne livrerai pas mon secret."

—Je défends à Françoise d'expédier cette lettre.

Et par quelle inflexion le mot "défend" était souligné!

—Pourquoi?

—Je l'ai dit.

—Vous avez dit: "Ton père n'est pas ce que tu crois."

—Il n'est pas tel que vous croyez.

Françoise vint passer ses bras autour du cou de sa "mère", et elle baisa la joue sillonnée d'une grosse larme.

—Dites, il a fait quelque chose de vilain, ce pauvre papa? Et comme vous êtes bonne, vous préféreriez que nous n'en sachions rien...

La malheureuse femme se prit la tête entre les mains et haleta:

—Laissez-moi, par pitié, cessez de me tourmenter, ne voyez-vous pas que vous me tuez?... Inutilement, car jamais — elle releva la tête, — jamais, entendez-vous, vous ne me ferez dire ce que j'ai résolu de taire...

Les trois interlocuteurs étaient aussi découragés l'un que l'autre. C'est Jean qui réagit le plus vite. Il pensait;

rien ne m'oblige à croire que ma fiancée est la fille d'un malhonnête homme. Jusqu'à plus ample informé, je dois même supposer le contraire. Pourquoi, d'ailleurs, imaginer une situation dont la pensée seule m'épouvante? Non! A chaque jour suffit sa peine. La Providence qui veille sur nous nous conduira. J'ai confiance.

Cependant, le fiancé de Françoise était trop droit pour transiger avec ce qu'il considérait comme son devoir. Il ne lui avait donné aucune raison valable de ne pas envoyer la lettre écrite par Françoise, il l'enverrait.

Il le dit, tâchant d'adoucir ce que sa décision pouvait avoir de cruel pour Mme Darlon, par des paroles d'un optimisme qui n'avait d'ailleurs rien d'affecté.

Les mains posées à plat sur sa petite table à ouvrage, Mme Jacqueline le regarda avec consternation.

—Vous ferez cela? Vous!

—Oui, je ferai cela, en parfait accord avec Françoise; nous ferons cela.

—Jean!... Vous l'aurez voulu... Je n'ai aucune responsabilité en cette affaire, je m'en lave les mains.

Et ces derniers mots déplurent beaucoup à Jean. Depuis que Ponce Pilate les a dits, à les répéter après lui, on risque souvent de passer pour un de ses disciples.

CHAPITRE III

Sur le pont du transport qui les ramène à Marseille, deux hommes causent.

— Comment, me demandez-vous, devient-on Mahatma? Eh! mon cher Jude, n'est pas Mahatma qui veut! Pour être grand initié, vrai disciple de Çakya-Mouni, il faut un entraînement physique et moral, un persévérant travail.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes théosophe?

—Dieu veuille que j'eusse pu répondre depuis toujours!

Des deux interlocuteurs, le premier était long et mince; encore qu'il ne fût plus jeune, son visage, un visage d'esthète, avait aussi gardé une certaine beauté; sa voix avait des inflexions douces et caressantes. Il fallait l'entendre évoquer Bénarès, et la Maison des Sages et les vieux horis sanscrits où sont les arcanes du brahmanisme. Au premier abord, on le prenait pour un Oriental, sans doute, parce que dans ses yeux flottait toujours une nostalgique langueur, parce qu'il avait le teint ambré, les cheveux huileux et d'un noir de jais. Maurice, son prénom, indiquait cependant une origine française, et Durand, le plus commun des noms propres, allait assez mal à un théosophe, apprenti Mahatma.

L'homme avec lequel s'entretenait Maurice Durand s'appelait Jude Valinsky; celui-ci, d'origine slave, était naturalisé Français, ainsi qu'il convient. Certain coin désertique de la province d'Oran avait eu l'honneur d'être administré par ce personnage qui avait réussi à prendre les vices des indigènes, tout en conservant ceux qu'il possédait en propre. Aussi, quelle loque!

Il s'était attaché à Maurice Durand qui lui en imposait et qu'il tenait pour un "saint".

Durand s'était lié avec Valinsky, sans doute parce qu'il avait deviné une âme de bonne volonté, disposée à marcher dans le sillage des "Sages".

Le seul trait commun qu'eussent ces deux passagers de première classe était celui-ci:

L'un et l'autre, et l'un autant que l'autre, étaient ruinés. Mais ruinés comme on ne peut guère l'être davantage.

Ils s'étaient fait des confidences sur ce sujet.

Valinsky savait le contenu du portefeuille de Durand: 375 fr. 75. Tout son avoir!

Et Durand aurait pu dire, à coup sûr: Valinsky possède 227 francs plus quelques centimes, et rien de plus!

Etre désargenté! ou du moins à la veille de l'être complètement, chose de nulle importance!

Maurice Durand affichait un profond mépris de l'argent. Il racontait qu'une grosse fortune avait fondu entre ses mains en moins de quinze ans, et il ne cachait pas que, remis en possession d'un important magot, il userait des mêmes procédés qui avaient eu pour résultat de le ruiner si bien.

Comme il avait donné, il donnerait!

Le principal devoir des théosophes est la pratique de l'altruisme: servir l'humanité, surtout les plus pauvres, les plus abandonnés.

Et Valinsky, entendant ces belles paroles, se disait, tandis qu'un sourire mélancolique éclairait ses yeux pâles:

—Que n'étais-je là, pendant qu'à pleines mains il jetait son or! J'en aurais sûrement recueilli quelques poignées.

Ce pauvre Valinsky! Impossible de prendre plus mal qu'il ne faisait sa déconfiture.

—Vous, Durand, vous savez où vous allez...

Durand hochait la tête, sans que, par là, on pût conclure qu'il disait oui ou qu'il disait non.

—Moi, reprenait le Slave, en rentrant à Paris, j'ai la perspective des asiles de nuit.

—Pourquoi avez-vous abandonné le désert africain?

—Il m'e brûlait! Il m'aurait tué! Il me donnait soif! Savez-vous ce que c'est que la soif qu'il faut éteindre continuellement?...

Alors Maurice Durand apitoyé:

—Vous avez donné votre vie à la société; en reconnaissance, la société est prête à vous jeter par-dessus bord; non seulement elle ne vous assistera pas, mais c'est tout au plus si elle ne vous accablera pas de misérables tracasseries... Injustice! La grande loi de l'amour est méconnue.

Valinsky jugeait ces paroles remarquables; il se disait:

—Durand discourt fort bien sur mon cas, mais je ne vois pas le remède qui me sortirait de peine.

Un soir, le soir même où le transport devait accoster, le théosophe appela dans sa cabine l'administrateur en déconfiture et lui proposa:

—Voulez-vous vous faire inscrire à la Société?

Valinsky pensait à la société marâtre qui, pour son dévouement, ne le payerait que par de l'ingratitude. Il écarquillait donc les yeux sans comprendre.

—Voulez-vous vous faire inscrire à la Société théosophique?

Attaché par l'espoir de quelques profits, Valinsky opina:

—Cette religion me plaît.

—Ce n'est pas une religion, c'est un système philosophique.

—Ce système philosophique me plaît...

—Je m'en doutais, émit Durand de sa voix dolente; quand nous serons à Paris, je vous ferai initier.

—C'est donc un peu comme la franc-maçonnerie?

—Plus qu'on ne croit... beaucoup plus qu'on ne croit...

Le bohème fit la grimace; des serments, des mots d'ordre auxquels il faudrait obéir! Non! Il manquait d'entrain du moment qu'il s'agissait d'aliéner son indépendance.

Maurice Durand eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

—Ecoutez, reprenait-il, un de mes amis est le théosophe le plus influent de tout Paris... Il nous procurera du travail... facile...

Il n'en fallait pas davantage pour dissiper les légères préventions de l'administrateur. Celui-ci, au fur et à mesure qu'il imaginait bien ce que cette vague promesse lui permettait d'espérer, sentait poindre et grandir en lui de l'enthousiasme. Tellement, que Maurice Durand, qui s'en apercevait, devint radieux—sans aucun épanouissement d'ailleurs— et se mit à développer ses idées:

—A situation nouvelle, moyens nouveaux, dit-il. Quand la fièvre de plaisir qui s'est abattue sur le monde sera calmée, tout permet de prédire que l'âme de la France se réveillera. Laisserons-nous cette âme aller vers le catholicisme? La question est là. Vous dites, Valinsky, la question ne se pose même pas, parce que, vous, vous êtes un affranchi de la superstition des dogmes, mais, moi, je vous dis: la question se pose. Aux âmes assoiffées de mysticisme—il en est, il y en aura davantage—il faut un Dieu. L'anti-cléricalisme, tel qu'il se pratiquait avant 1914, devient inefficace. A l'antique idéal religieux vers lequel un trop grand nombre tendent déjà leur cœur, il faut substituer un autre idéal, différant essentiellement de l'ancien et cependant— en apparence— puisant son inspiration aux mêmes sour-

ces, s'adaptant aux esprits que la religion catholique a formés: L'amour ! l'amour ! l'amour des humbles, des souffrants, des tout petits, l'"altruisme".

—L'altruisme ! n'est-ce pas simplement la charité laïcisée ?

—Parfaitement, "laïcisée" ! Là est le grand point.

—Je ne vois pas où ceci nous mène.

—Pas au Dieu des chrétiens ! Mais à l'Humanité, au dieu panthéiste des théosophes !

—Et ensuite ?

—Ensuite ! A tout !... D'abord, sans un Dieu personnel qui prend soin de l'homme, récompense ou punit : plus de morale !

Le paquebot approchait des quais.

—Je n'ai pas le temps, soupira Durand, d'entrer dans beaucoup de détails, sans quoi je vous aurais expliqué que notre philosophie conduit tout droit au collectivisme.

Valinsky, la main sur son porte-monnaie, s'écria avec ferveur :

—Oh ! la bienfaisante philosophie !

—L'antimilitarisme est un de ses dogmes. L'internationalisme lui est essentiel.

Et, baissant la voix, Durand continua :

—Comprenez bien ceci, Valinsky, le jour où il n'y aura plus qu'une seule nation, il faut que cette nation s'appelle "l'Allemagne". Cela ne fera de tort à personne et fera plaisir aux Allemands...

Durand se pencha vers son interlocuteur, et d'une voix douce lui coula dans l'oreille :

—Valinsky ! l'Allemagne paye bien !

L'administrateur prit la longue main molle de son nouvel ami, et ne se fit pas faute d'avouer :

—L'horizon s'éclaircit... J'avais un "cafard" ! Maintenant, je vois la vie avec d'autres yeux... Durand, j'aurais fumé de l'opium pendant deux heures que je ne serais pas plus optimiste... Durand, mon cher Durand, je vous invite à dîner au "Restaurant des Princes". Après avoir acquitté la note, j'aurai encore presque de quoi payer mon billet de chemin de fer pour Paris... Venez-vous ?

Le théosophe déclina l'invitation avec froideur...

—Merci, Valinsky... je suis végétarien.

CHAPITRE IV

Françoise range le salon. Ce n'est pas une raison, n'est-ce pas, si elle est inquiète, tourmentée comme elle ne l'a encore jamais été, pour laisser de la poussière sur la cheminée, des fleurs fanées dans les vases. Par malheur, tout lui rappelle son fiancé et la remet par conséquent en présence de la situation angoissante où elle se trouve.

Ce porte-cigare sur la table à ouvrage, c'est celui de Jean ; il l'a posé là, pendant que tante Jacqueline— de quel air ? c'est à en frémir rien que d'y penser—disait :

—Vous gâchez votre bonheur à plaisir.

Les bruyères qui, en se desséchant, ont éparpillé sur le marbre leurs petites graines roses, c'est Jean encore qui les lui a apportées ; plus loin, dans le bureau que l'on aperçoit, une photographie de Jean en officier d'artillerie ; à son poignet, une montre que Jean lui a donnée ; l'anneau qu'il lui a passé au jour béni de leurs bienheureuses fiançailles.

Or, il n'y a pas comme les petites filles sages pour savoir aimer.

Celle-ci n'aurait pas donné son cœur facilement ; sérieuse comme elle l'était, et réservée, et timide, elle ne se serait jamais fiancée, si elle n'avait rencontré une âme recherchant, comme la sienne, avant tout, "l'unique nécessaire", éprise de beauté délicate et noble. Mais voici deux mois qu'elle s'était promise, avec l'assentiment de sa mère adoptive et l'entière approbation du vieil abbé Guennic. Deux mois de bonheur rare! C'est beaucoup trop pour que l'on puisse ensuite se reprendre.

Il lui arrivait de dire à Jean, plusieurs fois par jour :

—Et si mon père refusait de donner son consentement?...

L'industriel répondait à cela :

—Pourquoi supposer que ton papa n'interviendra dans ton existence que pour ton malheur?

Ensemble, ils écartaient la possibilité des sommations, dites respectueuses qui pourraient être d'un mauvais exemple.

—Nous arrangerons les choses à l'amiable, affirmait Jean, si tant est qu'il y ait des choses à arranger.

Et cela était dit avec une telle assurance que, pour un moment, les craintes de Françoise se dissipaient.

A en juger par la vive impatience qu'avait le jeune homme de recevoir la réponse de Maurice Durand, par certain air terrible, à force d'être soucieux, qu'il prenait quand il ne se croyait pas observé, il serait permis de se demander si son bel optimisme était parfaitement sincère.

Cependant, si Jean avait de lourds soucis—et il en avait,—le travail qu'il devait fournir chaque jour, en accaparant toutes ses pensées et toute son énergie, l'aidait à les supporter.

Il prétendait que ses usines fussent, non seulement aussi prospères que par le passé—qu'au temps où son père les dirigeait,—mais qu'elles le devinssent même davantage. Ce n'était pas par amour des richesses.

De ce côté-là, il le disait—et c'était vrai,—il ne désirait plus rien. Sa vaste entreprise industrielle signifiait autre chose pour lui : elle était la forme vivante du grand amour qu'avait eu son père pour le pauvre peuple, et par conséquent le plus précieux de l'héritage qu'il lui avait légué. Elle maintenait aux rivages battus des vents quantité de braves gens qui, sans elle, s'en seraient allés augmenter dans les villes le nombre des déclassés. Par son cinéma, ses cercles d'études, elle prêchait, dans un langage moderne, les bonnes et saines traditions. Elle enrichissait l'ouvrier. Toutes ces raisons, peut-être d'autres, faisaient qu'elle était pour Jean la tâche d'aujourd'hui, le labeur de demain : le devoir.

Malgré sa vaillance, l'industriel avait eu des heures de découragement. C'est Françoise qui, alors, l'avait réconforté.

Elle savait si bien lui rappeler les raisons qu'il avait de continuer la lutte! Souvent même, sans qu'elle eût besoin de dire sa pensée par des mots, un sourire d'elle, un regard d'approbation, une expression de fier contentement qu'il lisait dans ses yeux suffisaient à ranimer sa volonté de surmonter toutes les difficultés.

Le soir de ce jour, en quittant son bureau, il se dirigea vers l'église où il était convenu que sa fiancée l'attendrait. Et il se hâtait, espérant l'entendre dire enfin :

—La lettre de mon père est arrivée! Une très bonne lettre ! Mes craintes étaient insensées.

Françoise, ayant achevé sa visite au Saint-Sacrement, se tenait debout à l'entrée du porche.

Il l'aperçut de loin dans la faible clarté du jour mourant. Elle portait un chapeau qu'il s'était amusé à dessiner pour elle quelques jours plus tôt et qui, malgré qu'il eût un certain cachet de discrète élégance, accentuait son air de jeune fille sage. Dans ses yeux, dans toute sa physionomie, il y avait ce qu'on pourrait appeler un reflet de prières, l'expression grave, recueillie, qui la faisait ressembler à quelque nonette égarée au milieu du monde.

Ainsi qu'il lui arrivait souvent de le faire, Jean s'émerveilla en bénissant le ciel. Son bonheur lui semblait si rare et si beau que, pour bien le concevoir, il fallait qu'il se dit :

—Françoise est ma fiancée ! Elle sera ma femme bientôt ! C'est elle que Dieu me donne pour compagne !...

Est-ce qu'elle allait lui annoncer une bonne nouvelle ?

Naturellement, il s'enquit de cela tout d'abord, et fut déçu en apprenant que la lettre tant attendue n'était pas arrivée. Le silence obstiné de Maurice Durand finissait par être gênant et très difficile à expliquer.

Françoise refit ses petits calculs, — elle les refaisait chaque jour et plusieurs fois chaque jour :

—Mon père est en France depuis le 10 du mois dernier, ma lettre est partie le 15, il y a de cela trois semaines, il est inadmissible que nous n'ayons encore reçu aucune réponse. Comprends-tu, toi, ce qui se passe ?

Jean ne comprenait pas, mais il émit plusieurs hypothèses : lettre perdue ! adresse insuffisante ! De ces choses qui arrivent assez pour qu'on les puisse supposer sans invraisemblance,

trop peu pour qu'on les croie aisément.

Alors que Françoise ne demandait généralement qu'à se laisser rassurer, ce soir-là elle ne parvenait pas à dissiper l'impression de crainte qui, pendant toute l'après-midi, l'avait obsédée.

—Sais-tu, dit-elle, que tante Jacqueline n'est pas rassurante du tout, elle m'a répondu aujourd'hui une chose... atroce ! Je pensais tout haut : qu'avons-nous à redouter ? Des complications ? Des attermoïements ? Des ennuis ? Tout cela peut-être ! Mais rien de plus !... Quand, de ce ton sec que tu connais, elle a riposté : "C'est Jean qui, par son entêtement à te pousser à une démarche maladroite, a compromis votre avenir ; moi, je n'ai aucune responsabilité dans cette affaire."

—Pourquoi cette persistance à se disculper avant même d'être accusée ? se demandait l'industriel songeur.

Ils étaient maintenant tout près de la mer, dans le sentier qui va de Pénity au Clos le long de la grève, et le soleil, tel un immense disque de flammes, semblait, à l'horizon, s'enfoncer dans les flots.

Françoise regardait au loin les mouettes qui se laissaient balancer doucement par les vagues, et c'est en elle-même qu'elle voyait... Les propos de Mme Darlon lui tintaient aux oreilles et lui donnaient une expression de supplicée.

Plusieurs jours passèrent encore dans la même attente pleine d'angoisse.

Jean Darcival venait maintenant tous les soirs au Clos. Généralement, son robuste bon sens dissipait petit à petit les appréhensions de sa fiancée ;

ensemble, ils lisaient quelque beau livre qu'il lui avait offert.

La "Vie de saint François d'Assise", par exemple, les enchantait plusieurs jours.

Pendant que Jean dessinait, Françoise, les coudes sur la table, lisait près de la lampe rose, et sa voix disait son enthousiasme.

Parfois, elle relevait la tête pour rencontrer le regard de chaude tendresse sur elle posé, puis poursuivait tout doucement dans le silence de la nuit.

Près du foyer, son tricot sur les genoux, Mme Darlon tendait vers le feu son front jauni, baré de rides, ses pauvres mains décharnées. Elle avait l'air absent, distant de tout ce qui n'était pas l'unique et obsédante préoccupation de sa vie.

Pourtant, il lui arrivait de murmurer :

— Lis plus haut, Françoise, je n'entends pas...

CHAPITRE V

— Voilà votre enfant, annonça Françoise.

Mme Jacquette se leva précipitamment; elle avait sur les genoux de l'argenterie qu'elle frottait avec une peau de daim, tout doucement, comme elle aurait caressé un oiseau.

Les couverts s'aplatirent sur les dalles de la cuisine dans un vacarme assourdissant, et l'air soucieux s'envola pour faire place à un pâle sourire.

— Où est-il, Joachim ? Tu le vois, vraiment ?

— Allons, "petit" Joachim ! entrez, dit gaiement Françoise en ouvrant la porte.

Sur la bonne figure réjouie de l'officier se lisait sa joie de se retrouver "à la maison".

Deux bons baisers sonnèrent sur les vieilles joues ratatinées, où les petites rides s'entre-croisaient dans tous les sens.

— Vous n'avez pas encore de cuisinière ? Non !... J'arrive alors bien à propos pour t'aider, ma soeur Françoise... Nous aurons le plaisir de voir Jean ?... Je m'en doutais !

Quelle détente au Clos dès qu'y entra Joachim ! L'atmosphère de tristesse qu'y entretenait l'air morne de Mme Darlon semblait aussitôt s'éclaircir d'un rayon de soleil.

Le neveu de Mme Jacquette était la bonne humeur incarnée. Un autre trait de son caractère était la modestie; ainsi, ce grand garçon, plutôt laid et pas des mieux tournés, était un officier d'élite et semblait tout à fait l'ignorer, il recevait les témoignages d'estime les plus flatteurs avec un sourire jovial et tant soit peu narquois. D'ailleurs, les hommes infatués de leur mérite lui semblaient des êtres à part, des drôles que sa bienveillance seule l'empêchait de traiter tout bonnement d'imbéciles.

Il fallait l'entendre parler du milieu mondain où ses camarades l'entraînaient parfois !

Ce soir-là, il conta dans le petit salon bien clos où l'on s'étonnait d'entendre rire :

— Les jeunes filles sont devenues folles de la danse... Déjà plusieurs se désespèrent en pensant au Carême prochain. Songez donc ! Quarante jours pendant lesquels, dans les meilleures familles, on se tient tranquille !

— Danser au milieu des ruines ! Quelle honte ! fit Jean. Elles ne songent

pas, les pauvres petites, que la terre n'a pas encore bu tout le sang des martyrs dont elle fut, ces dernières années, si généreusement arrosée ; elles sont insensées, pauvres enfants !

Cependant, Mme Jacqueline se prit à soupirer :

— Parmi ces écervelées, il y en a peut-être qui n'ont contre elles que leur air...

— Je ne me marierai sûrement pas dans ce monde-là, affirma Joachim.

Nouveau soupir de Mme Darlon.

L'officier eut sur les lèvres :

— Ne vous inquiétez donc pas de mon avenir, n'est-ce pas assez, pour le moment, que vous ayez à marier ma petite soeur Françoise ?

Mais il retint ces paroles, car, à l'air soucieux des fiancés, il avait pu juger que leurs affaires n'étaient pas encore arrangées.

C'est Jean qui évita à la tante et au neveu une discussion qui évoluait toujours dans le même sens, en avançant aussi, sa petite histoire.

Cette histoire, il n'y pensait pas un instant plus tôt, parce que, toute sensationnelle qu'elle était il n'y attachait aucune importance.

— J'ai eu hier, dit-il, la visite du sous-directeur d'une importante Société financière... Vous ne devineriez pas facilement l'étrange proposition que m'a faite ce personnage...

Mme Darlon avait la tête baissée sur sa broderie, elle demanda :

Qui était-ce ? Quel nom ?

Il répéta :

— Vous n'imaginerez pas, j'en suis certain, ce qui l'amenait ?

Avec une certaine impatience, cette fois, Mme Jacqueline reprit aussi :

— Qui était-ce, Jean ? Vous savez son nom ?

— C'est un certain Jude Valinsky, plus ou moins naturalisé Français. Eh ! Qu'est-ce qu'il voulait ? Devine, Françoise ?

Françoise cousait ; comme son esprit était ailleurs, elle dit, distraite :

— J'aime mieux ne pas chercher ; ce bonhomme-là t'a offert des capitaux ? Non ! Plutôt, il t'en a demandé, en échange d'actions dans une affaire quelconque.

Jean secouait la tête.

— Réfléchis, Françoise !!! Pense à la chose la plus invraisemblable...

Mme Darlon tirait l'aiguille avec des gestes saccadés, et ses lèvres tremblaient. Pourtant, sa voix s'attachait à ne révéler nulle émotion quand elle dit :

— Vous mettez notre curiosité à l'épreuve...

Personne ne pouvait être dupe de cette indifférence affectée ; tandis que Joachim se retrouvait anxieux en présence de l'énigme que son amour des situations nettes et claires supportait mal, Jean aussi s'étonnait : quel air bouleversé avait sa vieille amie ! Connaisait-elle ce Jude Valinsky ? Et qu'est-ce qu'elle pouvait bien redouter ? Comme il se faisait, Mme Darlon reprit encore :

— Eh bien ! Jean, ne nous direz-vous pas ce que vous a proposé Jude Valinsky ? Nous voudrions bien le savoir, n'est-ce pas, Françoise ?

Jean sourit.

— Toutes deux vous allez penser : voilà un long préambule pour peu de chose ! Jude Valinsky a essayé de me persuader que mes usines étaient une trop lourde charge pour mes faibles épaules, tout simplement ! Il aurait voulu les acheter pour le compte de sa Société

—Ah! fit Mme Jacquette en fixant d'un oeil morne les camélias roses du surtout. Ah!...

Joachim s'esclaffa:

—Quelle idée avait eue ce bonhomme! Un rasta, sans doute! Tu vas voir! comme avant la guerre, nous serons bientôt encombrés de ces gens-là!

Et l'industriel et l'officier continuèrent de deviser.

Quant à Françoise, l'émotion inexplicable de sa mère adoptive n'avait pas eu à la remettre en présence du "mystère". Ce mystère! Mais c'était son cauchemar! Depuis plusieurs jours surtout, elle vivait avec lui; quand elle se laissait aller à jouir du présent, il se dressait par les menaces qu'il projetait sur l'avenir, il empoisonnait tous les instants de son existence.

—Voici bientôt l'heure du courrier, pensait la pauvre, est-ce que ce samedi lui apporterait la lettre? La lettre annonçant la joie ou la peine? L'inquiétude ou la tranquillité d'esprit? Peut-être la honte? Oui! Qui sait!... Tout serait mieux, se disait-elle, que cette indécision prolongée. Oh! oui! tout! C'est trop triste d'avoir son père non loin de soi et de ne le point connaître; d'avoir en vain fait appel à son affection; de ne rien savoir de lui; de vivre continuellement avec cette crainte que, comme un génie malfaisant, il n'intervienne dans votre existence que pour la troubler. Il ruinera notre bonheur! Tante Jacquette l'affirme! Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

De sa voix sans timbre, Mme Darlon dit:

—Le facteur est en retard, ce soir!

Françoise se prit à considérer sa bienfaitrice. Le front de celle-ci avait la même pâleur que toujours; ses lèvres, ainsi qu'à l'ordinaire aussi,

étaient serrées l'une contre l'autre, au point de ne former seulement qu'une petite ligne mince, soulignée d'une rose pâle, à peine teinté, mais ses yeux brillants parurent à Françoise plus tragiques que jamais. Ces yeux-là ne voyaient plus rien du monde extérieur, eût-on dit, ils regardaient, fixés et horrifiés, quelque sombre image.

—Elle sait, pensait Françoise... Oui! Elle sait quel homme est mon pauvre papa!

Et la conclusion naturelle était:

—Si tout n'était pas à craindre, aurait-elle cet air de damné!!!

—Françoise, dit tout à coup Joachim, voici que vient vers nous un homme qui tient, ces temps-ci, une grande place dans ta vie!...

—Le courrier, Françoise, dit sèchement Mme Darlon, va voir!...

Et plus bas:

—Ce sera comme chaque jour, rien! encore rien!

Mais, une minute plus tard, Françoise revenait radieuse en pressant entre ses deux mains une enveloppe longue et large où, d'une grosse écriture, son nom était tracé.

—Cette lettre est de mon père! dit-elle, de mon pauvre papa, qui s'est enfin souvenu qu'il a une fille.

Et la joie et l'émotion la transfiguraient.

Joachim, en s'esquivant discrètement, émit avec son habituelle bonhomie un sage avis:

—Si tu esperes trop, tu risques d'être déçu...

—Je sais... je sais bien! Mais le fait seul que me voilà en relations avec mon père est déjà un grand point...

D'ailleurs, la recommandation de Joachim était inutile, si sa "petite sœur" s'était laissée aller un moment

à la joie d'avoir retrouvé "une famille": le rêve de son enfance; cette joie, dès le premier moment, avait été mêlée d'appréhensions. Jean, qui sentait son émotion, prit la lettre; son regard, plein d'énergie et de confiance, vint chercher celui de sa fiancée.

—Que crains-tu?

—Je ne m'en rends pas bien compte moi-même! Mais j'ai peur...

Jean s'attendait à ce que Mme Darlon suivît Joachim. La plus simple délicatesse devait lui faire comprendre que sa présence, en un pareil moment, serait plutôt gênante, ainsi du moins pensait le jeune homme. Mais, tendant ses mains vers la flamme, en un geste qui lui était habituel, la mère adoptive de Françoise avait tourné la tête vers les fiancés, et dans son visage qu'on eût dit momifié, ses yeux noirs, où semblait s'être réfugié tout ce qui lui restait de vie, attendaient.

—Lis, dit tout bas Françoise à l'oreille de son fiancé. Moi! je n'en aurais pas le courage.

—Nous nous sommes mis sottement martel en tête, explique Jean en déchirant l'enveloppe.

Et en baissant aussi la voix:

—Nous nous sommes laissé suggestionner par les sombres pronostics de tante Jacqueline.

—Est-ce que c'est bon? demande Françoise au bout d'un moment.

—C'est bizarre!

—Il ne veut pas?

—Voici, écoute:

Ma chère Françoise,

Votre lettre me parvint, il y a de cela trois semaines, et me surprit vivement. Je n'eusse pas imaginé, en effet, que vous vous seriez fiancée sans m'en aviser.

—Mais, interrompt Françoise, qui sent les larmes lui venir aux yeux, je ne savais pas où il était, je n'avais pas son adresse.

Un sourire de Jean affirme:

—Tu n'as rien à te reprocher.

Et la lecture reprend.

Je ne me serais pas imaginé que vous vous seriez fiancée sans m'en aviser. Je vous prie de voir ici l'expression de mon étonnement, non un reproche.

La question de savoir si je consentirai à votre mariage ne se pose même pas. Je n'ai jamais songé à vous condamner au célibat. Quant au choix que vous avez fait de M. Jean Darcival, il m'agrée.

Dans l'intérêt de votre bonheur, je subordonne cependant mon adhésion à vos projets à cette condition que M. Darcival changera de situation.

"Mon gendre ne sera pas un industriel".

Que si vous me demandez, mon enfant, les raisons qui motivent une semblable décision, venez près de moi, je vous les dirai. Mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans le vôtre, petite enfant, que la dure vie m'a contraint à délaisser.

Je vous attends.

Mes hommages respectueux à Mme Jacqueline Darlon.

Maurice Durand.

P.-S.—Cette lettre vous est écrite du Fort, près Lorient, où mes affaires me retiendront jusqu'à demain soir, mais c'est à Paris que je veux vous recevoir.

Françoise, le buste en avant, les mains jointes, la tête rapprochée de celle de Jean, lisait avec lui les lignes étranges et essayait d'en dégager le sens exact.

Tout à coup, elle sursauta. Une main froide comme le marbre s'était posée sur son épaule. Levant la tête, elle vit que Mme Darlon se tenait devant elle, toute droite, aussi impassible que toujours, aussi calme, encore que quelque chose en elle fit songer aux âmes qui expient dans l'au-delà les fautes d'ici-bas.

—Tu n'iras pas, dit-elle durement.

Jean lui-même fut impressionné et de son accent et de son attitude. Quant à Françoise, elle en était saisie. Elle ne me voyait pas encore bien ce qu'elle ferait. Mais, plus que jamais, elle sentait qu'un mystérieux et terrible danger la menaçait.

Cependant, au fur et à mesure que l'industriel relisait la prose de Maurice Durand, ses traits se durcissaient, son front se barrait d'une ride profonde. Par pitié pour Françoise, il s'abstint de formuler son opinion. Mais quand elle lui demanda, habituée déjà à se laisser diriger par lui :

—Que ferai-je ?

Il répondit sans hésiter :

—Ton devoir : tu répondras à l'appel de ton père.

C'était le conseil qu'attendait Françoise, celui qu'elle souhaitait, car, dominant tout autre sentiment, une grande pitié se levait en elle pour ce pauvre père dont des circonstances inexplicables l'avaient séparée. Au surplus, ne fallait-il pas qu'elle allât plaider sa cause, dissiper les préventions que semblait avoir Maurice Durand contre les industriels!!!

Pendant que Jean et Françoise réfléchissaient, entrecoupant de longs silences par de brèves paroles, Mme Darlon avait glissé hors du salon comme un fantôme.

Or, ce soir-là, la bonne humeur, la franche gaieté de Joachim ne purent

rien pour dissiper l'atmosphère pesante et chargée d'inquiétude qui régnait dans la vieille maison.

Mme Jacquette s'était enfermée dans sa chambre. Elle resta longtemps dans une immobilité complète ; elle souffrait ! Dans le vide de sa pensée, des images tragiques passaient et repassaient qui la faisaient tressaillir ; puis, dressée et frémissante :

—Non ! Cela ne sera pas ! Cela ne peut pas être !

Quiconque l'eût vue en aurait eu pitié.

Tout à coup une notion plus vivante, plus concrète encore du danger la mit debout. Il fallait agir et agir sans retard. Cette nécessité de l'action lui était à peine apparue, qu'elle s'imposait, devenait pressante : il importait, il était indispensable qu'elle vit Maurice Durand. Mais arriverait-elle à se joindre au Fort ?... Comment n'avait-elle pas pensé plus tôt qu'elle devait faire cette démarche ? Que c'était sa seule planche de salut !!! Comment ?

Cette tentative ! Mais c'était un peu d'espoir ; un rayon, un pâle rayon dans la nuit. Ses yeux secs se mouillèrent, une prière lui vint aux lèvres :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! Descendrai-je dans la tombe sans que vous m'avez pardonnée !!! Oh ! venez à mon aide.

Et sa détresse s'adoucissait. Comme le noyé s'accroche à l'épave, elle s'accrochait à l'espoir.

—Oh ! oui, se disait-elle, je vais y aller, j'y vais... J'y vais. Peut-être ! Qui sait ! Oui ! peut-être réussirai-je !

Et d'une main qui tremblait d'émotion et d'axairement, elle feuilletait l'indicateur des chemins de fer.

En se hâtant, elle arriverait à Quimper pour le passage de l'express allant vers Paris, et serait pour 8 heures, ce soir-là même, à Lorient.

Elle mit n'importe quels vêtements, ceux qu'elle avait posés sur son lit, cet après-midi-là, au retour d'une promenade le long de la mer, bourra son portefeuille d'une liasse de billets de banque, et tout doucement, comme un malfaiteur qui s'enfuit, se glissa hors de sa demeure.

Au fond du jardin, dans une grange, le jardinier, sa journée terminée, séparait ses graines. Elle l'appela :

— Claude! C'est moi!

Le bonhomme se leva étonné.

— Laisse cela... Oui! laisse ton travail... Il fait presque nuit déjà, mais je viens de me souvenir, j'ai une course urgente à faire... ce soir! Cela te paraît invraisemblable...

Claude levait sa lanterne pour voir quelle figure avait sa maîtresse et si elle ne paraissait pas subitement atteinte de folie.

— Hâte-toi donc, Claude, attelle tout de suite... la voiture légère pour que nous ne perdions pas de temps en route; il faut que dans deux heures je sois à Quimper. Hâte-toi, hâte-toi! répétait encore Mme Darlon. Fais diligence... et sans bruit.

Maintenant, ils roulaient sur la route qui borde la mer, sous un ciel bas, dans une rafale de pluie et de vent, et ils en avaient ainsi pour longtemps. Partis à 5 heures, ils ne devaient être au bout de cette première étape du voyage que vers 7 heures. Des ornières larges, profondes, sillonnaient la route, dans lesquelles la carriole tombait et rebondissait; par endroits, de larges flaques d'eau brillaient. La mer, en s'élançant contre les rochers, faisait un brui assourdissant.

— Ce n'est pas gai de se promener la nuit, essaya de bavarder le vieux Claude, en indiquant, avec son fouet, l'océan gris, sinistre.

Mais Mme Jacquette ayant, pour toute réponse, dit sèchement :

— Mets ton cheval au trot.

Le bonhomme se tut.

Tous les quarts d'heure, au moins, la vieille dame tirait de son réticule une petite lampe de poche afin de consulter sa montre, et murmurait :

— Allons! Un peu plus vite.

... Il était 9 heures quand Mme Darlon, brisée par la fatigue du voyage, énervée par toutes les démarches qu'elle avait dû faire pour trouver "Le Fort"—une villa située à quinze cents mètres de Lorient,—s'engagea enfin dans les allées bordées de buis qui menaient à la massive construction. Au moment de toucher au but, la vieille dame sentait crouler toute son énergie.

D'abord, il lui paraissait insensé, ridicule, de se présenter à une heure aussi avancée. Sûrement, on allait l'éconduire! Ensuite, à quoi bon cet entretien? Oui! A quoi bon? Pour ne pas s'enfuir, elle avançait à grands pas, trébuchant dans les feuilles sèches, amoncelées en tas. Elle finit par atteindre le perron.

Là, des aboiements furieux révélèrent sa présence. Et, avant qu'elle ait pu trouver la chaînette de fer qui pendait le long du mur, la porte s'ouvrait.

Comme Mme Darlon était enveloppée d'une grande mante noire frangée de boue, qu'un voile lui enveloppait la tête, formant un ovale dans lequel apparaissait sa mince figure décharnée, on la prit pour une mendicante, et ce n'est qu'après avoir parlementé plusieurs minutes qu'elle obtint que l'on

passerait sa carte à M. Maurice Durand.

Presque aussitôt, d'ailleurs, le domestique revint avec l'ordre de l'introduire. Elle le suivit le long des couloirs en marmottant inconsciemment les mots qu'elle dirait, ceux qu'elle avait eu le loisir de préparer en chemin.

M. Durand écrivait devant une table encombrée de papier. Au bruit que fit la porte, il demanda sans bouger :

—C'est vous, Jacqueline?

—Oui, Maurice, est-ce que je vous dérange?

Et elle s'assit sur une chaise boiteuse qui était là.

—Vous permettez, n'est-ce pas, que je termine? Un travail pressé... J'ai fini dans un instant.

Puis :

—Je vous attendais, dit-il, en se retournant, j'avais fait mes calculs, je m'étais dit qu'après une demi-journée passée à vous lamenter, vous viendriez... Je vous connais bien!

Ce disant, il souriait, et la lampe éclairait son visage doux et tendre. En se frottant les mains lentement, il reprit :

—Vous avez un peu vieilli, Jacqueline, un peu... en dix-huit ans... C'est long, dix-huit ans! Et à propos, ma bonne amie, que dites-vous de ma lettre à Françoise?

—C'est une infamie.

—Vous avez fait cent kilomètres dans la pluie et le vent pour me le dire. C'est courageux.

—Cessez vos railleries, Maurice, je suis venue pour... pour vous informer...

—Que vous capitulez, Jacqueline?...

Et Durand joignait les mains, baisait la tête et souriait.

Jacqueline eut un geste de révolte.

—Je me trompe?

—Non, non! J'accepte vos conditions.

—Il n'y a, à tout ceci, qu'un malheur, ma bonne amie, c'est que ces conditions, que je vous ai faites il y a longtemps, je ne les maintiens pas.

—Ce qui veut dire?

—Tirez vous-même la conclusion, c'est facile!

La vieille femme s'était levée, ses yeux avaient une expression farouche, désespérée.

—Le jour où je vous ai rencontré est un jour maudit, Maurice!

—Des imprécations mélodramatiques!

—Raillez, raillez; quand la mesure sera comble, et Dieu sait si elle l'est déjà, je parlerai.

Une ombre de vive contrariété passa sur le visage de Maurice Durand.

—Mais parlez donc, ma chère Jacqueline, les journaux s'empresseront de recueillir vos déclarations... Ah ça! Vous avez omis de me donner des nouvelles de votre neveu. Comment va ce cher Joachim? Vous avez pour lui un beau mariage en vue?

—Vous ne maintenez pas vos conditions, Maurice, c'est votre dernier mot?

—Mon dernier mot!

Le père de Françoise avait cependant quelque peu perdu de sa belle assurance, il jouait avec son lorgnon d'or, et ses gestes révélèrent un certain énervement.

Ils se taisaient maintenant tous deux, et l'on entendait l'immense clameur des flots qui accouraient vers la falaise en hurlant.

C'est Mme Jacqueline qui rompit le silence.

—Maurice, c'est la première fois de ma vie que je vous supplie... Qui m'aurait dit que j'en serais venue là?

Et soudain à nouveau révoltée :

—Françoise n'ira pas chez vous...
Je ne le permettrai pas.

Cette attitude était malhabile. Durand, troublé par les menaces, se ressaisit devant ce sursaut de colère, indice de faiblesse.

—Elle viendra, ma bonne amie, dit-il cyniquement, et épousera qui je voudrai. Pourquoi insistez-vous?

Ecrasée, Mme Darlon balbutia :

—Je vois, en effet, que tout est inutile!

—Inutile! Vous l'avez dit!... Bonsoir, Jacqueline... Enchanté de vous avoir revue... Vous ne voulez pas accepter l'hospitalité au Fort, pour cette nuit? Non?... Comme il vous plaira.

CHAPITRE VI

Si Mme Jacqueline avait eu affaire à Françoise seule, elle n'aurait pas abandonné la lutte; mais, du moment que Jean était toujours entre sa fille adoptive et elle, la bataille était perdue d'avance. La pauvre femme n'avait aucun doute à ce sujet, elle s'abstint de formuler des prières ou des menaces.

Vers cette époque se passa un événement malheureux qui eut, pour les habitants du Clos, une conséquence heureuse :

L'abbé Guennic s'éteignit dans sa soixante-quatrième année, après une carrière des mieux remplies. Sa mort fut un véritable deuil pour Joachim et pour Françoise qui l'aimaient comme un père. Françoise surtout le pleura avec d'autant plus d'amertume que le moment venait, elle le sentait, où elle aurait eu le plus besoin de ses sages encouragements et de ses bons conseils.

La conséquence heureuse fut celle-ci: Zéphyrine, alerte encore, malgré

la cinquantaine bien entamée, se trouvant sans placé, accepta d'entrer chez Mme Darlon comme cuisinière femme de chambre.

Huit jours plus tard, Françoise, dont la présence au Clos n'était plus indispensable, faisait ses préparatifs de voyage.

Il y avait eu, la veille, un échange de télégrammes entre son père et elle. Tout était réglé, le lendemain soir elle serait à Paris.

Jean trouva sa fiancée devant une malle ouverte et lui demanda :

—Combien de larmes as-tu déjà enclos en cette boîte, petite chérie?

Elle secoua la tête bien tristement, encore qu'elle s'efforçât, elle aussi, de sourire.

—Je ne les ai pas comptées; crois-tu que je reviendrai bientôt. Jean?

—Sûrement!

—Avec l'autorisation de t'épouser?

.....

—Enfin! tu crois que tout finira bien?

Comme avec elle, sa fiancée, il était parfaitement sincère, il lui dit :

—Nous sommes entre les mains de Dieu... Pour les chrétiens qui, les yeux sur le Christ, et en union avec lui, accomplissent leur devoir, tout finit bien... tout est bien!

Ils n'ajoutèrent rien à cela. Tous deux songeaient :

—Que va-t-il advenir de nous? Des circonstances vont-elles nous séparer? Peut-être!

Et l'un et l'autre, en frémissant, suppliaient :

—Oh! non! pas cela... pas cela, mon Dieu!

C'est alors que Jean murmurait :

—Nous sommes entre les mains de Dieu. Demandons la force pour accepter.

Mais il dit aussi :

—Je sais, ma Françoise, que Dieu permet le mal et qu'il en tire du bien. Il laisse à l'homme son libre arbitre ; mais je sais aussi que le mal, il ne le veut pas. Compte bien que je ne subirai pas passivement, à la manière des fatalistes, un mauvais destin. Toujours tout droit, chérie de mon âme, et en avant pour Dieu ! ce sera notre devise.

Françoise s'était remise à ranger les divers objets qu'elle voulait emporter. Il y avait un petit trousseau qui aurait tenu dans un mouchoir et des livres, de beaux livres, ceux qu'ils avaient lus ensemble et qu'ils avaient aimés.

Jean, lui, enfoncé dans une bergère, suivait ses pensées.

—Comme j'ignore où tu vas et que j'ai quelques raisons de me méfier du milieu dans lequel se trouve ton père, je te recommande de mettre toi-même à la poste les lettres que tu m'écriras.

—Oh ! peux-tu croire ?

—Je ne crois rien, je prends des précautions. Tu m'écriras naturellement tous les jours. Quant à mes lettres, tu iras les prendre poste restante.

—C'est un luxe de méfiance !

—C'est possible ! C'est un luxe que je veux me payer, en tous cas.

Françoise pensait :

—En d'autres circonstances, j'aurais été joyeuse d'aller faire la connaissance de mon cher papa. Vivre près de lui ! C'est le rêve de mon enfance. Rêve dont la réalisation cependant ne va pas sans bien des difficultés. Il y a d'abord cette bonne tante Jacqueline que j'aime beaucoup, beaucoup, et que je désespère en m'en allant, puis, cette question de mon mariage ! Parviendrai-je à persuader mon

père qu'il est déraisonnable d'exiger de Jean l'abandon de ses usines, que de faire dépendre son adhésion à nos projets de cet abandon nous semble un manque de bonne foi... oui ! et surtout un manque de confiance en mon fiancé. Enfin ! Je vais près de mon père pour gagner son affection, je me ferai toute petite dans sa maison, je tâcherai d'être bienveillante et douce. Ce grand déploiement de bonne volonté, comme l'appelle mon fiancé, aura-t-il quelque effet?...

Tout en songeant, Françoise avait terminé sa malle. Elle vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil occupé par Jean et se tint là, pendant longtemps, silencieuse, murmurant seulement de temps à autre :

—Je crois, tu sais, que je réussirai... oui ! je crois...

CHAPITRE VII

Françoise, mêlée à la foule des voyageurs et passablement ahurie, se hâtait vers la sortie à la gare d'Orsay, quand une main vint frôler la sienne en même temps qu'une voix murmurait à son oreille :

—C'est bien Mlle Françoise Durand ?

—Mais oui ! dit-elle très étonnée.

Devant elle, se tenait une grande jeune fille d'une trentaine d'années, de mise extrêmement simple, mais ayant cependant une certaine distinction. L'inconnue se nomma :

—Edith Darroy.

Aussitôt, elle sourit, d'un beau et lumineux sourire, qui embellit singulièrement ses grands yeux bleus, et elle enleva des mains de Françoise les menus paquets qui l'encombraient.

—C'est votre père qui m'envoie vers vous. M. Maurice Durand est si bon

qu'il laisse prendre son temps, comme il laisse prendre ou plutôt comme il donne tout ce qui est à lui. Voulez-vous me suivre, Mademoiselle ? J'ai ici un taxi.

Françoise avait imaginé tout le long du voyage, c'est-à-dire pendant onze heures, ce que serait son arrivée à Paris. Et pas une de ses suppositions qui ne fût en défaut !

Mlle Darroy avait une voix musicale, prenante extrêmement, un air de bonté, de douceur, très séduisant. L'accueil qu'elle faisait à la petite épave qu'était Françoise, ce soir-là, était d'une bonne grâce indiscutable.

—Eh bien ! se dit la petite protégée de Mme Darlon, mon cher papa n'est sûrement pas aussi noir qu'on me l'a dépeint ; sans quoi, il n'aurait pas eu dans son entourage une femme comme l'est celle-ci.

Les deux jeunes filles s'installèrent dans l'auto où Françoise eut la bonne surprise de trouver une superbe gerbe de roses.

—C'est de la part de mon père ? demanda-t-elle, en enfouissant dans les fleurs parfumées son petit minois tout fatigué.

Mais Mlle Darroy se récria en riant :

—De ce pauvre M. Durand ! Oh ! non, bien sûr ! On voit, Mademoiselle, que vous ne connaissez pas votre papa ! C'est un grand enfant qui vit dans un rêve très beau, en faisant à l'humanité, aux plus pauvres surtout, tout le bien qu'il peut.

Le sourire mourut à ce moment dans les beaux yeux gris de Mlle Darroy pour faire place à une expression admirative.

—C'est une noble figure que celle de M. Durand.

Françoise jubilait.

—Alors, ces fleurs ! c'est vous ?

—Oui ! Oui ! c'est moi qui vous les offre, et je suis très heureuse qu'elles vous soient agréables.

La conversation s'engagea ainsi, et après avoir porté sur les banalités qu'il est d'usage d'échanger quand on se voit pour la première fois, elle revint à M. Durand.

—Il me tarde de voir mon père. Vous le dites très occupé ! Je vais cependant, Mademoiselle, le trouver à la maison ?

Le rire enfantin et charmant fusa de nouveau.

—Mais nous n'allons pas chez lui ! Le pauvre cher homme ! Vous n'avez pas idée de ce qu'est son chez lui, un taudis ! Vous verrez demain... C'est chez moi que je vous mène.

Et avec une jolie inflexion caressante :

—Cela ne vous fâche pas, dites... Françoise... Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle par votre nom ?

Dans l'obscurité, la fiancée de Jean fit une petite grimace. Sa nouvelle amie était gentille, mais elle allait trop vite en besogne, elle s'imposait.

Pourtant, la fâcheuse impression ne dura pas.

L'appartement d'Edith parut à Françoise d'un luxe fantastique ; en réalité, d'ailleurs, il était orné avec beaucoup de goût et richement meublé.

Dans un coin du halle, une petite table était dressée où des couverts se faisaient vis-à-vis.

—Le dîner sera servi dans moins d'une heure ; d'ici là, amie, reposez-vous... Qu'est-ce que vous préférez, m'avoir à vos côtés pendant que vous demeurerez allongée sur le divan ou bien rester seule avec vos pensées ?

—Un divan ! Je ne m'en sers jamais ! Ce que je voudrais, franche-

ment, Mademoiselle, c'est une carte pour écrire à mon fiancé.

Avec quel empressement et quelle bonne grâce à ce souhait il fut satisfait!

—Vous voulez un porte-plume aussi, sans doute? Voici!... Quand vous aurez terminé, sonnez, la femme de chambre viendra et vous conduira à votre cabinet de toilette.

Et ayant veillé à tout, après avoir mis Françoise devant le plus délicieux des petits bureaux de Boule, Edith s'éloigna.

Le dîner fut gentil au possible; un menu soigné auquel Françoise fut, il est vrai, la seule à faire honneur, car Edith ne mangeait que des laitages et des légumes, un service très simple, ce qui favorise toujours l'intimité; pas de domestiques encombrants, on pouvait causer en paix.

Mise en confiance, Françoise avoua.

—Je m'étonne que mon père n'ait pas trouvé un moment pour venir jusqu'à moi, et même, cela me peine un peu.

—Attendez, lui dit doucement Edith, attendez d'avoir vu votre père pour le juger. Quand vous connaîtrez sa vie, amie, vous n'aurez plus pour lui que de l'admiration.

Un peu plus tard, Françoise ayant parlé de Jean, Edith fit confidence pour confidence; elle conta:

Elle était fille unique, avait vingt-neuf ans, et ne songeait, elle, nullement au mariage. Ses parents la laissaient libre de l'emploi de son temps; ils étaient d'ailleurs rarement à Paris.

—Et vous connaissez mon père?

—Nous sommes, votre père, quelques bons amis et moi, sur un pied de bonne camaraderie que vous apprécierez beaucoup, j'en suis sûre.

Pour la fin de la soirée, Françoise savait que Mlle Darroy jouait de la harpe, qu'elle était licenciée en histoire, et qu'elle consacrait sa vie aux bonnes oeuvres, notamment à celles qui concernent l'enfance.

Comment avait-elle appris cela? Par des bribes de phrases, par des mots dits au hasard, car cette perfection avait, en plus de tous ses mérites, le charme exquis d'une grande modestie.

Comme les deux jeunes filles sortaient du hall, elles passèrent tout à côté d'une petite table, un livre y était posé sur lequel Mlle Darroy mit sa longue main fine et soignée en murmurant avec ferveur, comme si elle avait été seule:

—Le livre que j'aime.

Françoise y jeta naturellement les yeux et lut:

Evangile selon saint Jean.

—Avouez que tout vous étonne dans le petit coin que j'ai fait mien, dit Edith, en enveloppant d'un regard circulaire une bibliothèque de bois blanc, une table de grosses planches, des murs sans ornements.—Ceci contraste tellement avec cela! — (Cela, c'était le salon.) Ceci est à moi, le reste à ma famille. Ma famille aime le faste!

—Et vous, vous ne l'aimez pas?

—Je l'ai en horreur. Tant de gens sont malheureux, tant de gens ont faim! Il me semble qu'il suffit d'y songer pour leur réserver, non seulement son superflu, mais une partie de son nécessaire.

Des paroles si généreuses devaient trouver un écho dans le cœur de Françoise. Celle-ci était émerveillée, pleine d'admiration et déjà... presque

prise d'affection pour Edith Darroy.

“Qui se ressemble, s'assemble”, dit le proverbe.

Que M. Durand eût la haute valeur morale d'Edith était possible, probable même.

—A quelle heure dois-je mettre cette carte à la poste? demande Françoise en tirant de son petit sac l'enveloppe où elle avait écrit l'adresse de son fiancé, je voudrais qu'elle prit le premier train pour la Bretagne.

— Confiez-la-moi, Françoise, je m'en charge.

Après tout ce qu'elle avait vu et entendu, Françoise se rappelant tout à coup les recommandations de Jean, les jugea extravagantes. Et, sans hésiter, elle tendit sa lettre.

Il était 9 heures quand, le lendemain, Edith Darroy entra dans la chambre de sa nouvelle amie. Celle-ci, à genoux, commençait sa prière du matin, en s'étonnant de ne trouver chez une personne aussi pieuse aucun emblème religieux.

—Etes-vous prête, chérie? Je vous emmène chez votre papa.

—Pouvez-vous attendre que j'aie terminé ma prière?

—Volontiers, amie; si vous voulez la dire à haute voix, je m'y associerai.

Et pieusement, Edith s'agenouilla.

C'était bien commencer la journée.

Maurice Durand habitait rue de Vaugirard, au cinquième, un petit appartement de quatre pièces, extrêmement exigü. Il était 11 heures quand les deux jeunes filles y vinrent sonner.

Françoise, tout à fait en confiance, avouait à Edith:

—Mon coeur bat... J'ai peur... J'attends beaucoup de cette première entrevue... maintenant surtout!

—Soyez sans crainte, répondait Edith, en accompagnant ses paroles d'un beau sourire tranquille.

Un homme vint ouvrir qui paraissait entre deux âges, avait un teint d'arabe, les cheveux d'un noir de jais, la mine douceuse, les vêtements d'aspect plus ou moins loqueteux et les mains sales.

—C'est lui, glissa Edith à l'oreille de sa compagne, en même temps que l'homme disait d'une voix onctueuse.

—Oui, Françoise! C'est moi! Je vous attends depuis... oh! depuis que je vous ai quittée.

Il prit la jeune fille par la main, l'attira près d'une fenêtre et soupira:

—Vous êtes le vivant portrait de votre mère... Merci, Françoise, d'être venue.

Pendant ce temps, Françoise s'indignait contre elle-même. Au lieu de ce bel élan qui, elle l'avait imaginé, devait la jeter dans les bras de son père, elle éprouvait une sorte de répulsion; les gestes de cet homme étaient faux, sa voix sonnait faux.

—J'aurais voulu vous recevoir chez moi. C'était mon plus vif désir. Mais ma maison est celle de tous ceux qui n'en ont pas et je n'ai pas une chambre que j'eusse pu mettre à votre disposition.

Edith riait.

—Mon pauvre Maurice, je ne vois pas bien votre fille dans un pareil taudis.

Il fallut visiter le taudis en question.

Dans la salle à manger, où deux lits américains étaient dressés, un ménage polonais achevait de déjeuner. Des bouts de fromage traînaient en-

core sur la table et des papiers gris-seux.

Maurice Durand le présenta :

— Mon meilleur ami, Jude Valinsky !

Française, du coup, fut suffoquée. Jude Valinsky ! Elle avait bien entendu ? Ce rasta, cette loque humaine ! C'était lui qui prétendait acheter les usines de Jean ! Et c'était l'ami de son père ! Le meilleur ami ! Non... Tout cela était trop invraisemblable.

Soudain, la jeune fille trouvait l'air de ces pièces encombrées irrespirable. Energée et afin de dire quelque chose, elle demanda :

— Mais vous, mon père, où habitez-vous donc ?

Maurice Durand introduisit sa fille dans une chambre presque obscure, et là tendit, non sans quelque solennité, le bras vers un lit qui tenait le fond d'une alcôve. Un enfant y dormait encore, la bouche entr'ouverte, la figure décharnée.

— Ce petit est un enfant de l'Europe centrale que j'ai recueilli. Moi, je dors où je peux, sur un tapis, dans un fauteuil.

— C'est très beau, dit Françoise, mais sans conviction, car elle pensait : Mon pauvre papa adopte les enfants des autres et n'a jamais fait aucune place dans sa vie à sa propre fille. Ne le jugeons pas, cependant.

Profitant de ce qu'ils étaient seuls tous les trois dans la chambre où dormait l'enfant et hors de portée des oreilles indiscrettes, elle voulut parler de son fiancé, plaider sa cause. Elle se rendait compte qu'elle n'aurait pas avec son père les relations affectueuses qu'elle eût vivement désirées ; leurs rapports vraisemblablement resteraient ce qu'ils étaient. A quoi bon alors attendre, tergiverser ? Une meil-

leure occasion ne s'offrirait pas de présenter sa requête.

Elle parla d'abord avec timidité, puis avec assurance, dès qu'elle eut entrepris de faire l'éloge de Jean.

Maurice Durand l'arrêta bientôt.

— C'est une perfection que votre fiancé, ma fille ; c'est entendu, et je m'en réjouis, mais toute la question n'est pas là ! Est-ce qu'il renonce à l'industrie ?

Ces mots furent dits d'un ton si dur que Françoise en fut toute déconcertée, peu s'en fallut qu'elle se mît à pleurer.

— Y renonce-t-il ?

— Pour céder ses usines à un Jude Valinsky ! s'écria-t-elle sous l'empire de l'énerverment qui la gagnait. Ah non ! mon père ! Non !

Maurice Durand poussa un "oh !" lamentable, ses sourcils se rapprochèrent jusqu'à se rencontrer.

— Est-ce que vous l'approuvez ? demanda-t-il vivement.

— Oui, vous n'en doutez pas.

Sans colère, mais avec tristesse, Durand reprit :

— C'était à prévoir. Voilà le fruit de l'éducation que vous a donnée Jacqueline : l'insubordination.

— Si vous vous méfiez de tante Jacqueline comme éducatrice, pourquoi m'avez-vous confiée à elle ?

A ce moment, le petit Viennois, qui était dans le lit de M. Durand, s'étant réveillé, cria :

— J'ai faim.

Aussitôt Edith et le père de Françoise se précipitèrent.

— Pauvre petit ! Enfant chéri ! Tu as faim, petit enfant ! Et nos entrailles n'étaient pas émues de pitié ! Quel cri est plus déchirant que celui que tu pousses dans ta détresse !

Edith disparut une minute, puis revint portant une tartine de confiture. Et pendant que, vraiment maternelle, avec un pieux respect, elle servait l'enfant, Durand prit sa fille à part dans l'embrasure de la fenêtre.

—Vous avez entendu, Françoise, il a dit "j'ai faim". Cette grande infortune, comme la misère sans nom qui afflige le monde, est la fille de la haine et de l'égoïsme.

En même temps qu'il prononçait ce mot "l'égoïsme", son regard acéré s'enfonçait dans celui de Françoise, comme s'il eût voulu percer à jour et abattre l'égoïsme monstrueux qu'il voyait en elle.

Cela était si clair que la pauvre petite murmura :

—Qu'ai-je fait de mal ?

A ce moment, si Françoise avait pu s'enfuir, courir à la gare, elle l'eût fait, abandonnant le combat; elle eût pris le premier train pour la Bretagne.

Dépaysée, humiliée, elle en arrivait à se demander : "Suis-je vraiment coupable d'égoïsme, et la façon de vivre de mon père est-elle la vraie bonne formule? le seul mode rationnel et honnête d'existence?" Au surplus, elle était écoeurée. Par quoi? C'était physique, dû à une odeur de bouge, et plus encore moral, provoqué par je ne sais quoi de répugnant.

Edith caressait le petit Viennois, examinait les vêtements qu'il avait quittés la veille.

Des haillons, dit-elle d'un air lamentable, et, se tournant vers Françoise qui, les bras ballants, regardait devant elle, anéantie: Toute la garde-robe de ce petit est à remonter; voulez-vous m'accompagner dans un magasin où nous achèterons ce qui lui est nécessaire?

Sortir de cet antre Françoise ne demandait pas autre chose.

Dans la salle à manger, le Juif polonais jouait du violon, et par la porte du salon qu'Edith, en passant, avait laissée entrebâillée, on pouvait apercevoir Valinsky, les bretelles retombant sur son pantalon, qui brossait son veston.

—Oui! oui! je vous accompagne, Edith. Oh! volontiers!

Les deux jeunes filles étaient à peine installées dans le taxi qui les emmenait au Louvre qu'Edith prit affectueusement la main de sa compagne.

—Vous êtes déçue, amie?

—Ah! oui, certes! Et, au surplus, je ne comprends rien à ce qui se passe... Pourquoi mon père m'a-t-il fait venir à Paris? Il semble se soucier de moi!!! Ah! il faut voir comment!... Il exprime des sentiments fort beaux, que j'admire, et pourtant ses manières d'être me déconcertent.

Dans les grands yeux d'Edith, il y avait une flamme quand elle répondit :

—Maurice Durand est un saint... Ce qu'il veut? Que le règne de Dieu arrive! Et cela est beau, une vie entièrement vouée à une si grande idée!

Mais Françoise se ressaisissait.

—C'est entendu! "Que votre règne arrive". Je le demande aussi au Seigneur plusieurs fois chaque jour. Mais ce n'est pas, je le sens, de la même façon.

Par moments, elle se disait: je suis tombée au milieu d'une bande d'échappés de Charenton, puis voyant Edith agir posément, sourire d'un sourire bien humain, l'entendant parler avec bon sens, son opinion, quant à sa nouvelle amie, du moins, se modifiait.

Edith fit, au Louvre, des acquisitions qui donnèrent à Françoise une haute idée de sa situation de fortune.

—Rien n'est trop beau pour ces pauvres petis malheureux qui ont tant souffert! disait-elle.

—Et les enfants des pays dévastés? demanda Françoise, sans malice.

Car elle ne trouvait pas mauvais du tout que l'on vînt en aide à ceux de l'Europe centrale. A la quête que l'on avait faite à la paroisse, à l'instigation du Pape, elle avait donné sa petite obole de bon coeur.

—Les enfants des régions dévastées, vous les secourez aussi?

Mais Edith répliqua, presque sèchement:

— Oh! ceux-là ! ils ont la Croix-Rouge américaine; et ils reçoivent de toutes les mains.

Comme elles rentraient pour déjeuner, Françoise exprima le désir de passer par la rue Littré, et elle expliqua pour quelle raison: Jean Darcival devait lui expédier tout son courrier poste restante; elle aurait sûrement déjà une lettre de son fiancé. Edith fit remarquer que M. Darcival avait eu une bonne idée; les lettres expédiées rue de Vaugirard, chez M. Durand, auraient couru toute sorte de dangers, par le fait que l'appartement était ouvert à tout venant. Ceci valait bien mieux.

Malheureusement, le choix du bureau de la rue Littré était des plus malencontreux, puisque Françoise se trouvait habiter juste à l'autre bout de Paris.

Il fallut faire un long circuit, et, pour comble, attendre un temps infini au guichet, assiégé par une foule de personnes.

—Je vous mets en retard, s'excusa Françoise, rentrez. Je prendrai le métro dès que j'aurai ma lettre.

Edith ne l'entendait pas ainsi.

—Savez-vous ce que je ferais à votre place? Non ! Je laisserais mon adresse rue Fourcroy, où on ferait suivre mon courrier.

Et souriant:

—Avouez que chez moi il n'y a aucun danger que les lettres se perdent.

A contre-cœur, mais pour ne pas laisser paraître une méfiance qui eût été, jugeait Françoise, des plus offensantes, elle céda.

Et aussitôt Edith:

—Laissez-moi faire les démarches...

En quelques minutes, l'affaire fut réglée.

CHAPITRE VIII

La permission de Joachim s'achevait.

Au moment de dire adieu à son neveu, Mme Darlon, qui ne pouvait se décider à la séparation, fit remarquer:

—Tu pars trop tôt.

Et elle ajouta:

—Je veux t'accompagner une partie du chemin, au moins jusqu'aux ruines.

Ces ruines du vieux Pénity étaient très pittoresques et Mme Darlon en faisait voontiers le but de ses promenades.

Près de son neveu, Mme Jacquette marche donc à grands pas, elle appuie sa main sur la manche bleue où brillent trois galons d'or. Le vent soulève les pans de sa cape noire, lui fouette le visage, déronge la sévère ordonnance de ses bandeaux blancs, il souffle presque en tempête ce jour-là.

—Je regrette de n'avoir pu voir Jean, dit Joachîm, voici cinq jours que

Françoise est partie; actuellement, il a, ce n'est pas douteux, reçu des nouvelles... Dès que vous les aurez, ne manque pas de me les transmettre.

Il s'étonne que sa petite soeur n'ait pas songé à écrire aux habitants du Clos, chez elle; il en est même un peu peiné, mais n'en laisse rien voir.

Cependant, comme si Mme Jacquette avait pu lire dans les pensées de son "enfant", elle soupire:

—On l'aura montée contre moi... Françoise est trop bonne pour être méfiante, il aura été facile de la circonvenir...

Mais c'est sans conviction que la vieille dame émet ces suppositions. On dirait qu'elle récite une phrase préparée à l'avance.

Bientôt, comme elle est lasse d'avoir longtemps marché, et luttant contre le vent, elle s'assied sur un bloc de pierre, à l'abri d'un pan de muraille que les giroflées, devant le printemps, commencent déjà de fleurir.

Joachim est pensif; outre qu'il lui est pénible de laisser sa tante avec l'unique société de Zéphyrine et du vieux Clauda, le souvenir de "sa soeur" le poursuit; son silence ne doit-il pas faire augurer quelque fâcheuse complication? Quel homme est en réalité le père de Françoise? Il veut aborder cette question de nouveau, dans l'espoir d'avoir enfin quelques éclaircissements. Mais, cet après-midi-là, il semblerait que Mme Jacquette a le don de divination; son neveu n'a pas encore dit un mot, qu'elle soupire:

—Je voudrais ne plus penser à cette affaire... J'en mourrai... Joachim, mon chéri, tu es, toi, mon unique consolation en ce monde... Je ne te cache pas que j'ai été bien malheureuse... Oh oui! très malheureuse... Sans

toi, qu'eût été ma vie? Le supplice le plus affreux!

L'officier est debout, appuyé à un fût de colonne. Jamais encore sa tante ne lui a ainsi parlé, jamais elle ne lui a paru plus humaine, cette pauvre chère vieille femme qui se décide enfin à crier sa détresse.

—J'ai eu une vie de damné...

Mais Joachim répond sans hésiter.

—Vous n'avez pas cherché la consolation là seulement où vous l'auriez trouvée, en Dieu.

—Mon fils, je suis dans une situation inextricable, de laquelle il est impossible que je sorte, tu entends? Impossible!... Impossible!... Je n'ai à attendre de secours de qui que ce soit; autour de moi, j'ai laissé fermer le cercle—et, avec sa canne, elle traçait une courbe dans l'herbe rase,—je ne puis m'en évader. C'est trop tard! Je me suis laissé prendre dans l'engrenage!

Joachim voyait avec une vive contrariété le moment arriver où il devrait courir à la gare. Il aurait voulu à tout prix prolonger cette conversation. Il dit:

—Vous devriez prier la Sainte Vierge Marie; c'est quand nous voyons l'horizon le plus noir que Marie se plaît à l'éclaircir. Aux situations les plus désespérées, elle sait trouver une issue heureuse, elle est la "Consolatrice des affligés" et l'"Etoile du matin".

Mme Darlon leva vers Joachim des yeux craintifs, des yeux de femme humiliée.

—Mais les lâches, mon enfant... les lâches! La Vierge ne peut que les mépriser?

—Est-ce que vous me mépriseriez, vous?

—Toi, mon chéri! Jamais! Je t'aime bien trop pour cela...

C'est avec son habituelle bonhomie que l'officier conclut:

—Supposer que Marie a un coeur de mère moins excellent que le vôtre serait lui faire injure.

Cinq minutes seulement avant le départ du train—et la gare était située à plusieurs centaines de mètres de là! Il fallut donc brusquer les adieux. Et ce fut mieux ainsi; car Mme Jacqueline en arrivait à être dans un tel état, qu'elle n'eût sans doute pas pu supporter des émotions prolongées.

En rentrant, elle se sentait la tête lourde, engourdie, les jambes molles. Le chemin lui paraissait beaucoup plus long qu'à l'ordinaire:

—C'est sans doute le vent qui m'aura fatiguée, se dit-elle.

Et instinctivement elle répétait après Joachim:

—La Vierge Marie est la Consolatrice des affligés!!!

En montant le perron de sa maison, elle rencontra Zéphyrine qui sortait.

—Je vais chez le boucher, Madame... Je ne serai absente qu'une minute... Mme Moine, la bouchère, est bavarde, mais moi, je n'aime pas à rester causer avec elle... Ah! j'oubliais de vous dire, Madame: M. Darcival est venu, et il a laissé sur la table du salon un mot pour vous.

Ce mot, c'était sûrement des nouvelles de Françoise. Dans sa hâte d'être renseignée, Mme Darlon ne prit pas le temps d'ôter son chapeau; bousculant même des fauteuils qui étaient dans son chemin, elle s'en vint tout droit à la table du salon. Malheureusement, elle n'avait pas son lorgnon, ce n'est donc que rentrée dans sa chambre, en s'approchant de la fe-

nêtre, car le jour baissait, qu'elle put lire:

“Bonne amie, je suis vivement inquiet. Je ne reçois aucune nouvelle de Françoise, le télégramme recommandé que je lui ai envoyé hier soir n'a pu lui être remis. Que pensez-vous de cela? Il est possible que je prenne ce soir le train pour Paris. Je vous prie de m'excuser si je ne repasse pas chez vous pour vous faire mes adieux, mais il se peut que mes affaires me retiennent à l'usine jusqu'à l'heure du départ”.

Au fur et à mesure qu'elle poursuivait sa lecture, Mme Darlon qui avait d'abord eu une vive rougeur aux pommettes, blêmissait à vue d'oeil. Instinctivement, elle posa la main sur l'appui de la fenêtre; l'instant d'après, elle s'y cramponnait pour ne pas tomber; alors, soudain, les mots se mirent à danser devant ses yeux et le papier lui échappa. Puis elle glissait lentement sur le tapis épais qui amortit le bruit de sa chute.

Allongée, tous ses cheveux gris défaites entourant son pauvre visage de morte, elle vivait pourtant, car ses lèvres toutes décolorées balbutiaient:

—Séquestrée... il l'a séquestrée... Plus fort que je ne pensais... Séquestrée... Jean ne la reverra plus...

Le mal qui la frappait ne semblait pas évoluer d'une façon absolument foudroyante, du moins ne lui enlevait-il pas toute sa lucidité d'esprit. Elle savait qu'elle allait mourir, qu'elle était seule, que personne n'entendrait les appels que sa langue déjà embarrassée essayait de jeter dans le silence de la vieille maison; elle revoyait sa vie, et une horrible épouvante passait dans ses yeux hagards.

Tomberait-elle ainsi entre les mains du Dieu vivant ? Sans avoir reçu le pardon de ses fautes ?

Après une vie de tortures, une éternité de tourments affreux l'attendait-elle ?

Il fallait qu'elle vît un prêtre ! Il le lui fallait à tout prix. Pour ne pas emporter dans la tombe son tragique secret, que n'eût-elle pas donné en ce moment !

Elle fit un effort suprême pour se lever. En vain ! Tout son côté gauche était paralysé.

—Moi ! confiait Zéphyrine à la bouche, autrefois, il y a vingt ans, quand Mme Darlon est venue habiter Pénity, je m'étais imaginé à son sujet une foule de choses... On racontait sur elle tant d'histoires à cette époque ; vous ne vous rappelez pas, Madame Moine ? Maintenant que je suis chez Madame, je puis dire que c'est une bonne personne, oui, une très bonne personne... Madame Moine, ne coupez pas un trop gros morceau de filet... demain, c'est vendredi, et Madame mange peu, surtout quand elle est seule...

—Voulez-vous, proposa Mme Moine, venir voir mon jardin, Zéphyrine, j'ai des camélias en fleurs... Vous avez bien le temps... En nous promenant, je vous raconterai : celle qui vous a succédé au presbytère est une gaspilleuse, sans ordre... Venez, Zéphyrine ; au retour, je vous offrirai une tasse de café.

CHAPITRE IX

En entendant le timbre de la porte d'entrée, Françoise sursauta ; elle fabriqua depuis le matin des jouets pour un arbre de Noël. Elle était seule, et, pendant que ses doigts travail-

laient, la folle du logis n'était pas non plus inactive. Sa situation était celle-ci :

A Paris depuis huit jours, elle avait eu, le lendemain de son arrivée, une carte de Jean. Depuis, plus rien. C'était inquiétant, tellement que ce matin-là elle avait confié à Edith, qui sortait, un télégramme à déposer au plus prochain bureau. Or il était 4 heures de l'après-midi, la réponse ne pouvait donc pas tarder à arriver.

Cependant, la porte s'ouvrait, et c'est un blond imberbe jeune homme qui entra. Il croyait trouver Edith Darroy. En habitué déjà de la maison, Françoise sut tout de suite à qui elle avait affaire, un théosophe encore, sans doute !

—Combien sont-ils donc ? se demandait-elle. Il en vient ici chaque jour ! Une bande de fous ! Edith elle-même, d'ailleurs, a beau réciter avec moi sa prière, tomber en syncope d'admiration quand elle parle de l'Evangile de saint Jean, faire des gorges chaudes d'Annie Besant, la sage de l'Inde, tout comme mon pauvre papa, c'est aussi une théosophe, une hérétique, et d'autant plus dangereuse qu'elle est bonne... oh ! très bonne, et qu'elle peut ainsi avoir beaucoup d'influence. Toutes les oeuvres auxquelles elle se passionne sont au premier abord fort séduisantes. Oui ! au premier moment, on trouve cela merveilleux, et puis, quand on va au fond des choses...

Elle fit une moue si expressive que le jeune homme imberbe qui, de loin, l'observait, se permit de lui demander :

—Vous vous êtes piqué le doigt ?

Adaptée aux us et coutumes du lieu, elle savait que céans la bonne et franche camaraderie était en hon-

neur; elle n'eut donc pas idée de s'offusquer qu'on lui adressât ainsi la parole et répondit sans même lever la tête:

—Je faisais la grimace, Monsieur, en pensant aux oeuvres patronnées par votre Société; par exemple, votre oeuvre "le Secours aux orphelins !" pour laquelle je travaille en ce moment...

Déjà le bonhomme, la larme à l'œil, commençait le boniment en usage:

—Les petits! Les tout petits ! qui n'ont pas de mère!... L'enfance est sacrée... Nous devons du bonheur à ces petits êtres...

Quand Françoise, haussant les épaules, l'arrêta au beau milieu de sa tirade.

—Votre oeuvre "le Secours aux orphelins", si elle consiste seulement, comme il me semble bien, à gâter des enfants, à leur procurer des amusements, sans se soucier jamais de leur information morale, sert de préparation à une autre oeuvre moins intéressante, l'oeuvre "de la Jeunesse débauchée et malheureuse".

—Oh! Mademoiselle!

—Je ne fais pas partie de votre Société, vous savez.

Si Françoise était si agressive, c'est qu'elle était excédée; venue à Paris pour faire la connaissance de son père, apprendre à l'aimer et s'en faire aimer elle l'avait vu une fois, une seule fois, et n'éprouvait qu'un désir très mélangé de le revoir, tellement cette visite au taudis de la rue de Vaugirard lui avait laissé une impression désagréable. L'espoir d'obtenir enfin l'adhésion de Maurice Durand à son projet de mariage l'avait pourtant, jusqu'à ce jour, retenue à Paris. Mais le temps s'écoulant sans amener aucun changement à sa situation, elle s'impatien-

tait et songeait tout bonnement à s'enfuir, abandonnant la partie.

Si, dès le premier jour, on lui avait dit: "Il n'y a rien à faire, vous n'obtiendrez, ni aujourd'hui, ni demain, ni dans un an, le consentement que vous demandez", elle s'en serait retournée au Clos se consoler près de la bonne tante Jacqueline, et aurait envoyé Jean plaider leur cause.

—Jean, se disait-elle, est plus adroit que moi; où j'ai échoué, lui réussirait.

Mais Edith ne cessait de lui répéter:

—Ne partez pas, Françoise, je rencontrerai votre père — elle devait le voir tantôt ici, tantôt là.—Oui! Il viendra assister au débarquement de cent petits Munichois, des pauvres petits!... et je lui parlerai de vous... Je ne désespère pas du tout de l'amener à vos fins, à "nos" fins, puis-je dire, car je fais miennes vos affaires, amie...

Donc, Françoise était restée, escomptant chaque jour une décision qui toujours était différée.

C'était, ou bien:

—J'ai vu Maurice Durand, mais il paraissait si préoccupé que je n'ai pas jugé le moment opportun de lui présenter "notre" requête.

Ou bien:

—Je lui ai glissé un mot; il est entendu que, aujourd'hui, nous reparlerons de votre mariage avec Jean Darceval.

D'autres fois Edith n'avait même pas rencontré le théosophe, elle l'avait manqué d'une minute, d'un mètre...

Françoise s'était laissé leurrer ainsi pendant sept jours; maintenant que ses yeux se dessillaient, elle se reprochait d'avoir poussé si loin la patience.

—En réalité, pensait-elle, ils (mon père et Edith Darroy) veulent me garder ici... Mais dans quel but ? Pour

faire de moi une théosophe? Pour obtenir que je conseille à mon fiancé de vendre ses usines à Valinsky? Que ce soit ceci ou cela, ils perdent leur temps. Et moi aussi, je perds mon temps et même en plus le peu de patience que j'ai jamais eue.

Donc, elle partirait, dès le lendemain, clandestinement...

Oh! se retrouver avec Jean près de la lampe rose, pendant que, non loin, tante Jacqueline présente ses squelettiques mains d'ivoire à la flamme du foyer; entendre la cloche de l'angélus dans la campagne aride de Pénity, tout près de la mer qui lui redit en son incessant murmure ses beaux rêves d'enfant; s'agenouiller dans la petite église romane, au milieu des braves gens qu'elle connaît et qu'elle aime! Quel bonheur!

A penser aux absents, Françoise s'émeut, deux larmes toutes chaudes tombent sur le polichinelle rouge qu'elle coiffe d'un chapeau pointu; elle les essuie avec son doigt.

—Oh! tante Jacqueline, Jean, mon brave Joachim, il me semble que lorsque je serai de retour à Pénity, près de vous, aucun malheur ne pourra plus m'atteindre. Ici, on a une impression de froid, c'est glacé, ici règne une religion nouvelle (au moins pour moi), une fille de la démence qui ne peut elle-même enfanter que la folie. Tante Jacqueline! tante Jacqueline! Françoise, comme quand elle était toute petite fille, voudrait être sur vos genoux.

Cependant, Edith est rentrée, silencieusement. Elle a une manière de glisser qui fait qu'en l'apercevant, longue, mince, le visage illuminé, on pense à quelque génie...

Elle ôte ses gants, des gants de coton troués à tous les doigts. Entre le

luxe dans lequel ses parents l'obligent à vivre et elle, il y a divorce. Elle ne porte pas un seul bijou, sa robe conviendrait à une femme de chambre— d'il y a dix ans, — ses chaussures grossières sont rapiécées. Et telle qu'elle est, elle est belle.

Elle s'enquiert avec empressement: Françoise a-t-elle reçu la réponse au télégramme envoyé à Jean ce jour-là? Non! Pas encore! Elle en semble sincèrement désappointée.

—Amie, dit-elle, j'ai rencontré votre père.

Françoise est étonnée, elle s'arrête de coudre, le dé en l'air.

—Il veut vous voir... Oui, vous! Vous paraissez surprise; avouez que ceci n'a rien cependant de bien extraordinaire; un papa qui désire embrasser sa fille, ce n'est pas sensationnel.

Ceci s'accorde on ne peut mieux avec les projets de Françoise. Puisqu'elle s'en va demain, il est juste, il est correct qu'elle ait avec son père une entrevue encore, son coeur ne le demande pas, mais sa conscience lui dit: C'est mieux ainsi, et sois polie, aimable et tâche de le comprendre... un peu... et tâche de l'aimer; peut-être un revirement s'est produit dans son esprit, peut-être consentira-t-il à l'entendre, et va-t-il se rendre à tes raisons.

—Sortez dès maintenant, dit Edith, votre père vous attend à 5 h. ½.

Vite, les polichinelles, les poupées, les petits sacs brodés se sont enfouis dans une travailleuse de soie noire, et Françoise se lève. C'est avec joie que, pour la première fois, depuis qu'elle est à Paris, elle va se trouver libre d'errer à sa fantaisie. Jusqu'à ce moment, Edith, dont l'amabilité a même été un peu encombrante, l'a accompagnée partout. Heureusement que ce

soir il y a là ce jeune homme blond qui l'attend depuis une heure; elle a déjà engagé avec lui une intéressante conversation; ensemble, son interlocuteur et elle parlent, en esprit, pour un mystérieux voyage à Bâle... cité sainte.

Françoise n'étant pas initiée, les aurait gênés. Celle-ci n'avait d'ailleurs nulle envie d'assister à la conférence théosophique. Cinq minutes plus tard, elle était dans la rue, libre, libre enfin, et ayant toute une heure pour flâner. L'idée lui vint d'aller à la gare d'Orsay prendre un billet pour Quimper et retenir sa place, afin de pouvoir plus sûrement partir le lendemain matin, mais elle avait oublié de garnir suffisamment son porte-monnaie. Elle entra dans une église, et au bout d'un quart d'heure fut de nouveau mêlée à la foule, sur le boulevard; l'énervement de l'attente empêchait qu'elle se trouvât bien nulle part. Bien avant l'heure convenue, elle montait l'escalier qui devait la mener chez son père. La porte était ouverte, elle n'eut donc pas à sonner. Soudain craintive, elle se faufila dans le vestibule; elle sentait qu'en ce lieu elle devait se faire toute petite.

L'appartement offrait toujours le même aspect, un peu plus désordonné encore, s'il est possible; des livres, des vêtements et des vieilles chaussures encombraient le plancher; sur les meubles, de la poussière, une épaisse couche de poussière, des vases de prix, tous plus ou moins ébréchés, contenant, les uns des fleurs fanées, les autres de belles roses toutes fraîches, dont l'odeur mêlée au relent de graisse fade donnait un composé indéfinissable.

—La dernière fois que je suis venue, remarqua Françoise, l'apparte-

ment était encombré des plus étranges personnages; aujourd'hui, il semble inhabité.

Guidée par des voix qu'elle entendait vaguement, elle se dirigea cependant à travers le salon et s'apprêtait à pousser plus loin ses explorations quand son nom, prononcé d'une voix claire et intelligible, lui fit instinctivement prêter l'oreille.

C'est dans la pièce voisine que deux personnes s'entretenaient d'elle. Or, la porte, comme toutes celles de cette étrange demeure, était ouverte.

—Françoise? Non! Elle ne sait pas. Et j'entends qu'on lui laisse ignorer la bonne aubaine quelque temps encore.

Dans la glace qui tenait tout le fond du salon, la jeune fille vit que les deux interlocuteurs en présence étaient son père et Jude Valinsky.

Valinsky ôtait son pardessus et le jetait sur une chaise; il arrivait, et n'avait dû précéder Françoise que d'une minute.

—Est-ce que j'en viendrais à écouter aux portes, se dit avec dégoût la fille de Maurice Durand. Non! Je n'en suis pas là.

Et comme, sans même y penser, elle s'était assise, elle se leva vivement.

En marchant à travers le salon, elle avait pourtant les yeux sur la glace, elle y vit son père qui se frottait les mains, avait la figure réjouie, et elle l'entendit qui disait:

—Oh! la bonne nouvelle! Rien ne pouvait m'être plus agréable, Jacqueline Darlon est morte et c'est Françoise qui hérite. Tous les bonheurs à la fois!

Si la pauvre enfant s'affala sur le premier siège à sa portée, c'est qu'elle ne tenait plus debout. Frappée en plein cœur, elle avait senti ses jambes

se dérober. Elle n'était pourtant pas sujette à se trouver mal à tout propos; mais d'apprendre comment cela, sans préparation, la mort de sa mère adoptive, en constatant du même coup la vilénie de son père, c'en était trop! trop à la fois.

Tandis qu'étourdie, oppressée par le chagrin, elle commençait seulement à saisir toute l'étendue de l'affreux malheur, à deux pas d'elle la conversation se poursuivait.

—Ceci change tous mes plans, disait Maurice Durand; j'étais résolu, voyant l'achat des usines impossible et la conversion de ma fille à nos idées tout à fait inutile, j'étais résolu, dis-je, à débarquer cette belle enfant; je pensais lui donner ma bénédiction et lui dire: "Va, épouse ton preux chevalier et séparons-nous... Bonsoir." Mais, du moment qu'elle est riche, tout change; tu dis qu'elle hérite d'un million?

—Un million... au moins.

—Je ne la lâche plus. Je ne pensais pas qu'il restât à Jacqueline une si grosse fortune.

—Ceci tombe d'autant mieux, dit Valinsky, que je ne parvenais pas à négocier l'autre affaire.

Solennel, Durand déclara:

—Jean Darcival est incorruptible! Le million allemand que nos amis de Bâle nous avaient promis, en cas de réussite de cet achat d'usines, n'aurait jamais été à nous...

Et il ajouta avec philosophie:

—Qu'importe! puisque nous avons le million de Jacqueline Darlon.

L'air de tranquille assurance avec lequel furent dits ces derniers mots eut pour effet de faire sortir Françoise de l'espèce de stupeur qui l'avait immobilisée. Elle eut un frisson, et la notion du danger qui la menaçait lui

vint. Il ne fallait pas qu'elle retombât entre les mains de son père; elle devait fuir et fuir immédiatement. Plus tard, elle reviendrait, s'il était de son devoir.

Elle se leva. La glace lui renvoya son image, l'image d'une femme qui avait honte, qui ne se sentait plus le droit de lever la tête, de la fille d'un voleur, d'un traître aux gages de l'Allemagne.

Elle sortit, accompagnée de ces paroles qu'elle entendit encore distinctement:

—J'attends ma fille...

Françoise ne savait où elle allait, peu lui importait, d'ailleurs; la seule chose qu'elle voulût était: mettre entre elle et son père le plus de distance possible. L'idée de retourner chez Edith Darroy ne l'effleura même pas, ce n'est pas qu'elle la crût la complice de Maurice Durand, mais elle ne lui inspirait plus, maintenant qu'elle en était éloignée, qu'une médiocre confiance.

C'est dans une église qu'elle vint se réfugier. Il y faisait presque nuit.

Plus tard, elle se demanda si là elle avait prié, si elle y avait pensé à son affreuse situation, si même elle y avait souffert. Cette halte dans sa fuite éperdue demeura toujours dans le vague; elle était anéantie, savait fort bien que tout lui manquait à la fois; elle avait le cœur serré, étreint d'une angoisse telle qu'elle n'en avait jamais ressenti de semblable, mais ne se précipitait rien. La fatigue, l'ébranlement physique dominait tout. Elle était dans un lieu où personne ne viendrait lui rappeler sa honte, elle était en présence du Seul dont la pitié ne lui ferait jamais défaut; et elle laissait passer les minutes sans s'apercevoir de leur fuite.

Des mots chuchotés à son oreille la tirèrent de cet état de demi-somnolence où elle vivait un cauchemar sans bien savoir de quoi il était question.

On fermait.

Quand elle se retrouva sur le boulevard, il était 7 heures du soir, elle était sans gîte, absolument seule, et n'avait dans son sac que quelque menue monnaie.

CHAITRE X

Madame Darlon repose sur un lit de parade; la mort a détendu son visage qui a pris une expression auguste; elle semble enfin avoir trouvé la paix. La flamme vacillante des cierges jette sur son teint cireux des lueurs roses qui, par instants, lui donnent des apparences de vie. Elle tient en mains le crucifix.

—Tout son malheur en ce monde, pense Jean Darcival, vint de ce qu'il ne fut son ami qu'au soir de ses jours.

Joachim et Jean sont arrivés trop tard pour recevoir le dernier soupir de leur parente et amie; de ses derniers moments, ils ne savent pour ainsi dire rien, aussi attendent-ils avec anxiété les détails que tout à l'heure M. le recteur leur donnera sans doute.

Joachim avait pour sa tante une vive affection. Il se représente ce qu'ont dû être les heures d'agonie de la pauvre abandonnée et se désespère de n'avoir pas été là pour l'assister et surtout lui parler de Dieu. Presque depuis son enfance, à l'instigation de l'abbé Guennic, il n'a cessé de prier pour demander le salut de cette âme: Sa prière a-t-elle été exaucée? Il sait que l'homme n'a pas le droit de préjuger de ce qui se passe à l'heure suprême entre Dieu et sa créature; mêm-

me si Mme Jacqueline est morte sans avoir donné aucun signe de repentir, il se peut qu'en son âme, ayant regretté ses fautes, Dieu lui ait pardonné. Le jeune officier voudrait cependant qu'un signe, un mot de la mourante ait marqué son repentir.

Quand Zéphyrine entra et vint, à voix basse, l'avertir que M. le recteur demandait à le voir, Joachim, en récitant son chapelet, écrasait du revers de sa grosse main rouge les larmes qui lentement coulaient sur ses joues.

Il fit signe à Jean de le suivre.

—Je suis porteur d'une bonne nouvelle qui vous consolera dans votre malheur, leur dit l'abbé: Mme Jacqueline Darlon a eu une sainte mort. Elle a montré à ses derniers instants de l'esprit de foi et une grande confiance en la bonté de Dieu. Elle m'a chargé de vous demander pardon du mauvais exemple que vous a donné sa vie d'impiété—le mot est d'elle;—son regret, en s'en allant, était de ne pouvoir réparer le scandale d'une existence entièrement passée loin de Dieu.

—Elle n'a pas dit autre chose? demande Jean qui est lugubre.

—J'ai pu comprendre—c'était difficile, car Mme Darlon s'exprimait avec peine—qu'il se trouve dans un tiroir de son bureau deux plis: l'un, son testament, est pour Joachim; l'autre, une large enveloppe qui porte l'adresse de Françoise Durand, avec la mention "personnelle", doit lui être remis en mains propres.

Jean, que le triste événement a retenu à Pénity, part aussitôt après l'enterrement pour Paris. Deux télégrammes expédiés à Françoise dans la journée d'hier ont eu le même sort que les précédents: la destinataire n'a pu être atteinte. C'est plus qu'inquiétant. Pour lui qui n'a plus de famille et qui a re-

porté sur sa fiancée tout son espoir, toutes ses pensées, toutes ses affections, c'est une situation intenable.

—Puisque tu vas retrouver Françoise, dit Joachim, le mieux serait que tu te charges du pli qui lui est destiné; c'est votre avis, Monsieur le recteur?

—Certainement.

L'officier va vers le petit bureau Empire où il a vu maintes fois sa tante serrer ses papiers, et il constate que tous les tiroirs en sont ouverts.

—Pauvre tante Jacqueline! Elle était confiante.

Jean, lui, très pointilleux pour tout ce qui concerne sa fiancée, fronce les sourcils

—Dieu veuille que pendant sa courte maladie personne ne se soit avisé de fouiller là-dedans!

Joachim enlevant les tiroirs, versant le contenu sur la table:

—Ainsi, disait-il en remettant tout en place, nous sommes sûrs de trouver... Voici des quittances, des comptes, des feuilles desséchées, des lettres, beaucoup de lettres...

—Vous avez bien compris, Monsieur le recteur? demande Jean; il s'agissait d'un papier qui se trouverait dans ce petit bureau?

—Mme Darlon est revenue par trois fois à cette affaire. Je ne puis m'être trompé.

J'en indique à Joachim un tiroir dont il n'a pas encore vérifié le contenu.

—C'est une vraie cachette; sans toi, Jean, je ne la remarquais pas.

Ici, pas de liasses de toute sorte, mais deux enveloppes seulement, placées bien en évidence; sur l'une: "Ceci est mon testament." L'autre, gonflée, bourrée de papiers, portait cette

suscription: "Pour Françoise Durand, "personnelle".

Joachim la tendit à Jean.

Là était le secret, le fameux secret de tante Jacqueline!

Le bon recteur avait pitié de Jean encore plus que de Joachim; il lui demanda:

—Serez-vous longtemps absent de Pénity?

—Je resterai à Paris jusqu'à ce que j'aie pu remettre ces papiers à Françoise, dit-il résolu.

CHAPITRE XI

Lettre de Françoise Durand à Joachim Darlon.

Mon cher Joachim,

J'ai d'abord songé à me taire, à disparaître complètement de votre vie. Vous auriez eu de moi un meilleur souvenir. Mais je ne puis pas vous quitter ainsi sans un mot d'adieu. Je ne puis vous laisser dans cette inquiétude où je vous devine. N'ai-je pas d'ailleurs à te parler d'affaires?

Donc, c'est moi, Joachim, moi, Françoise, ta petite soeur, qui viens vers toi une fois encore. La dernière fois!

Je n'ai jamais cru—je tiens à te le dire tout d'abord—que, fâchés pour quelque offense que je vous aurais faite involontairement, vous me marquiez votre mécontentement en ne m'écrivant plus. Vous m'avez écrit, vous m'avez annoncé la mort de la chère tante Jacqueline, peut-être m'avez-vous appelée d'urgence à son chevet... Je n'ai reçu ni télégrammes, ni lettres; pourtant, je vous le répète, je n'ai pas douté de vous.

Pourquoi alors, tu te le demandes, ne suis-je pas retournée à Pénity,

pourquoi n'y retournerai-je jamais ? Pourquoi veux-je rompre avec le passé pour toujours? C'est bien simple : parce que vous auriez honte de moi... Encombrés d'une sœur, d'une fiancée qui s'appellerait Françoise Durand, qui serait la fille de Maurice Durand, c'est à peine si vous oseriez paraître devant les braves gens de chez nous. L'action sociale de Jean en serait gênée; toi, ta carrière pourrait en être entravée, ton mariage serait plus difficile. Songez donc, dirait-on, ce jeune homme est presque le frère de Françoise Durand, ils ont été élevés ensemble. Pour que je ne vous fasse pas tort, il faudrait que vous me reniez, que vous affichiez bien haut n'avoir plus rien de commun avec moi. Je prends les devants.

Il est inutile que vous me cherchiez, mes précautions sont prises, vous n'arriverez pas à me joindre.

Si je m'adresse à toi, mon frère, et n'écris pas à Jean, c'est que je n'en aurais pas eu la force. J'aurais pu commencer, lui donner des explications comme je t'en ai donné à toi-même, comme si je parlais de choses ne me concernant pas; mon pauvre cœur qui saigne ne se serait pas tu longtemps. Tu sais bien qu'il ne suffit pas de dire: "Je m'évade du passé" pour que le passé meure; non, le passé ne meurt pas ainsi.

Dis à Jean... Ma plume voudrait écrire: Que je suis bien sienne... Plus que jamais... Que je ne veux pas me reprendre... Que la vie sans lui me paraît une impossibilité, un désert, une nuit de sépulchre. Folie que tout cela! Joachim, dis-lui seulement de prier pour que d'en haut nous vienne la force.

Que tante Jacqueline que nous pleurons, toi et moi, avec un égal regret,

intercède aussi pour nous. J'aurais aimé à savoir si notre "vraie mère"—te rappelles-tu que nous l'appelions ainsi?—est morte réconciliée avec le bon Dieu. Si j'apprends plus tard qu'un prêtre l'a assistée à son heure dernière et qu'elle s'est endormie dans la paix, ce me sera une grande joie.

Je te demande maintenant, mon frère, un dernier service. Il s'agit de me débarrasser de la grosse fortune que tante Jacqueline m'aurait, paraît-il, laissée en mourant. Je n'ai aucun droit à cet argent qui est à toi; si tu le refuses, mon père fera tout au monde pour s'en emparer; or, le lui abandonner serait un crime. Tu l'empêcheras, je compte pour cela sur ton amitié.

Je travaille pour gagner ma vie. Ne vous inquiétez pas de moi, ne vous attristez pas à mon sujet.

Une existence bouleversée, traversée par les plus grandes tribulations, n'est pas manquée tant qu'elle est orientée vers Dieu. Tu me l'as dit, Joachim, te le rappelles-tu?

Je n'ai pas le courage d'écrire le mot "adieu". Il le faut bien, cependant. Oui! Adieu, mon grand frère, adieu, Joachim.

Françoise Durand.

Cette lettre fut un véritable soulagement pour Joachim. Jean était revenu de Paris avec la conviction que Maurice Durand qui était un bandit et Edith Darroy qui était une sottise ne mentaient pas lorsqu'ils affirmaient ne pas savoir où se cachait Françoise; cependant, il restait à l'officier quelque méfiance, et la certitude qu'il possédait enfin que sa petite sœur avait bien réellement échappé à l'horrible coquin qui, hélas! était son père, lui causait une réelle satisfaction.

Il imaginait ce qui avait dû se passer : Maurice Durand était un vulgaire scélérat ; Françoise l'avait compris ; elle avait appris des choses qui l'avaient renseignée. Des choses graves, car elle était une petite personne bien équilibrée et n'exagérait pas. Si donc elle avait pris un parti extrême, ce n'était pas sans des raisons sérieuses.

Le point délicat serait de communiquer cette lettre à Jean. Jean savait que Durand n'avait pas été un père bien attentionné, qu'il vivait dans un milieu de théosophes, et cela le peinait. Mais jamais il n'avait paru à Joachim qu'il allait plus loin ; il ne pensait pas que Françoise avait pour père un de ces rastas véreux, tarés, auxquels on hésite à tendre la main et qu'on se refuse à admettre chez soi. Maintes conversations que les deux jeunes gens avaient eues ensemble avaient donné à Joachim la certitude de ceci. Quel coup allait-il donc porter au fiancé de Françoise : à cet homme si pointilleux, si intransigeant dès que l'honneur était en jeu !

Jean était rentré à Pénity depuis huit jours et Joachim l'avait à peine vu. Même ému d'une sincère pitié, on ne va vers certaines peines qu'avec timidité. Désormais, cependant, il n'y avait pas à tergiverser, le jeune officier devait s'acquitter du message dont il était chargé.

Il entra sans se faire annoncer dans le bureau où Jean lisait, la tête entre les mains.

Il faisait déjà presque nuit, et personne n'avait pris la peine d'allumer les lampes.

—Comment, pense Joachim, à cette lumière, Jean peut-il déchiffrer une ligne ?

Il ne lisait pas ; dans la demi-obscurité, la tête penchée sur le livre ou-

vert, le fiancé de Françoise songeait.

—C'est moi, Jean...

—Ah ! je ne t'avais pas entendu.

Et l'industriel se levait et serrait cordialement la main de son ami.

—Oui ! oui ! Cela va bien ! En permission encore ? C'est l'agrément d'avoir l'escadre en rade... Joli jour, n'est-ce pas ? de la neige en mars ! de la neige et du soleil... Gentil d'être venu, vieux... Tu restes à dîner ? Ce sera plus gai pour nous deux.

—Quelle force, pensait Joachim en l'écoutant, quel rayonnement d'intelligence et de bonté dans le regard de ses yeux !...

Quand, par les soins de Joachim, l'atmosphère du petit bureau commença d'être saturée de fumée de tabac, que plusieurs sujets eurent été effleurés, après un silence, l'officier dit, en vidant sa pipe dans le cendrier :

—J'ai des nouvelles, Jean.

L'exclamation étonnée de l'industriel signifiait : "Comment, tu sais quelque chose ? Et tu tardais à le dire ? Crois-tu donc que j'aie d'autres soucis ?"

—Que sais-tu ?

Joachim avait sorti de sa poche la lettre de Françoise ; embarrassé, il demanda :

—Veux-tu lire ?

Il alla tourner le commutateur.

—Je te laisse. Tu permets que je choisisse quelques livres dans ta bibliothèque ?

—Tu peux rester, tu ne me gênes pas.

Jean lut attentivement les adieux de Françoise et les relut. Il s'arrêtait à certains passages, soulignait du doigt telle phrase, tandis que son front carré se barrait d'un pli profond.

Quand il eut fini, son index se posa sur le mot "prier". Il releva la tête.

Son regard avait le même rayonnement, la même flamme que toujours; il vint chercher celui de Joachim.

—La force !... Elle l'a demandée pour nous ! Que Dieu la lui acorde, pauvre petite!

Il se tut. Il la revoyait dans l'attitude qui lui était la plus habituelle, la tête penchée sur son travail de couture, ou encore telle qu'elle était dans l'un de ses portraits, avec quelque chose de fin... d'immatériel qui faisait songer à son âme. Il entendait son rire un peu moqueur et si gai, sa voix qui avait pris un peu les intonations chantantes des Bretonnes. Cette voix qui avait murmuré pour lui seul des paroles ferventes de confiance et d'amour.

Cependant, sans révolte, dans le secret de son coeur, il acceptait l'épreuve.

—Veux-tu m'abandonner cette lettre? demanda-t-il en la repliant.

—Elle te revient de droit.

—De droit? Mais je n'ai plus aucun droit.

Comme il jetait l'enveloppe dans un tiroir, ses doigts frôlèrent le pli où l'adresse de Françoise avait été tracée par Mme Darlon. Il l'exhiba.

— Que comptes-tu faire de ceci, maintenant?

—Oui ! Que faire de cela? répéta Joachim perplexé.

S'il avait moins bien connu le caractère de sa petite sœur, il aurait pu répondre : " Attendons; cet adieu qu'elle nous envoie n'est pas définitif; un jour, elle reviendra". Mais il sait, au contraire, que Françoise est la femme la moins romanesque qui soit, qu'elle a horreur du mélodrame. Si sa détermination n'avait été irrévocablement prise, jamais elle n'eût écrit en ces termes.

—Que faire? Il n'en sait rien.

Jean poursuit sa rêverie, et parfois il murmure des bribes de phrases qui en indiquent le cours.

—Elle aurait dû revenir... Elle aurait dû...

Joachim, lui, est toujours occupé de l'enveloppe bourrée de papiers qu'il voit trembler dans la main de son ami. Tout à coup, il suggère:

—Et si nous donnions cette chose-là à M. le recteur, nous lui demanderions d'en prendre connaissance. Si le secret de tante Jacqueline concerne uniquement Françoise, il ne nous en dirait rien, ni à nous, ni à qui que ce soit, nous pouvons nous fier à sa discrétion. Que dis-tu de mon idée?

—Cette idée, je l'avais eue déjà, avoua l'industriel.

Pour Joachim, il n'y a jamais loin du projet à l'exécution.

—Donne... Je vais porter la chose tout de suite au presbytère... et je revièns dîner avec toi.

.....

—M. le curé est à la maison, Julie?

Joachim n'a pas encore achevé cette question qu'il est anxieux d'avoir la réponse. Depuis qu'il tient la grosse enveloppe jaune, il n'a cessé de penser à la main qui y a tracé le nom de Françoise. Il revoit la figure fermée de tante Jacqueline et l'expression d'énergie de son pauvre visage torturé qui semblait se ramasser, se tendre vers un but unique: que ses lèvres ne s'ouvrissent pas.

Or, les pauvres lèvres blanches vont s'ouvrir, elles vont dire le "secret"...

—Oui, Monsieur Darlon, entrez.

Et Joachim est introduit.

Il est un des familiers de la maison et connaît dans les moindres détails le

bureau où le recteur travaille et donne audience.

Au-dessus du cartonier, une reproduction photographique d'un sergent auquel l'artiste a fait une tenue bleu céleste, le neveu de M. le curé! Sur la cheminée, une statue polychromée de la Sainte Vierge qu'un globe protège. Des fausses fleurs d'un rose réjouissant, des coquillages. Plus loin, un prie-dieu; sur le coussin de velours bleu fané, la trace des genoux est marquée; sur l'accoudoir, les tranches d'or d'un bréviaire brillent dans l'ombre. Au-dessus, un grand Christ.

Dans toute la pièce, une ambiance calme, une atmosphère de paix.

Il n'est pas vieux, ce M. le recteur qui a succédé à l'abbé Guennic. Quarante ans, au plus. Il est chauve, petit, maigre, d'une simplicité de manières qui vous met tout de suite à l'aise, et d'une bonté! Il n'est pas nécessaire de le voir deux fois pour s'apercevoir qu'il est bon! bon!

Joachim ne tarde pas à énoncer le but de sa visite.

Or, M. le curé de Pénity était, lui aussi, très préoccupé de Françoise. D'abord, il dit à Joachim:

—Je n'aurais pas plus que vous, mon ami, le droit de lire une lettre qui ne m'est pas adressée, si...

—Evidemment! Monsieur le recteur, mais en ce cas particulier... Considérez que, de par la volonté expressément exprimée de Françoise, je suis l'unique héritier de Mme Darlon. N'ai-je pas, dans ces conditions, le droit de disposer des papiers que je trouve dans la succession?

—Ce papier porte le nom de Françoise et la mention "personnelle".

Joachim, qui jugeait de l'intérêt de sa petite sœur d'insister, soutint cette argumentation.

—Une lettre appartient à la personne à qui elle est adressée. Celle-ci donc est à Françoise; or, en aucun cas, Françoise ne trouverait mauvais que vous, Monsieur le recteur, vous ayez connaissance d'une affaire la concernant.

Ce raisonnement, l'impossibilité où l'on était de retrouver la jeune fille, la certitude que cette indiscrétion — si tant est qu'il y eût indiscrétion — pouvait n'être pas inutile, vinrent à bout des scrupules de l'abbé. Et cela, d'autant plus aisément, que certaines paroles de Mme Darlon mourante l'autorisaient, l'invitaient même, à prendre connaissance du document.

Il prit l'enveloppe, ôta ses lunettes, exhuma de sa poche un grand mouchoir rouge et se mit à en essuyer les verres, lentement.

—Quatre feuillets! c'est une lecture qui va me prendre une demi-heure; vous pouvez fumer en attendant que j'aie terminé... J'ai du tabac américain, là, dans le tiroir, prenez-en.

A ce point, l'entretien fut interrompu par des coups frappés à la porte.

—Nous allons être obligés de mortifier notre curiosité, je suis sûr qu'on m'appelle auprès d'un malade.

La face placide de la gouvernante s'encadra dans l'entre-bâillement de la porte.

—Est-ce que M. Darlon reste à dîner?

Ce n'était que cela.

—Laissez-nous, Julie, ne nous dérangez plus, autant que possible.

La tête entre les mains, les feuillets posés devant lui, bien en lumière, l'abbé commença, à voix basse, naturellement.

Ceci est écrit de ma main. Je certifie la vérité des déclarations qui vont suivre. Et je demande pardon à celle

que, dans un amour aveugle pour Joachim, j'ai lésée.

Ma chère Françoise,

Oui! C'est à toi que je demande pardon et à Jean qu'indirectement mon égoïsme atteint.

Mes enfants, ne vous hâtez pas de me dire: "Nous pardonnons". Lisez d'abord toute ma confession, ensuite, vous me jugerez. Que si alors vous voulez bien ne pas maudire la femme malheureuse et coupable que je fus, mais prier pour que Dieu l'absolve, peut-être enfin reposerai-je en paix.

Il y a eu vingt-cinq ans, hier, que ma vie de tourments a commencé.

J'avais alors trente-cinq ans, je prétendais ne pas me marier pour ne point aliéner ma liberté et je ne voulais être l'adepte d'aucune religion.

Je vivais à Paris, m'occupant d'œuvres purement laïques; il n'y avait pas, à ce moment, des quantités, comme aujourd'hui. Mais pour celles qui existaient alors je me dépensais, quand se produisit l'événement qui devait me donner un enfant à élever et bouleverser ma vie.

C'était un jour que je revenais, je me le rappelle, d'une réunion féministe. Je reçus un télégramme de mon frère qui était médecin à Alger.

"Antoinette mourante, viens si possible".

Marie-Antoinette était ma belle-sœur, une charmante petite femme, une de ces délicieuses provinciales qui savent conserver les antiques traditions des siècles chrétiens et ouvrir cependant les yeux sur la vie contemporaine, s'adapter avec une intelligente souplesse à toutes les situations, portant partout et toujours écrite sur leur visage l'honnêteté de leur cœur.

J'aimais cette ravissante petite Antoinette qui ne partageait cependant mes idées sur aucun point essentiel.

Je laissais donc propagande anarchiste ou féministe—c'est souvent un peu la même chose—œuvres post-scolaires, et le soir même, prenais le train pour Marseille, fort tourmentée... Qu'allais-je trouver là-bas? Ce que j'y trouvais! Oh! mes enfants! J'y trouvais un berceau, un cercueil et un pauvre homme si affolé de souffrance qu'il en était presque hébété.

Mon frère me dit, avec des yeux horrifiés que je vois encore:

—Antoinette est morte... elle est morte.. hier; elle était dans ce lit, et elle me parlait... Elle ne me parle plus...

Il me parut que mon pauvre Pierre était fou.

Mais non. Ce n'était pas. Ce n'était qu'un moment d'absence dû au surmenage et à l'excès de chagrin.

Le lendemain, en revenant du cimetière, il s'approcha du berceau où Joachim, un poupon de huit jours, dormait tranquille et doux comme un petit ange, et il me demanda:

—Veux-tu m'aider à l'élever?

Comme je me sentais déjà un cœur de maman pour ce chéri, je n'hésitai pas une minute. Et les choses furent convenues ainsi: je demeurerais près de Pierre qui, en ces premiers temps de veuvage surtout, redoutait beaucoup la solitude, et j'assumerais la charge de l'enfant.

—Cependant, me dit mon frère, je ne te confie le petit qu'à une condition, tu l'élèveras chrétiennement.

Et essuyant les larmes qui lui venaient aux yeux:

—Antoinette y tenait absolument, et moi je le veux aussi.

Je fis la promesse que Pierre me demandait. Il me semble que je l'ai tenue.

Mon tout petit était merveilleux; si tu trouves, après avoir achevé ce récit, que je l'ai trop aimé, songe que j'étais une vieille fille, comme toutes les vieilles filles assoiffées de tendresse, que cet enfant m'a donné des joies les plus douces, les meilleures; j'ai eu ses premiers sourires, les plus beaux, ceux qui sont des sourires d'ange; ses petites lèvres se sont de bonne heure posées sur ma joue qui se flétrissait; ses petits bras ont affectueusement enlacé mon cou.

Mieux que cela, bientôt j'ai eu l'estime de ce petit. J'étais sa mère. C'est dans mes yeux qu'il a appris à lire ce qui était bien. C'est sur mon cœur qu'il s'est blotti dans le danger.

Si j'appuie sur tout ceci, ma chérie, c'est afin que tu comprennes comment je suis devenue tout de suite folle de tendresse pour mon petit Joachim. Dès lors, il a été mon idole, une idole à laquelle j'aurais tout sacrifié.

Mon enfant me donnait donc entière satisfaction, mais du côté de mon frère j'avais des ennuis.

Pierre, qui était une des sommités du monde médical à Alger, se surmenait pour engourdir sa peine. Je ne le voyais que rarement, il arrivait prendre ses repas très tard, mangeait peu, et, l'air soucieux, s'empressait de repartir.

D'abord je ne m'étais pas inquiétée de le voir ainsi; frappé comme il l'avait été, en plein bonheur, il était, me semblait-il, normal qu'il se remit lentement. C'est quand je vis que sa tristesse, au lieu de s'atténuer, s'accroissait plutôt, que je commençai à me préoccuper.

Un jour que j'essayais de faire causer mon pauvre Pierre, il me tint des propos presque incohérents, mais qui pourtant me firent comprendre ceci: Il souffrait de troubles nerveux dont il fallait faire remonter l'origine à une trépanation qu'il avait dû subir autrefois à la suite d'une chute de cheval, troubles supportables au temps où il était heureux, mais aggravés maintenant par une invincible mélancolie.

Une fièvre typhoïde, contractée peu après au chevet d'un malade, le mit dans un état des plus alarmants. Après avoir, pendant de longs jours, tremblé pour sa vie, je craignis pour sa raison.

Un de ses confrères que je consultai me dit:

—Le Dr Darion fait de la neurasthénie. Rien d'étonnant à cela! Décidez-le donc à changer de milieu. Oui! un changement radical s'impose; pour tous les neurasthéniques, cela et la vie au grand air est ce qu'il ya de meilleur.

Il n'est pas nécessaire. Françoise, à l'intelligence de ce récit, que je te cante comment je dressai mes plans en vue d'un départ pour l'oasis de Biskra où nous avions une habitation un peu isolée, mais charmante.

Non sans peine j'arrivai à mes fins.

Je quittai Alger pleine d'espoir, emmenant mon petit Joachim, qui était déjà un vrai prodige d'intelligence et de gentillesse, et son pauvre père, une ruine, un corps sans âme, une épave.

A Biskra, dans l'intérêt de mon malade — Pierre était désormais un vrai malade, bien que dans le monde il sût causer aimablement et avec bon sens, — je me liai avec des voisins qui habitaient à vingt-kilomètres environ de chez nous.

Ouvre tes oreilles, ma Françoise, ceci t'intéresse!

M. et Mme Maurice Durand faisaient le plus gentil ménage du monde.

C'est dans le but de se rassasier de couleurs que ton père, qui était peintre, s'était offert une petite villégiature de quelques mois en Afrique ; ils avaient l'air, ta maman et lui, d'un jeune couple en voyage de noces. Ils se suffisaient fort bien à eux-mêmes et je sais que mes tentatives de racolage mondain eussent été vaines si Mme Durand ne s'était aperçue du triste état de mon pauvre Pierre. Du jour où elle se douta de la vérité, elle consentit, par charité, à frayer avec nous.

T'ai-je bien dit tout ce qui importe, Françoise ?

Le jeune ménage Durand était très riche, très riche, tu entends, très aimable et très heureux.

Mme Durand, un soir que nous étions ensemble, étendues à l'ombre des palmiers, tira de son sac une merveille de petite robe, une robe de princesse, qu'elle me fit admirer, en me disant toute souriante :

—C'est pour mon bébé ! Pour le bébé que j'aurai bientôt !

Oh ! Françoise, qu'elle était radieuse, ta maman, ce soir-là !

Elle me dit :

—Ne trouvez-vous pas que le docteur va mieux !!!

Mieux ! Pierre pouvait paraître en bonne santé... aux autres. Mais moi qui voyais souvent son regard prendre une inquiétante fixité, qui savais ses nuits d'un bout à l'autre privés de sommeil, je réservais mon opinion.

—Ah ! me dit-elle tout à coup, en se soulevant pour explorer des yeux la véranda, le docteur et mon mari subissent une visite.

Comme je m'étonnais—nous étions si loin du monde,—la jeune femme fit avec indifférence :

—Je sais qui est cet importun personnage ; c'est un homonyme de mon mari ; non seulement il s'appelle Durand, comme nous, mais, comme Maurice, son prénom Marius commence par un M. Le nom de Durand, ajouta-t-elle, a cela de désagréable qu'il est porté par toutes sortes de gens.

Je m'imaginai voir dans cette phrase quelque chose qui n'était pas un compliment à l'adresse du nouveau venu ; je m'enquis :

—Vous avez quelques renseignements sur ce Marius Durand ?

En tirant l'aiguille, elle me répondit, toujours souriante :

—C'est, je crois, un brave homme.

Les gens heureux ont une tendance à tout embellir autour d'eux ; ils ne savent pas voir le mal. Moi, qui pourtant avais souffert, je ne le vis pas non plus cette fois. J'ouvris ma maison à Marius Durand, qui bientôt devint notre hôte.

Ses théories philosophiques m'amusaient, et la cour discrète qu'il ne manquait pas de me faire m'était agréable. Comme, d'autre part, Pierre se plaisait à entendre ses récits de voyage, souriait à ses observations qui ne manquaient ni de piquant ni même parfois de profondeur, il fit vite du chemin dans notre intimité.

Au bout d'un mois, il m'appelait "Jacquette" et il s'en fallait de peu que je l'acceptasse comme fiancé. Ce peu qui empêcha une catastrophe plus grande, c'était l'aversion que mon petit Joachim marquait en toute occasion à Marius Durand.

Comme j'étais assez éprise, je songeais à réduire l'antipathie de mon petit bambin quand tout à coup les événements se précipitent, tous plus tragiques les uns que les autres.

A peine était-eu en ce monde que ta maman meurt après qu'à son corps défendant Pierre a consenti à se rendre près d'elle et qu'il a tout fait pour la sauver.

Puis, au cours d'une vive altercation, Pierre, dans un moment de folie, tire à bout portant sur Maurice Durand...

Je ne sais au juste comment les choses se sont passées, mais plusieurs fois j'ai reconstitué le drame.

Mon frère aurait dit en riant, près du lit où se mourait ta mère: "Cette femme! un autre l'eût sauvée!" Ton père, ne sachant pas qu'il avait affaire à un fou, l'aurait alors souffleté. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre.

De la scène qui suivit, je ne sais rien, rien! Qui est-ce qui a armé le bras de mon frère? Qu'est-ce qui l'a porté, lui si bon, à tuer un ami?

Mystère! Mystère!

Ainsi, Pierre, qu'on refuserait sans aucun doute de reconnaître irresponsable, avait commis un crime atroce, il était passible des tribunaux, pouvait être condamné à vingt ans de travaux forcés, et mon enfant, mon amour de petit Joachim, se trouvait être le fils d'un meurtrier.

C'est ce que Marius Durand s'empressa de m'expliquer. Il me dit: "Votre complet isolement vous sert. Il est simple, il est indiqué que nous fassions disparaître la victime du docteur. Pourquoi ne me ferais-je pas passer pour le père du bébé qui est né aujourd'hui? J'ai le même nom, les mêmes initiales que Maurice Durand; rien de plus facile que de me substituer à lui. Il n'a pas, m'a-t-il dit, de proches parents; vous voyez, tout s'accorde pour que nous réussissions dans cette entreprise qui permet à Joachim de garder un nom sans tache, met vo-

tre frère à l'abri de poursuites fort désagréables, et ne fait de tort à personne."

Crois-moi, Françoise, j'étais si aveuglée, et aussi, je l'avoue à ma décharge, si affolée par cette atroce succession de drames, que je remerciai sincèrement Marius. Son idée me parut géniale. Il avait trouvé le moyen de tout arranger.

Je l'aider à cacher... Non! Ma plume se refuse à faire revivre cette scène... C'était la nuit.

Officiellement, pour nos serviteurs, ton père était parti pour Constantine; nous leur racontâmes une histoire qu'ils crurent ou ne crurent pas...

Et toi, petite fille, roulée dans la robe de conte de fée que ta radieuse maman avait brodée, je t'emportai dans l'air tiède du soir. Je te volai... pour que Joachim pût vivre la tête haute.

Tu me comprends bien, n'est-ce pas, le père de Joachim a tué ton père, et j'ai accepté, d'un cœur léger, qu'un autre dise en parlant de toi: "Cette enfant est ma fille".

Dans les huit jours qui suivirent, nous partîmes, t'emmenant.

Et mon frère, que disait-il? Quelle était son attitude? Il avait des moments de véritable démente qui dureraient peu et pendant lesquels il se contentait de rire stupidement. Le plus souvent, ayant son entière lucidité d'esprit, il était sombre et me faisait d'amers reproches.

—Tu aurais dû me faire interner, ou du moins me surveiller de près. Laisse-t-on les fous dangereux en liberté? Est-il vrai que j'ai tué Durand? Est-il possible?...

Quand il vit que je comptais reprendre notre vie d'autrefois avec cette seule différence que nous t'avions, que

les berceaux avaient réapparu dans notre maison, il me dit :

—Va-t'en! Je ne puis pas voir cette petite; elle me rappelle une scène que je veux momentanément oublier afin de guérir. Retourne en France avec les deux enfants. Elève Joachim comme l'aurait fait Antoinette. Plus tard, si je recouvre la santé, je le reprendrai près de moi. Quant à la petite, la malheureuse petite, quand elle aura grandi, raconte-lui le drame qui l'a rendue orpheline, et si je ne suis plus là pour implorer mon pardon, tu le lui demanderas pour moi. Emploie ta vie à réparer, autant qu'il se peut, le crime dont je suis coupable.

C'est à Marseille que je devais rejoindre Marius. Il m'attendait au débarcadère, l'air important et satisfait de soi. Il me dit :

—Tout marche à merveille.

Je m'étonnais; pour moi, depuis deux mois, tout marchait au contraire fort mal.

L'explication de ces paroles devait commencer à me renseigner sur son caractère.

—Mais oui! Savez-vous, Jacqueline, que j'ai eu des inquiétudes? Se substituer à un autre se fait dans les romans, mais je craignais que dans la vie réelle, il y eût à le faire une foule de difficultés d'ordre pratique. Or, ces difficultés, je crois que j'en sortirai.

Et, tout heureux de ses petites combinaisons louches, il me les expliqua avec force détails. Une agence grassement payée lui avait donné un état de la fortune de Maurice Durand, plus quelques renseignements sur la famille dans laquelle sa supercherie l'encadrait :

—Je ne dois aller ni à Boulogne ni à Calais, me dit-il, car j'ai dans ces deux villes une parenté éloignée, mais

assez nombreuse. Le plus simple, le plus sûr, est que je quitte la France pendant une dizaine d'années. C'est ce que je vais faire.

Je l'approuvai en cela.

—Reste la question de fortune.

Je dis naïvement :

—Laissez-moi une procuration notariée, je toucherai les revenus de François, cela vous déchargera d'un souci.

Il crut que je me moquais de lui.

J'insistai, ne comprenant pas encore, ma pauvre petite fille, que ce Marius était un éhonté bandit qui n'avait consenti à être mon complice que pour te dépouiller. Il trouvait que s'approprier ta fortune était une chose si naturelle qu'il ne fit aucune façon pour mettre à nu sa vilaine âme. Il me dit, sarcastique :

—Vous plaisantez, Jacqueline, vous ne pouvez songer à avoir tous les profits dans cette affaire; vous gardez un nom intact; l'avenir de Joachim ne se trouve pas compromis, cela doit vous suffire, il ne faut pas avoir les dents trop longues. Moi! puisque je suis bien et dûment aujourd'hui Maurice Durand, je touche la fortune de Maurice Durand... Regardez, je suis un homme prévoyant, j'ai pris tous les papiers de l'assassiné, son extrait de naissance, son carnet de mariage, son livret militaire, j'imite sa signature on ne peut mieux, enfin j'entre dans la peau d'un homme considéré.

Avec quelle véhémence ne me suis-je pas élevée contre cette spoliation!

Je me rappelle, ma chérie, la voiture qui nous ramenait du port approchait de l'hôtel; je te tenais dans mes bras, un petit paquet tout blanc et rose. Et comme déjà tu commençais à me connaître, tu me souriais. Joachim, qui t'appelait "petite sœur", s'amusa

à dénouer les minces cordons de soie de tes chaussons et tirait sur ton petit pied de satin... Ta nourrice était près du cocher.

Marius me dit :

— Toute votre indignation, vos véhémentes protestations ne me dupent pas, je sais ce qu'en vaut l'aune. Nous sommes complices... N'est-ce pas ?

Je m'écriai indignée :

— Complices, oui, tant qu'il s'agira de cacher l'acte de folie.

— L'acte criminel.

— Quant à faire à cette enfant le moindre tort, c'est une chose à laquelle je ne consentirai jamais.

Comme nous avons élevé la voix, tu te mis à pleurer, et Joachim, voyant que nous n'étions pas d'accord, crut bon de pousser des cris "à amener les populations".

Marius, lui, souriait. Il savait, le bandit, qu'il me tenait, que tous les efforts que je ferais pour m'évader de ses filets m'y enserreraient davantage.

Cependant j'entrevois maintenant les conséquences que pourrait avoir la supercherie à laquelle je m'étais prêtée, et l'idée m'épouvantait que si je venais à mourir, je te laisserais seule au monde avec cet homme sans scrupules que tu croirais être ton père.

Comment n'ai-je pas eu alors le courage d'avouer la vérité!!! Hélas ! mon mensonge me plaçait sous un joug pesant, que ma lâcheté m'empêcherait de secouer et qui chaque jour devait s'alourdir de nouvelles duplicités, de remords et de crainte.

Combien de fois ai-je été sur le point de tout avouer!!! J'ai écrit une relation des faits dramatiques de Biskra; en y notant naturellement le rôle que j'avais joué, j'ai signé ma déclaration. Et puis... je l'ai brûlée.

Lâcheté! Oui! lâcheté criminelle. Je t'en demande pardon à genoux. Songe cependant que ma déclaration eût eu pour résultat immédiat l'arrestation de mon frère, sa "condamnation". Songe que nous étions d'une famille ancienne, orgueilleuse de son passé de parfaite honorabilité, que nous avons la considération du monde. Songe que j'aimais Joachim comme la plus tendre des mères peut aimer son enfant.

Pour tenter d'endormir mes remords, Dieu sait si j'en eus, je me proposai dès lors de te laisser en héritage tout mon avoir qui était sensiblement égal à celui dont Marius te frustrait. Et quant aux autres dangers, je me disais que ma prudence et ma sollicitude les écarteraient de toi.

Je quittai Marius à Marseille, dans les plus mauvais termes, épouvantée de ses vices, terrifiée à l'idée que j'avais un moment songé à associer ma vie à la sienne. C'est dans l'espoir qu'il perdrait notre trace que je me réfugiai au fin fond de la Bretagne, à Pénity.

Tu sais ce qui a marqué notre vie. Les premières Communions solennelles, celle de Joachim, la tienne, qui m'émut bien, et me fit soupçonner une immatérielle beauté, qui, je me le disais tristement, n'était pas pour moi. Votre liaison avec la famille Darcival, tes fiançailles joyeuses pour vous, source de mille appréhensions pour moi.

Joachim n'avait que huit ans quand était mort son père. Pierre avait laissé la réputation d'un homme intègre, d'une haute valeur professionnelle.. Avait-il, lui aussi, par son silence, été notre complice? Je l'ai cru d'abord. Puis j'ai appris qu'il louait avec émotion la charité qui me faisait élever

deux orphelins... Et une lettre de lui, la dernière que j'aie reçu, me disait en substance ceci: "Je n'arrive pas à reconstituer le drame de Biskra... Je n'avais pas sur moi mon revolver le jour de... l'accident. Comment s'est-il trouvé dans ma main au moment où j'avais une atroce crise de folie? Je voudrais éclaircir ce point. Il est heureux, pour Joachim, que la justice des hommes ne m'ait pas poursuivi et condamné, comme elle en avait le droit. Je voudrais vivre assez pour implorer mon pardon de celle que j'ai rendue orpheline et réparer dans la mesure du possible le tort que je lui ai fait."

Ainsi il ignorait la supercherie à laquelle j'avais eu recours. J'aimais mieux cela.

Pendant les dix-huit années que nous avons passées à Pénity, je ne reçus qu'une fois des nouvelles de Marius. "J'ai mangé toute ma fortune, me disait-il dans une lettre laconique, et, comme je ne sais plus être pauvre, je vous prie de m'envoyer des fonds... ou... je parlerai."

Certaine que cette menace ne serait suivie d'aucun effet, je fis la sourde oreille.

Ce n'est que plus tard, il y a deux mois, quand je sus le bandit en Bretagne, tout prêt à briser ta vie, qu'une nuit je m'abaissai à aller lui dire que j'acceptais ses conditions, que je lui donnerais un second million à dévorer... Mais il avait sans doute trouvé mieux. Il refusa.

Et maintenant, chère petite fille, je vais mourir sans avoir lu mon pardon dans tes yeux. J'ai derrière moi une vie toute terrestre qu'une suite de lâchetés abominables ont marquée. Qu'ai-je devant moi? Je tremble en songeant au jugement de Dieu.

Mon châtement!!! J'en ai dès ce monde un avant-goût. Joachim, pour qui j'ai "tout" sacrifié, me méprisera. Cet enfant est la droiture même. Il est courageux, il est brave. Il ne comprendra pas que j'aie pu mentir toute ma vie.

Ma confession est terminée. Aurai-je le courage de te la remettre un jour, ma fille?

S'il t'est donné de la lire, prie pour la pauvre femme que je suis. J'ai été coupable et mon existence tout entière s'est consumée dans le chagrin.

Jacquette Darlon.

—Eh bien, demande Joachim, eh bien, Monsieur le recteur?

L'abbé s'essuyait les yeux. Il avait fait un long effort pour lire sans s'arrêter ces pages aux lignes serrées. Il hochait la tête, attendri, et murmurait:

—Oh! la pauvre femme! La pauvre femme! Ah! si elle s'était confessée! Quelle vie malheureuse!

— Ces confidences ne concernent que Françoise?

—Françoise, et vous et Jean.

Il se recueillit. Que devait-il dire? Révéler à cet honnête garçon, au regard plein de droiture et de bonhomie, qu'il est le fils d'un meurtrier? Non! certes, non! L'abbé sourit, en contemplant le bout de ses chaussures.

—Voilà ce qui est, mon enfant; voilà! Françoise n'est pas la fille du théosophe Durand, celui-ci s'appelle Marius, tandis que le père de votre "petite sœur", Maurice Durand, est mort de façon tragique, ai-je cru comprendre, à Biskra, il y a quelque vingt-deux ans.

Joachim ne poussa aucune exclamation. Ce qui l'étonne, c'est de se

pas être étonné. Biskra? Oui!... Une maison éblouissante de blancheur, des palmiers, un ciel! Un ciel africain! C'est comme si tout à coup il se rappelle... C'est comme s'il avait toujours su ce qu'il vient d'entendre.

Cependant, il a l'esprit sagace. Avant de s'émerveiller des heureuses conséquences de la bonne nouvelle, il demande:

—Mais!... Mais!... Comment expliquer que tante Jacqueline s'est prêtée à des mensonges qui pouvaient avoir, qui ont même eu de bien fâcheuses conséquences?

—Elle avait évidemment ses raisons, répond l'abbé d'un ton qui marque qu'il n'a rien à ajouter.

L'officier comprend et n'insiste pas. D'ailleurs, M. le recteur reprend:

—Partez vite, mon ami, courez, les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt, allez porter la joie chez ce pauvre Jean.

Mais, soucieux, Joachim pense: "Tante Jacqueline a dû faire une mauvaise action, et c'est sûrement par la menace que ce Maurice Durand a obtenu la complicité de son silence... Et c'est triste!... C'est triste!"

—Je vous laisse, oui, Monsieur le recteur... Oui... Vous offrirez des Messes pour elle, n'est-ce pas... pour ma tante, Mme Darlon... Tous les jours de ce mois, si vous le pouvez...

—Tu es en retard! fit observer Jean. La conférence s'est prolongée.

L'industriel préparait son travail du lendemain. En achevant de consulter son block-notes, il demanda:

—Quoi de nouveau? Rien, n'est-ce pas?

—Du fantastique, au contraire, de l'in vraisemblable! N'est-ce pas toi qui m'as fait remarquer qu'il y a dans

la vie plus d'in vraisemblable que dans les romans? Eh bien! Voici qui est plus in vraisemblable que tout: Françoise n'est pas la fille du bonhomme que tu es allé voir la semaine dernière.

Les gens les plus sérieux croient parfois volontiers au merveilleux. Jean se fit répéter la fantastique nouvelle; ne parvenant pas, tout d'abord, à se mettre en présence d'un fait qui le comblait de joie, il voulait l'entendre encore.

Joachim eut à subir une question qui le gêna bien.

—Pourquoi Mme Jacqueline s'est-elle tuée?

Au ton dont l'officier répondit: "Je ne sais!" le fiancé de Françoise comprit qu'il convenait de ne pas insister.

Ce n'est que plus tard que Jean devait avoir à lutter contre le ressentiment, pour le moment, il était tout à la joie. Ce pauvre Jean! Sa figure était radieuse.

—Je la retrouverai... Je la retrouverai, disait-il, optimiste. Quel conte de fée! Je ne suis pourtant pas, moi, un personnage de conte de fée!!!

—Tu ne ferais pas mal dans une légende épique, opinait l'officier en souriant, dans la "Légende dorée"...

Mais Jean ne suit pas son ami sur ce terrain.

—Nous la retrouverons? Tu le crois aussi?

—C'est possible.

—C'est probable... Oh! quand je pense que pendant des semaines, des mois, qui sait! Françoise peut traîner une vie de misère, empoisonnée par la honte, alors qu'il suffirait d'un mot pour faire évanouir son cauchemar!

—Un coup de baguette magique, dit Joachim, sans entrain.

Les heureuses conséquences de l'événement sensationnel ne l'atteignent

pas immédiatement, et il demeure sous une impression mélangée plutôt pénible: Tante Jacqueline a fait quelque chose de mal en sa vie puisqu'elle s'est cru obligée d'être la complice de Marius Durand! Oh! la pauvre tante Jacqueline!

CHAPITRE XII

Plus heureux que Jean Darcival, nous retrouvons Françoise

Ce matin-là, elle range dans une boîte de nickel des instruments de chirurgie. Elle a revêtu la blanche livrée des infirmières; son voile de lingerie encadre une petite figure fort pâle, amincie, allongée, dans laquelle les bons yeux roux pailletés d'or ont une expression courageuse et brave qui fait plaisir; sur le front que les bandeaux châains et la coiffe blanche laissent bien découvert, toujours aussi le même reflet de douce et sereine gravité qui contraste avec le sourire des lèvres et en augmente le charme.

Françoise a séjourné quinze jours chez des religieuses dont elle avait fait la connaissance autrefois à Pont-l'Abbé, et c'est par l'intermédiaire de ces saintes femmes qu'elle s'est procuré une place d'infirmière dans la clinique du Dr Bayan. Elle n'occupe du reste cette place que provisoirement. Quand ses conseillers jugeront le moment opportun, elle se rapprochera un peu de son père, et tâchera de lui faire du bien ainsi qu'il est de son devoir, mais il faut auparavant qu'elle soit légalement dépossédée de la fortune qui lui est échue en héritage.

En attendant, elle habite donc une petite ville de l'Est: elle se fait appeler Mlle Vincent, un nom bien tranquille qui n'attire pas du tout l'atten-

tion. Le Dr Bayan, chez qui elle est, ne la surcharge pas d'ouvrage, il la traite avec bonté, voire même avec considération. De plus, il exerce sur elle une surveillance discrète qui est une protection.

Elle essuie une à une les pinces, vérifie les ciseaux, les aiguilles de Réverdin, et les jette dans la boîte de nickel; puis elle allume l'étuve et y place tout ce qu'elle doit stériliser ce matin-là. Le docteur peut être tranquille, par la faute de sa nouvelle infirmière ses opérés ne supputeront pas.

Comme elle passe une minute plus tard dans le bureau du chirurgien, celui-ci lui dit:

—Mademoiselle, si votre stérilisation n'est pas encore commencée, veuillez ajouter au Poupinel cette boîte qui est sur la cheminée; on vient de me la faire porter.

Et il ajouta gaiement:

—On a pris la peine de l'envelopper d'un journal!!! C'est du luxe!

Or, Françoise, après avoir réglé la chaleur de l'étuve et constaté que tout allait bien, s'accorda un instant de repos et prit machinalement le débris de journal qui avait servi à entourer la boîte d'instruments. Elle y jeta les yeux. Ce faisant, elle se disait même: "Voilà ce que tant Jacqueline défendait: lire les bouts de papier qui vous tombent sous la main était classé par elle dans la catégorie des choses répréhensibles... Quel est ce journal? Le titre n'y est pas... Oh!!! Ce portrait! Mais c'est celui de mon malheureux père!"

Elle reçut un tel choc qu'elle se mit à trembler. Toutes les tristesses de son passé ressuscitèrent à la fois. Dans la monotonie du labeur quotidien, elle parvenait à conserver son

âme en paix; et voilà que, en un instant, tout était remis à vif. Pourquoi donc son père avait-il les honneurs de la première page d'un grand journal?

Françoise, cependant remplie d'appréhensions, était à cent lieues de soupçonner ce qu'elle allait lire.

"Depuis longtemps, la police surveillait un individu d'allure suspecte; ce personnage, qui dit s'appeler Maurice Durand, serait originaire de Boulogne-sur-Mer. Toutes les parties du monde l'ont vu tour à tour. Aux Indes, où il mena très joyeuse vie, il s'initia en même temps à la religion du lotus bleu. Disciple d'Annie Besant d'abord, il ne tarda pas à se tourner vers Bâle, foyer de théosophie occidentale. Hélas! ses voyages en Suisse allemande n'avaient pas qu'un but religieux, on en a maintenant la certitude. Durand recevait de l'argent de l'Allemagne, non seulement pour la diffusion d'idées anarchistes, mais encore pour l'achat de certains documents, de terrains, d'usines qui auraient constitué d'excellents points stratégiques pour une prochaine guerre. L'Allemagne manque d'imagination, elle n'invente rien de nouveau, pourquoi changerait-elle d'ailleurs des méthodes qui ont failli si bien lui réussir?"

"Maurice Durand a été écroué ce matin.

"Un peu avant midi, une de ses ferventes admiratrices lui faisait porter une énorme gerbe de roses, plus un copieux déjeuner du restaurant voisin.

"Nous ne pouvons donner que les initiales de cette jeune fille. Mlle E. D. appartient à une des meilleures familles de Melun."

Françoise prétextait une forte migraine nécessitant quelques heures de repos pour se retirer dans sa chambre. Si vous croyez qu'une fois seule, elle

s'abandonna à une grande crise de désespoir, s'étendit sur un divan en criant, c'est que vous ne la connaissez pas encore bien. Et d'ailleurs, il n'y avait même pas de fauteuil, deux chaises de paille, un lit étroit, une table de bois blanc, une image de la Vierge Marie tenant son divin Fils, et c'était tout. La jeune fille prit, dans son panier aux raccommodages, une de ses longues blouses blanches qui avait reçu un accroc et entreprit d'y faire une fine reprise.

Il lui arriva plusieurs fois, pendant que, patiemment elle s'adonnait à ce travail, de s'essuyer les yeux avec le grand chiffon blanc qui débordait de son giron et traînait sur le plancher. Mais la petite aiguille courait toujours. Constatant sa distraction, elle souriait doucement à travers ses larmes:

— Joachim en aurait fait autant...

Joachim! tante Jacqueline! Jean! Oh! le bon temps qu'évoquaient ces trois noms-là!

— Vraiment, pensait Françoise, je n'aurai jamais assez de reconnaissance envers tante Jacqueline de ce qu'elle m'a procuré, à moi, la fille de Maurice Durand, un foyer honnête et de ce qu'elle m'a fait donner une éducation chrétienne.

Toute l'après-midi, la jeune fille cousit bien tranquillement. Le cas d'Edith Darroy l'intéressait et retint longtemps ses pensées. Voilà, songeait-elle, une jeune fille intelligente, instruite, beaucoup plus instruite que la plupart des femmes, d'une réelle bonté, en outre, et qui se fait le disciple de... enfin! de ce qu'est mon père. Sans doute est-ce l'orgueil de l'esprit qui l'aura détournée de Celui qui a dit: "Bienheureux les humbles". Elle entend, elle me l'a dit, n'obéir qu'à sa

raison et à son cœur! Ces deux maîtres l'auront menée loin! Pour n'avoir pas voulu demeurer la servante du Christ, elle est devenue l'esclave d'hommes qui rient de sa naïveté et de ses enthousiasmes. Elle est une des dupes d'une bande de... je dirais de fripons, si mon père n'en était ou que je fusse déliée du devoir de le respecter.

Ce soir-là, elle ne sortit pas pour se rendre à l'église, malgré le vif désir qu'elle en avait. Certaine de n'être connue de personne dans la ville, elle n'osait pas se montrer en public cependant. Elle s'accorda un long temps pour prier. Et quand elle eut achevé, murmura :

—C'est fini! Je ne veux plus, je ne dois plus du tout penser à mon fiancé.

Comme conséquence de cette résolution, elle ouvrit un coffret; entourée de fleurs desséchées, une photographie s'y trouvait qu'elle vint longuement regarder près de la lampe.

Jean était représenté là à trente ans, dans toute la possession de sa force; ses yeux gris rayonnant de bonté lui souriaient. Elle aurait voulu sur ce froid petit carton donner un baiser à ce fiancé de son cœur; elle se priva de le faire.

C'est d'un geste brusque qu'elle jeta l'image chérie dans la flamme du foyer. Puis, les deux paumes sur le marbre de la cheminée, la tête basse, mais les yeux clos... pour ne pas voir, elle attendit que le feu eût fait son oeuvre.

Le Dr Bayan, mis au courant de la situation par les religieuses amies de Françoise, pousse maintenant la jeune fille à partir pour Sydney où il lui a trouvé une excellente place. Là, se dit le brave homme, il ne lui parviendra

que de rares et lointains échos des scandales parisiens. Or, Françoise ne demande qu'à se laisser convaincre, son rôle auprès de son père doit dorénavant, et jusqu'à des temps meilleurs, se borner à la prière, ses conseillers le lui ont dit. Rien ne la retient donc plus en France où elle tremble chaque jour d'être reconnue pour ce qu'elle est: la fille d'un espion.

Pendant, le docteur a remarqué ses joues pâlies, ses yeux dont l'expression résignée et douce est parfois navrante. Il lui donne paternellement un bon conseil.

—Avant de vous expatrier, il faut faire une cure de repos, retournez donc chez vous.

—Je n'ai pas de chez moi.

—Allez chez votre frère, chez celui que vous considérez comme tel.

—Je n'aurai pas cette cruauté envers les autres et envers moi-même.

Était-ce la conséquence de ce court dialogue? Peut-être! Mais la nuit suivante Françoise fut obsédée d'un désir, d'un désir si intense, qu'à lutter contre, elle fut tenue éveillée jusqu'au matin.

—Je veux m'en retourner à Pénity, y passer quelques heures pour m'agenouiller sur la tombe de tante Jacqueline; revoir de loin le Clos et la maison de Jean, contempler une dernière fois la mer de Penmarch! J'arriverai vers 5 heures, au moment où déjà le jour baisse; pas de danger qu'à la nuit tombante je rencontre âme qui vive au cimetière. Les bonnes gens ont bien trop peur des morts! Dans la grande paix du soir, je pourrai prier en toute tranquillité. Puis, par les petits sentiers déserts qui s'entre-croisent sur la dune, j'irai faire des pèlerinages aux lieux que j'ai tant aimés. Tante Jacqueline m'assistera et je suis

sûre qu'il ne m'advient rien de fâcheux.

Françoise n'avait aucunement, la veille, l'idée de faire ce voyage, c'était comme un caprice de malade qui l'avait prise tout d'un coup et ne la lâchait plus. A toutes les objections qui s'élevaient dans son esprit, elle répondait, entêtée :

— J'irai, j'irai, je veux retourner à Pénity, je veux revoir le clocher de la vieille église romaine, revoir la chère maison, revoir la mer, ma grande amie, et les rochers de Penmarch!... Ensuite, je partirai pour Sydney.

Elle s'arrangerait pour n'être pas reconnue, passerait peu d'heures là-bas et ne s'engagerait que dans les sentiers déserts.

Quelques jours plus tard, nous retrouvons la jeune fille à Quimper. Elle s'est blottie dans un compartiment de troisième classe, dans le train de Pont-l'Abbé. En supposant même que quelques-unes des bonnes femmes qui vont peut-être voyager près d'elle soient de Pénity, elles ne la reconnaîtraient pas.

Françoise a tellement changé! Pâlie, amaigrie, elle est une autre femme. Ce qui la distingue surtout maintenant, c'est l'expression de crainte qu'elle a dans les yeux. Du reste, c'est à peine si on entrevoit son visage derrière les voiles de crêpe brillants, aux plis nets et cassants, dont elle s'est entourée.

Elle a un petit manteau noir, ciré aux coudes, qui l'abrite mal contre le froid, des chaussures minces, qui ont bon air, mais peu de semelles; elle n'était guère payée comme infirmière chez le Dr Bayan, et tout est si cher! Ainsi, la petite écharpe de laine noire dont elle a fait emplette en chemin,

parce qu'elle ne pouvait pas se réchauffer, lui a coûté un prix fou! Il est vrai qu'elle lui rend grand service, elle l'a enroulée deux fois autour de son cou, et elle retombe sur ses gants de suède gris—un souvenir des jours d'opulence — des gants reprisés savamment qui complètent mal une toilette de grand deuil.

Elle essaye de lire pour tâcher de se distraire, car ses pensées lui font mal. Il est même étonnant qu'elle se sente si peu de forces. Sans doute, les douze heures qu'elle vient de passer en chemin de fer sont responsables de son affaissement moral et physique... Le livre qu'elle a emporté lui paraît aride. Elle le met dans son petit sac. Et maintenant que le train court à travers la campagne que le doux ciel gris semble protéger, elle regarde. Il faut qu'elle fixe dans ses prunelles tous les paysages aimés qu'elle ne reverra plus.

A ce moulin en ruines, elle est venue avec Jean. Devant ce bras de mer qu'on aperçoit là-bas, Jean avait peint, pour la lui offrir, une jolie aquarelle.

A essayer de chasser le souvenir de son ex-fiancé qui lui revient obstinément, à prier, à regarder les champs parés, cette après-midi-là, d'un pâle rayon de soleil, le temps passe.

Il est 5 heures quand elle descend à la halte de Pénity. Le vent qui souffle presque toujours sur ce coin de littoral est presque tombé, le ciel s'est couvert de gros nuages de formes fantastiques qui se poursuivent, découvrent par-ci, par-là, un coin de ciel d'or qui disparaît aussitôt derrière leurs masses sombres. La mer est calme; Françoise, qui la connaît, sait cependant que sa douceur est hypocrite en ces parages.

La jeune fille marche à grands pas, par des sentiers en lacets qui descendent jusqu'au sable où les mouettes tiennent leurs conciliabules, pour remonter à travers les pans de murs et les broussailles dans la campagne déserte. La voilà au bout de son voyage!

Elle aura donc roulé pendant deux jours en chemin de fer, dépensé tout le contenu de son porte-monnaie pour passer trois heures à Pénity! Avec un vague sourire, elle songe qu'elle était autrefois réputée une petite personne fort raisonnable. Réputation certainement imméritée, car elle fait une folie, mais ne regrette pas de le faire.

Comme c'est sinistre, un cimetière, la nuit, quand on le voit à travers d'épais voiles de crêpe, à travers des larmes mal séchées! Le jour, c'est tout différent. Il faut que les ténèbres enveloppent toutes choses pour que l'on perçoive les voix qui sortent des tombes. Ce n'est que dans l'obscurité qu'on voit, ou qu'on croit voir rôder les fantômes le long des allées que bordent les cyprès. Il fallait vraiment que Françoise, qui n'était pas peureuse, fût physiquement bien ébranlée pour être accessible à ces sortes d'impressions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine agenouillée sur le terre fleuri surmonté d'une grande croix où reposait Jacqueline Darlon, elle fut prise de frissons.

Elle n'avait plus froid, et pourtant elle tremblait, elle regardait à droite, à gauche. Rien, il n'y avait rien que les branches de cyprès qui s'agitaient doucement. Et c'est précisément parce qu'il n'y avait rien que c'était lugubre, impressionnant; un pas résonnant dans le lointain, le son d'une cloche, le roulement d'un chariot eussent fait envoler ou du moins eussent atté-

nué la sinistre impression. Mais, partout, c'était l'absence de vie.

Les yeux clos pour ne pas voir l'ombre épaisse que son imagination surexcitée peuplait de visions macabres, elle essayait de réagir.

Un bruit, les perles de verre d'une couronne s'entre-choquant, sans doute, donna à la peur latente qui l'avait envahie une forme aiguë. Elle mit sa main sur sa bouche pour y étouffer un cri, et fut debout, retenant son souffle, les pupilles dilatées.

Si elle avait été dans la disposition d'esprit voulue pour cela, elle aurait pu, à ce moment, faire des considérations sur le peu d'analogie qu'il y a entre le rêve et la réalité. Cette visite à la tombe de tante Jacqueline était un projet caressé avec tendresse, réalisé au prix d'énormes sacrifices. Aucune des consolations escomptées ne lui était donnée. Elle s'était dit:

—Après avoir prié là, je serai consolée.

Elle avait pu à peine balbutier une prière.

Voulant se maîtriser, elle marcha d'abord posément, puis, s'affolant, un peu plus vite. Quelque chose lui remontait du coeur jusqu'à la gorge qui l'angoissait. Elle se mit à courir, tenant à pleines mains ses longs voiles de crêpe; alors, sa jupe noire que le vent lui plaquait sur les jambes marqua chacun de ses pas, et elle eut l'illusion qu'elle était poursuivie.

Ce n'est que quand elle aperçut les premières maisons du village que son horrible frayeur se dissipa.

Savait-elle, avant cette heure, ce que c'est que d'être seule au monde? Elle se prit à songer que sa terreur aurait pu n'être pas vaine. Qui se serait ému de la savoir dans le danger? Personne! Mieux que jamais, elle sen-

tit qu'elle n'avait pas un toit, que nul ne l'attendait, que nul ne se souciait d'elle

Quoiqu'il fût 6 heures à peine, dans le calme et le silence le village s'endormait. De passants attardés, point! ou si peu! Derrière les rideaux blancs, bien tirés, les lampes s'allumaient. Comme une géante sentinelle en faction devant l'immense océan, la masse épaisse formée par les constructions du Clos se dressait sur le ciel bas. Il y a peu de temps, là était "son home", elle a passé et repassé dans les sentiers qui y mènent, heureuse fiancée, voyant la vie à travers le double prisme de la jeunesse et de l'amour...

Elle s'arrêta longuement devant la maison de Jean Darcival. Cette maison, toute proche de l'église, était entourée de constructions peu élevées qui faisaient ressortir son architecture imposante. Présentement, vue dans l'ombre, sans qu'aucune lumière ne l'éclairât, elle avait un air sévère. Jean n'était pas dans son petit bureau; dans la salle à manger, toutes les lampes sont éteintes aussi, et de même dans le salon. Où est-il? Serait-il absent?

Françoise, qui sait qu'elle ne le verra pas; Françoise, qui ne veut pas le voir, est déçue cependant. La pauvre enfant! Elle goûtait, ce soir, au fond de la coupe d'amertume. Cette visite à Pénity, en faisant revivre le souvenir de ses jours heureux, lui donnait de mesurer la distance entre eux et son actuel isolement.

En rentrant à l'église où elle voulait attendre l'heure du départ, elle balbutiait tristement:

—C'est une épreuve trop forte!... Je n'aurais pas dû venir...

Ici, cependant, elle allait pouvoir goûter un moment de paix près de Ce-

lui qui a dit: "Venez tous à moi... et vous trouverez le repos de vos âmes."

.....

—Le train qui passe à 8 heures à Pénity, explique Jean, arrive à Quimper après le passage de l'express pour Paris. J'ai pu me procurer de l'essence aujourd'hui; aussi j'en profite pour me faire conduire en auto à la gare de Quimper; de cette façon, je serai à Paris demain matin.

Joachim ne répondant pas, Jean lui demande:

—A quoi penses-tu?

—Je t'écoute... Alors? Tu crois être dans la bonne voie? Françoise serait en Angleterre?

—Elle y est certainement, dit Jean avec assurance. Elle est dans un couvent de Revencourt Park, à Londres. Cette fois, je ne crois pas me tromper.

—On nous a déjà si souvent induits en erreur, fait Joachim, sceptique.

—Je te dis qu'elle est à Londres... En tous cas, je vais voir... Adieu, il faut que je me hâte, car je ne veux pas manquer le train.

Jean n'avait pas fermé la porte, que Joachim reprenait la lecture d'une lettre jaunie qu'il méditait depuis le matin. Une lettre de son père trouvée dans les papiers de Mme Darlon.

C'est désolant, soupirait le jeune homme! Désolant! Mon père a commis un crime dans un moment de folie, et pour que personne n'en sache rien, tante Jacqueline s'est faite la complice d'une action malhonnête! Elle a empoisonné toute son existence, et il n'est pas encore certain qu'elle n'ait pas irrémédiablement compromis le bonheur de Françoise et de celui de Jean.

Le pauvre Joachim a un air bien grave. Il fume, il fume sans s'arrêter, farouchement, en soupirant encore :

—Ah! c'est malheureux!!!

Par moments, il hausse les épaules, plein de pitié pour une faiblesse, à son sens incompréhensible. Par moments, il semble très découragé. Au fond, il est très peiné.

—Il faut, cependant, se dit-il, voir froidement les choses. Mon père, qui n'a jamais eu certainement l'entière responsabilité de l'acte qu'il a commis, a dû, après sa guérison, souffrir beaucoup. Souffrir, n'est-ce pas expier? Il était disposé à réparer dans la mesure du possible le tort immense causé à Françoise, il n'a eu aucune participation au véritable vol d'enfant perpétré par tante Jacqueline et ce bandit de Marius. Enfin, dans toute cette affaire, je le trouve encore plus malheureux que coupable.

Joachim arpente à grands pas le hall. Il tire de grosses bouffées de sa pipe. En réalité, il est bien plus ému qu'il ne croit. Mais il n'est pas accoutumé à ausculter ses peines, c'est un exercice qu'il n'a jamais pratiqué.

La conclusion de ses réflexions est celle-ci :

—Laissons cela. Je vais sortir d'où viennent les vents, et si mon canot a été solidement amarré par Claude.

Il entrera ensuite à l'église, et fera, avant de rentrer, une visite à M. le curé. Quant à son chagrin, il doit demeurer enfoui au plus profond de son cœur.

Il est 7 heures déjà. Joachim ne se hâte pas. La soirée qu'il devra passer seul dans sa trop vaste maison sera toujours assez longue. Il ne s'attarderait pas s'il savait qui est la pauvre désolée qui, en ce moment-là même, à l'église de Pénity, tout près de lui, prie

devant l'autel de la Sainte Vierge. Mais il ne sait pas, et il s'arrête pour causer avec des marins qui reviennent du port, supputer le temps qu'il fera le lendemain.

Soudain, il s'aperçoit qu'il a oublié d'aller voir son canot. Et, de son pas que les longs séjours en mer ont rendu quelque peu lourd et traînant, il se dirige vers la grève; le vent a fraîchi; si l'embarcation n'est pas solidement amarrée, elle pourrait chasser sur son ancre.

Pendant ce temps, Françoise est encore à l'église; elle consulte sa montre, il lui est difficile de lire l'heure, car si le sacristain de Pénity laisse à certains jours l'église ouverte assez tard, il omet de l'éclairer. La jeune fille sent cependant approcher le moment de se remettre en chemin, elle a froid sous sa robe trop mince; à l'idée d'affronter de nouveau les intempéries, la fatigue du voyage, les dangers de l'isolement et ses tristesses, elle frissonne. Pourtant, elle a un peu repris courage.

En s'en allant, elle baiserait volontiers le pavé de l'église.

—Heureusement, se dit-elle, la petite Hostie, dans tous les tabernacles du monde, est le même Dieu...

Les ténèbres sont si épaisses que Françoise ne songe pas, en sortant, à baisser son voile. La nuit est encore plus noire qu'elle n'aurait cru. Si elle ne connaissait le chemin, elle ne pourrait certes pas s'y diriger.

Elle n'avait pas fait cinquante mètres, qu'elle s'arrêta saisie: elle n'avait plus son petit sac! Elle était certaine cependant qu'elle le tenait dans sa main gauche cinq minutes plus tôt. Il lui fallut revenir sur ses pas, en fouillant de son mieux l'obscurité. Arrivée sous le porche, elle essaye d'ex-

plorer les dalles disjointes; à ses pieds, elle cherche, pousse des petites exclamations de dépit.

—Il ne lui manquait plus, pense-t-elle, que cette aventure! Impossible de reprendre le train sans son billet de retour pour Paris, sans un sou!

—Pardon, Madame, vous avez égaré quelque objet? demande tout près d'elle une voix joviale.

C'est Joachim!

La première impression de Françoise est la joie. Son premier mouvement de crier: "Oh! mon frère! Quel bonheur! C'est la Providence qui t'envoie au moment où je ne savais vraiment plus que devenir!" Le second—celui auquel elle obéit—de s'envelopper vivement de ses voiles et murmurer tout bas un "Oui, Monsieur" bien tranquille.

Cependant, le complaisant jeune homme dirige sur le pavé la lumière de sa lampe électrique et a vite fait d'apercevoir près du bénitier une mince petite sacoche de cuir noir. Il la relève, la regarde un instant.

Françoise émet des remerciements, en changeant le plus qu'elle peut le timbre de sa voix. Mais la large main de Joachim s'abat tout à coup sur son bras.

—Qu'est-ce que tu fais ici?

Elle se rejette dans l'ombre, va s'appuyer à une niche de Pierre et balbutie, près de pleurer:

—Je me cache...

L'officier se sent gagné par l'émotion; il soupire:

—Pauvre petite!... Allons! Viens, petite soeur...

—Où veux-tu m'emmener? Au Clos? Oh non! Joachim, je t'assure... Je ne le veux pas... Causons ici, ou même dans le chemin qui conduit à la gare. J'ai beaucoup de choses à te deman-

der, et peu, peu de temps à passer avec toi!

Joachim ne tient aucun compte de ces paroles, il a passé son bras sous celui de Françoise, et avec elle se dirige vers la vieille maison.

—Laisse-moi partir, mon frère, je t'en supplie; ne comprends-tu pas qu'après être rentrée chez nous, je ne sais pas où je trouverai assez de force pour m'en aller?

—Ne t'inquiète pas de cela!...

Ils entrent.

Françoise remarque qu'au portemanteau, son vieux chapeau de jardin est encore accroché à côté de celui de tante Jacquette, la maison est absolument dans le même état où elle l'a quittée. On dirait que, depuis, la vie s'y est arrêtée.

—Claude! appelle Joachim.

Le bonhomme entr'ouvre la porte de la cuisine et reste bouche bée, les bras ballants, tellement saisi qu'il en est sans paroles.

Il n'en est pas de même de Zéphyrine; celle-ci n'est jamais frappée de mutisme, dans quelque état d'esprit qu'elle se trouve. En la circonstance, elle entreprend immédiatement d'expliquer qu'elle a toujours prévu l'événement qui s'accomplit ce soir: le retour de Mademoiselle!

—Va immédiatement chez M. Darcival, dit Joachim au jardinier, et si, par bonheur, il n'était pas encore parti, préviens-le que Mlle Françoise est ici et qu'elle l'attend.

Françoise tire rageusement sur la manche de son frère, elle a l'air courroucé.

—Mais, où as-tu l'esprit? Je ne veux pas voir Jean.

—Bien! bien! bien! fait Joachim. Bien. Françoise.

—Va vite, Claude, et passe par le presbytère où tu feras la même commission. Tu as compris?

—Oui! Je leur(s) expliquerai que Mlle Françoise (elle) est au Clos.

—Tout simplement! Tu n'as que cela à dire.

Françoise pleure.

Joachim lui enlève son mouchoir.

—Tu n'as aucune raison de pleurer.

Il l'enveloppe d'un regard inquisiteur.

—Tu es fatiguée! Je suis sûr que tu as faim!!!

Et il ne sourit plus du tout, en répétant avec une énorme commisération:

—Pauvre petite fille!

—Il sait l'arrestation de mon père, pense Françoise.

Et elle est soulagée de n'avoir pas à la lui apprendre.

Cependant, il lui intime l'ordre d'aller se reposer.

—Si, ce que je n'ose espérer, Jean pouvait venir, Zéphyrine te prévient.

—Je ne veux pas le voir.

—C'est entendu!

—Je t'assure que je parle très sérieusement, je ne dois pas revoir Jean malgré...

—L'immense bonheur que tu en auras!

Elle baissa la tête confuse.

—Oui, malgré cela! Ah! Joachim! Si tu savais tout.

—Ah! si tu savais tout! répond en écho fidèle l'officier devenu tout à coup bien grave.

Zéphyrine entr'ouvre la porte, et, passant seulement la tête dans la salle à manger, demande:

—Combien de couverts dois-je mettre, Monsieur?

Et avec discrétion:

—Peut-être que je déränge Mademoiselle qui doit avoir bien des histoires à raconter, mais, devant moi, on peut parler, car je ne répète jamais ce que j'ai entendu.

—Quatre couverts, Zéphyrine.

Jean était parti, il ne vint pas. Mais, le lendemain, on l'attendait.

—Je préfère, avait dit Joachim à M. le recteur, laisser à mon ami le plaisir d'annoncer à sa fiancée les événements qui vont heureusement modifier sa vie.

L'abbé jugea que c'était là une intention délicate. Lui aussi attendrait au lendemain pour remettre à la jeune fille la lettre de Mme Darlon.

Françoise, reconquise par la paix de la vieille maison, se laissait aller à l'impression de quiétude et de sécurité qu'elle éprouvait. Elle ne comprenait pas cependant que Joachim tint à ce qu'elle vit Jean. En songeant à cette dernière entrevue qui, au fond, la comblait de bonheur—et elle y songeait continuellement,—elle ne cessait de s'exhorter au courage.

Elle allait dans la chère demeure de pièce en pièce, pour le plaisir de reprendre contact avec ce qui avait été le cadre de ses jours heureux; elle explorait jusqu'au moindre recoin, quand elle entendit l'auto qui amenait Jean Darcival.

Elle vit le jeune homme arrêter le moteur, rejeter vivement son manteau de fourrure et sauter à terre.

A ce moment, elle, la vaillante, elle devint toute blanche. En un éclair, elle venait d'entrevoir ce que pourrait être la tristesse d'une définitive séparation après un pareil bonheur.

Il semblait cependant que, soudain, il y eût partout de la joie.

Lui! comme il entrait, il la vit traverser le jardin. Elle venait vers lui

par les allées bordées de primevères. Elle avait son air le plus sage, et de loin lui souriait.

Il la joignit.

Toutes ses démarches, toutes ses pensées, depuis un mois, tendaient vers ce moment unique.

Maintenant, l'émotion l'empêchait de dire aucun des pauvres mots qui auraient mal traduit sa joie.

En emmenant sa fiancée vers la maison, il murmurait cependant :

— Je n'aurais pas cru que l'on pût être si heureux, Françoise, ma Françoise ! Non, je ne l'aurais pas cru...

EPILOGUE

Françoise, qui est mariée depuis peu, se promène au bras de Jean sur la grève de Pénity. Son bonheur est radieux, comme celui des femmes vraiment heureuses ; il a quelque chose d'éclatant, il est peint sur sa figure.

Ils devisent.

— Savais-tu, demande Jean, que tante Jacqueline n'était pas mariée ?

— Ce n'était pas du tout un secret pour nous, répond Françoise qui pense à autre chose et s'empresse de raconter : "Tu n'imaginerais pas ce que j'ai lu dans un journal, ce matin ? Non !... Edith Darroy part pour la Russie avec toute une cargaison de linge fin et de chocolat, elle va secourir les petits bolcheviks !"

Elle rit parce qu'elle a maintenant une tendance à prendre toutes choses du bon côté, mais Jean fronce les sourcils. La propagande anarchiste lui est encore plus odieuse quand elle est camouflée en "œuvre de charité". Il dit :

— C'est honteux !

Ils se dirigent vers Joachim qu'ils aperçoivent près de son canot, alors qu'ils le croyaient à Brest.

— Eh bien, Joachim ? Encore en permission ?

Le jeune homme s'adosse à sa barque qu'il a tirée sur le sable et annonce :

— J'ai donné ma démission.

— ???

Brièvement, il explique :

— Il le fallait !... Je ne pouvais plus rester dans la marine... après un pareil scandale !

— Mais le projet de mariage dont tu m'avais parlé, Joachim, demande Françoise, ce projet qui enfin te souriait, tient-il toujours ?

— Il s'est effondré aux premiers échos du procès Marius Durand.

L'ex-officier parle avec flegme, presque avec indifférence.

Françoise pourtant s'écrie :

— Mais c'est affreux ! C'est ta vie brisée !

Joachim, le pouce sur le fourneau de sa pipe, la regarde avec étonnement et dit, laconique :

— Tel n'est pas mon avis !

Il pensait :

— Une vie brisée ! Comment une chrétienne peut-elle confondre vie malheureuse et vie manquée ! Ah ça donc ! Une sévère humiliation, la perte de la considération du monde, l'anéantissement des rêves permis ! Mais, n'y a-t-il pas là, au contraire, pour celui qui dit du fond de l'âme : "Que votre volonté soit faite" ! les éléments d'une belle vie ?

Le regard au loin sur la mer dont l'azur pâli, à l'horizon, se teintait d'or, il murmura :

— Tout est bien. FIN

Notre prochain feuilleton aura pour titre :

"POUR SON MARI"
par G. de Cintré.

Les autres planètes sont-elles habitées ?

Les autres planètes sont-elles habitées, soit par des hommes, soit par des bêtes monstrueuses? Ce sempiternel problème qui a tracassé le cerveau de milliers de savants, que des milliers de savants cherchent encore à résoudre, se pose de nouveau sous nos yeux. Pour certains, comme pour le docteur Galippe, par exemple, le distingué lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, la réponse est trouvée.

Aidé par son collaborateur, le docteur Soufflaud, il vient de terminer une série d'expériences concluantes qui, à son dire, prouvent que des animaux et des végétaux sont tombés sur la terre du ciel, c'est-à-dire d'autres planètes... Tous les enfants savent ce qu'est un météore. Ils ont même pour lui un nom plus simple : une étoile filante. Vous en avez tous vu des douzaines zébrer le ciel dans les nuits d'été. Naturellement, ce ne sont pas précisément des étoiles filantes. Ce ne sont pas du tout des étoiles. Ce sont des éclats de roc noir détachés de quelque corps céleste et qui parcourent l'espace pendant des millions de milles. Pendant la première partie de son voyage, le météore est invisible, étant un corps froid et mort. Ce n'est que lorsqu'il entre dans l'atmosphère de la terre— composée d'oxygène et d'hydrogène—qu'il prend feu à la friction causée par sa propre vitesse et s'enflamme comme une boule de feu.

Ce frottement cesse quand le météore touche la terre et il devient ain-

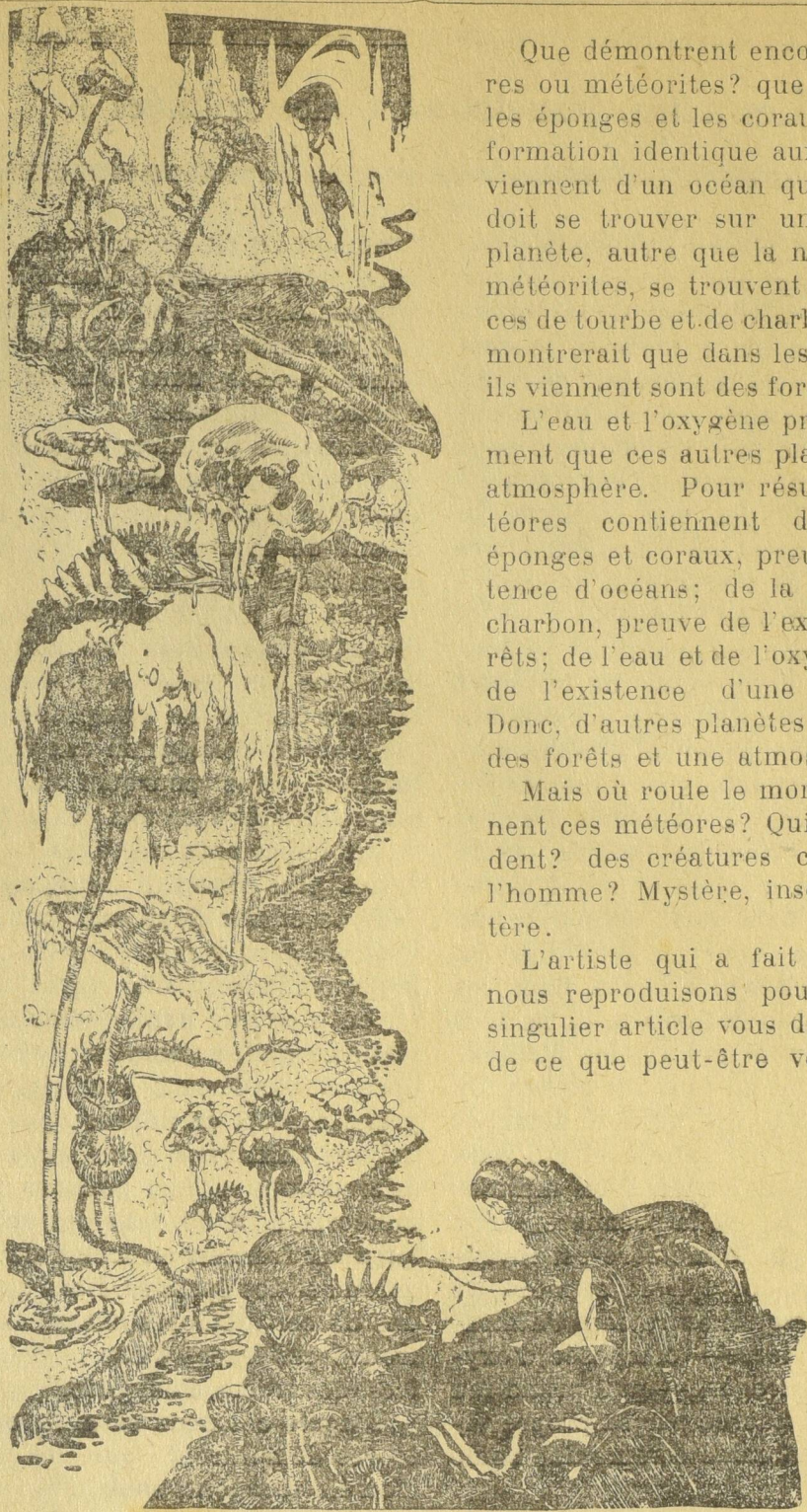
si noir et froid—de nouveau, comme à son point de départ. Quand il tombe, il prend alors le nom de météore. Ils sont par milliers. Vous pouvez en examiner des tas dans tous les musées d'histoire naturelle.

Quand les premiers savants, minéralogistes pour la plupart, se mirent à examiner les météores, ils se contentèrent de trouver qu'ils étaient des corps ignés ou lumineux.

Mais ils n'en restèrent pas longtemps à cette simple constatation. Ces météores sont les seuls messagers que la terre reçoit des autres étoiles ou planètes (à l'exception des vagues de lumière). C'est pourquoi on s'est appliqué à déchiffrer tous les caractères de ces importants messages.

Les plus récentes découvertes de Galippe et Soufflaud sont pour beaucoup de gens versés en cette matière la preuve indiscutable que la vie existe, ou a existé dans quelqu'une des planètes qui se promènent dans l'espace. Ces expériences ont été faites à grand renfort de microscopes et d'analyses chimiques. Sous le feu de ces microscopes, si nous pouvons dire, les météores sont devenus des crinoïdes, animaux fossiles, en forme de lis, des coraux et des éponges. Dans quelques-uns de ces météores examinés, on a trouvé des traces d'eau et dans d'autres, des traces d'oxygène.

D'après ces deux savants, ces météores démontrent que les planètes d'où ils viennent, sont habités, sinon par des hommes, du moins par des animaux et des végétaux.



Dans l'une des planètes soi-disant habitées, nous verrions des choses et des êtres fantastiques propres aux cauchemars ou aux contes de fées.

Que démontrent encore ces météores ou météorites? que les crinoïdes, les éponges et les coraux, d'une conformation identique aux nôtres, proviennent d'un océan quelconque qui doit se trouver sur une quelconque planète, autre que la nôtre. Dans les météorites, se trouvent aussi des traces de tourbe et de charbon, ce qui démontrerait que dans les planètes d'où ils viennent sont des forêts.

L'eau et l'oxygène prouvent finalement que ces autres planètes ont une atmosphère. Pour résumer, ces météores contiennent des crinoïdes, éponges et coraux, preuves de l'existence d'océans; de la tourbe et du charbon, preuve de l'existence de forêts; de l'eau et de l'oxygène, preuves de l'existence d'une atmosphère. Donc, d'autres planètes ont des mers, des forêts et une atmosphère.

Mais où roule le monde d'où viennent ces météores? Qui les commandent? des créatures comparables à l'homme? Mystère, insondable mystère.

L'artiste qui a fait le dessin que nous reproduisons pour illustrer ce singulier article vous donne une idée de ce que peut-être vous trouveriez

s'il vous était donné de visiter une quelconque de ces planètes habitées.

Vous n'y trouveriez probablement aucune forme connue. Vous ne verriez que des choses et des êtres fantastiques comme ceux que nous voyons dans nos cauchemars ou dans les contes de fées!

Peut-être auriez-vous besoin et peut-être aussi n'auriez-vous pas besoin du casque d'acier et des gaz que l'artiste a donnés à ses créations, selon que l'atmosphère de ces planètes serait ou non pareille à la nôtre.

Tous ces détails sont naturellement imaginés.

Le plus extraordinaire météorite que nous connaissions est le "Knyahinya", qui tient son nom de la petite ville hongroise où il tomba. On l'appelle aussi le météore Hahn à cause de l'étude qu'en fit ce professeur viennois.

D'après ce dernier et plusieurs autres savants allemands, ce météore est composé de fossiles animaux et végétaux.

Les conclusions des savants français ont été soumises à l'Académie des sciences et jugées si remarquables que les deux docteurs Galippe et Soufflaud furent couronnés par cette Académie.

—o—

La jeune fille doit se conformer aux instructions de ses parents, ne pas agir par caprice, avoir toujours un air convenable et digne. Elle ne jouera pas avec les garçons. Elle ne regardera pas à la dérobée un visiteur assis. Le matin, elle entendra le chant des coqs. La jeune fille rieuse est peu estimée. La bavarde s'attire des ennuis.

(Morale Chinoise).

LA FRANCE COMPTE UN PEU TROP D'ILLETTRÉS

Voici qu'on se plaint communément en France, non pas du mérite même de l'enseignement obligatoire, mais de son application défectueuse.

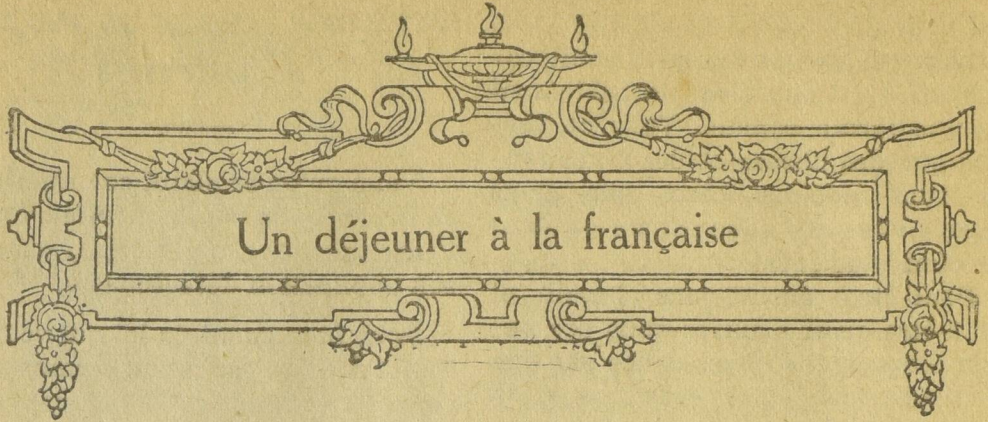
Pour le moment, la loi qui veut que tout Français sache au moins lire, écrire et compter est à peu près comme si elle n'était pas. Contre les parents assez peu soucieux de l'avenir de leurs enfants pour ne pas les envoyer à l'école, des pénalités sont prévues sans doute; mais c'est à l'instituteur et au maire qu'il appartient de les dénoncer à l'autorité; et chacun sait que l'instituteur et le maire sont tenus, dans une commune, à bien des ménagements s'ils veulent vivre en paix... Alors, on ferme les yeux, on ne dit rien. Tant pis pour les enfants! Victimes de l'indifférence de leurs parents, ils porteront toute la vie le poids de leur ignorance.

Ces lignes ne sont pas de nous; elles sont tirées textuellement d'un grand journal français qu'inquiète justement l'alarmante situation scolaire actuelle.

Le ministre de la Guerre a déposé, au mois de juillet, sur le bureau des Chambres le compte rendu du recrutement de la classe 1921. Ce document nous apprend que, sur les 347,213 conscrits de l'an dernier, il y en a encore près de 7,000 qui ne savent ni lire ni écrire, et près de 10,000 qui savent lire seulement.

"Après quarante années d'instruction obligatoire, ajoute le journal parisien, on pourrait espérer mieux."

En effet!...



Il n'y a rien de tel qu'une bonne table pour attirer sur l'épouse toutes les bénédictions de l'époux. L'homme est ainsi fait, mes chères lectrices, vous le savez comme moi. Voulez-vous ramener sur ce front, ridé par la colère ou les soucis, le calme et la quiétude; voulez-vous faire briller dans ces yeux des éclairs de plaisir et de contentement, donnez à ce ventre la nourriture qu'il aime... Les conseils culinaires dont je dispose serviront autant à la jeune fiancée qu'à l'épouse. Quoi qu'il dise, l'homme qui étudie sa promesse, les quelques mois précédant leur mariage, aime tout autant la découvrir bonne cuisinière qu'excellente femme de société. Pour s'assurer l'amour d'un homme, il n'y a rien comme les hors-d'œuvres, préparés à la mode parisienne. Toute bonne cuisine d'ailleurs se trouve à Paris. C'est le paradis des gourmets et des fines bouches.

Que pensez-vous d'une combinaison de haricots verts et de tomates tranchées parsemés de persil hâché menu et recouverts d'un apprêt français (French dressing).

Comme hors-d'œuvres, on peut citer encore tous ces petits riens qui nous sont servis à profusion dans les

moindres restaurants de Paris : le chou-fleur, des pieds de céleri bouillis jusqu'à ce qu'ils deviennent tendres, des cœurs d'artichaut, de petites pommes de terre nouvelles découpées en fines tranches et saupoudrées de persil, tout cela arrosé d'huile, de vinaigre, de sel et de poivre.

Le succès de ces hors-d'œuvre est dû sans doute à l'apprêt et c'est à se demander s'il n'y a pas une fée dans les doigts des cuisiniers français qui appréhendent ces merveilles, propres à enchanter le palais.

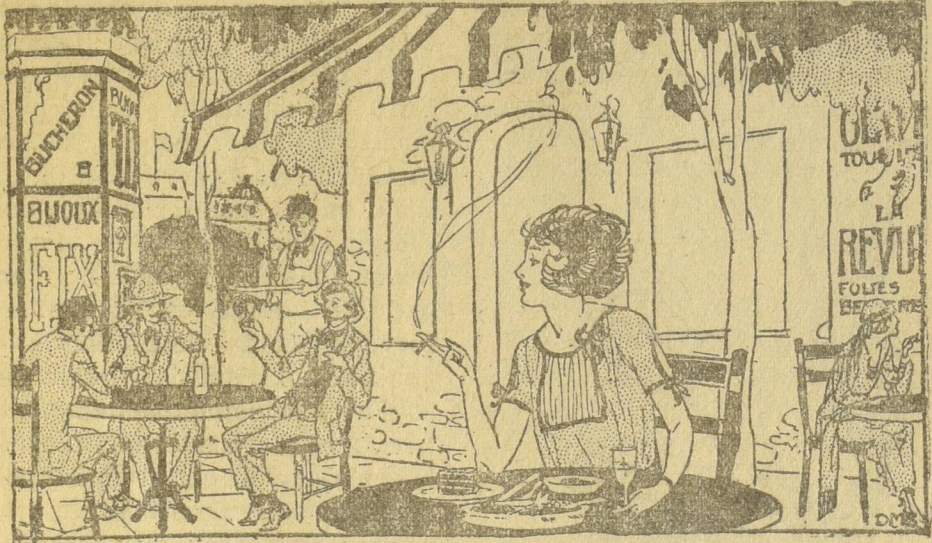
Pour donner à l'un de ces petits plats, outre ce que nous venons de citer, leur goût définitif, c'est une larme de vinaigre estragon qu'il faut savoir verser, un soupçon d'ail ou d'oignon et toujours beaucoup d'huile.

Les poireaux sont bouillis jusqu'au point où ils perdent presque complètement la moindre trace de leur origine oigénère (se rapprochant de l'oignon) et alors ils sont trempés dans une mayonnaise. Une combinaison de champignons et de pain frais, une mixture de pois, de carottes et de pommes de terre sont trempées dans cette mayonnaise en surplus. Dans l'apprêt français, on met aussi des tranches de boeuf ou de mouton.

On pourrait allonger indéfiniment la liste des hors-d'œuvres. Il s'agit de savoir utiliser les matières premières, l'huile, le vinaigre, le sel et le poivre et d'appropriier ces quatre ingrédients à toutes les choses imaginables.

Le vendredi, rien de plus embêtant

aux œufs, câpres et mayonnaise, crevettes aux carottes, pois et mayonnaise, moules aux fines herbes et mayonnaise, crabes fraîches aux œufs, avec quelques feuilles de laitue à la mayonnaise, anguilles au vin et truites de rivières gelées et garnies de pétales de



pour la ménagère que de savoir quoi donner à son homme: du poisson? Il dira: c'est toujours la même chose, le même poisson blanc et la même sauce épaisse. Des œufs? il en mange tous les matins.

Quoi faire? Voici quelques petites combinaisons délicieuses: du homard

radis. Avec tout poisson, le pain bis est excellent.

Il est vrai que tout cela est quelque peu dispendieux, mais servez un de ces petits plats une seule fois par mois à votre mari et il vous portera aux nues.

FRANCINE.

— 0 —

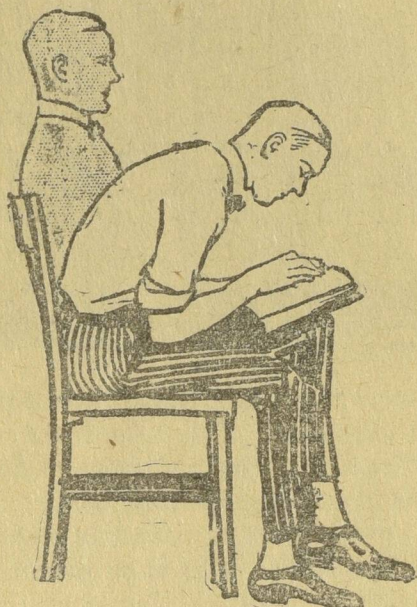
QUELLE POSITION DOIT-ON PRENDRE AU TRAVAIL ?

L'attitude que prend le corps au travail exerce une influence directe et définitive sur la quantité même du travail accompli, pour cette raison que le sang qui circule dans le corps humain afflue au cerveau ou à la tête suivant la position qu'il a. Sans doute,

ce n'est pas tout le sang qui se concentre ainsi à un endroit précis, mais le cerveau ou le ventre peut être approvisionné de plus ou moins de sang. Ainsi la position adoptée au travail dépend beaucoup du caractère même de ce travail, suivant qu'on a plus besoin

de son cerveau ou des muscles du corps.

La circulation du sang dans le ventre est très importante. L'estomac et les intestins ont besoin d'un approvisionnement copieux pour remplir leurs importantes fonctions, pour maintenir surtout le bon fonctionnement de la digestion. C'est pourquoi le canal principal qui conduit au ventre le sang que le coeur lui envoie est le plus gros des artères.



Pour être en état d'accomplir des travaux physiques, de réussir dans les sports, il faut conserver forts les muscles de l'abdomen. Pour faire avec facilité et profit des travaux intellectuels, il faut conserver forts les muscles du cerveau. Tout est là. Et l'affluence du sang coopérant à la santé de ces muscles et à leur rendement normal, il faut faire en sorte d'adopter la position propre à provoquer l'affluence du sang à telle partie du corps appelé à fournir le plus grand effort.

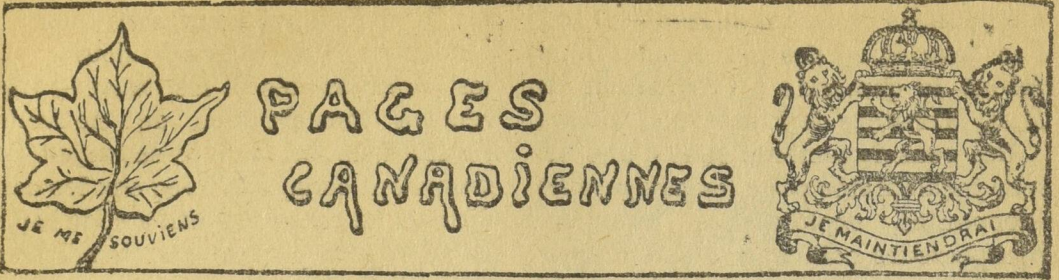
LES PREVISIONS DU TEMPS PAR LES ANIMAUX

Nous extrayons d'un journal français cet article déconcertant :

"Nul savant, à l'heure actuelle, ne peut se vanter de connaître la température d'une saison prochaine. A plus forte raison l'animal l'ignore-t-il. Qu'on ne vienne pas ici invoquer l'instinct, qui serait alors dans ce cas supérieur à l'intelligence; l'instinct peut fort bien renseigner l'insecte, ou l'oiseau, ou les mammifères mêmes, de l'imminence d'un cyclone, d'un orage, d'une pluie. L'hirondelle, paraît-il, pressent l'orage, et nous admettons fort bien cette divination à courte échéance. D'autres oiseaux marins sont avertis instinctivement de la température; le chameau au désert a senti le simoun: c'est parfaitement possible, mais accorder aux oiseaux du ciel comme aux bêtes sauvages le don d'une prévision à longue échéance, la faculté de savoir si un hiver sera ou non rigoureux, nous nous refusons à le croire et nous avons, à l'appui de notre refus, des raisons tirées de l'observation.

"Ainsi, l'an dernier, 1921, l'abondance des pieuvres fut aussi extraordinaire que cette année. Nous avons vu circuler dans la ville de Bayeux des voitures entières remplies de pieuvres capturées, et malgré l'invasion de ces hôtes malfaisants, l'hiver 1921-1922 a été en moyenne fort doux. La prétendue relation entre les pieuvres et l'hiver a donc été, pour cette fois, complètement infirmée."

Les hommes ne sont guère plus forts que les animaux et c'est tout au plus vingt-quatre heures à l'avance qu'ils peuvent prédire le temps qu'il fera...



LE NORD DE LA BOUSSOLE N'EST PAS LE VRAI NORD

Au cours des arpentages des terres dans l'Ouest du Canada, les géomètres constatent les écarts magnétiques et les corrigent.

Dans les régions inexplorées, où il n'existe pas de chemins battus, un article d'équipement de voyage essentiel est une bonne boussole. En général, le public est sous l'impression que l'aiguille aimantée indique le nord véritable, ce qui, cependant, est loin d'être vrai. Le voyageur qui ne suivrait que les indications de la boussole n'atteindrait qu'à certains endroits le point généralement accepté comme nord. La division des Levés topographiques du Ministère de l'Intérieur reconnaît dans ses ouvrages deux pôles nord—le vrai ou nord géographique et le nord magnétique. L'aiguille aimantée indique ce dernier.

La terre est comme un aimant immense, qui obéit, plus ou moins à la lettre, aux mêmes lois que l'aimant en fer à cheval et ceux dont on se sert dans la génération de l'énergie électrique. Elle possède un pôle nord et un pôle sud magnétiques. S'ils étaient situés aux pôles géographiques, l'aiguille aimantée indiquerait toujours le nord vrai et le sud vrai. Ce n'est cependant pas cela. L'on sait assez bien,

en général, où se trouvent les pôles géographiques, grâce à la publicité donnée aux nombreuses expéditions de découvertes faites au cours des dernières années.

Mais les pôles magnétiques ne correspondent pas aux pôles géographiques, le pôle magnétique nord étant situé dans la terre du roi William, sur la côte arctique du Canada, et le pôle magnétique sud sur la terre du roi Edouard VII, au sud de la Nouvelle-Zélande.

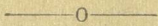
Comme l'aiguille aimantée pointe toujours vers les pôles magnétiques, il s'en suit que la direction de cette aiguille relativement au nord vrai varie considérablement quand la boussole est transportée d'un endroit à l'autre. Ainsi, l'aiguille aimantée pointe dans la direction 26 degrés ouest-nord à Sydney, N.-E.; 19 degrés ouest-nord à Québec; 13½ degrés ouest-nord à Ottawa; 6½ degrés ouest-nord à Toronto; près du nord vrai à Nipigon, Ontario; 13½ est-nord à Peace-River, Alberta; 44 est-nord à Fort McPherson, T. N.-O., etc.

Ces angles qui changent lentement d'année en année, ont été mesurés avec soin dans tout l'Ouest canadien par les arpenteurs des terres fédérales du Ministère de l'Intérieur jusqu'à ce qu'ils aient obtenu près de 20,000 observations. Des cartes magnétiques préparées d'après ces observations ont

été publiées de temps en temps et sont à la disposition des personnes qui en feront la demande à l'Arpenteur en chef, Ministère de l'Intérieur, Ottawa.

Ces renseignements sont d'une valeur incalculable pour les navigateurs, aéronautes, explorateurs, pionniers, prospecteurs, colons, coureurs de bois, etc., parce qu'ils leur fournissent les moyens de trouver le nord vrai. De plus, quand les étoiles sont cachées par les nuages, la boussole est tout ce que nous avons pour obtenir notre direction.

Presque tous les pays font de semblables études magnétiques, et le département du Magnétisme terrestre de l'Institut Carnegie de Washington envoie des expéditions par terre et par mer dans tout l'univers dans le but de combler les lacunes laissées dans les autres observations. Dans le cas des observations magnétiques de l'Ouest du Canada, ce travail a été fait sans beaucoup de déboursements, ayant été exécuté en conjonction avec l'arpentage des terres.



LES REGIONS DU NORD LES PLUS NOUVELLES SONT OUVERTES AU TRAFIC

La navigation sur la rivière Mackenzie rendue sûre au moyen des levées et des cartes du district.

La navigation de la rivière Mackenzie, la plus considérable de tous les cours d'eau du Canada, à l'abri des accidents, comme elle se fait aujourd'hui, fait un étrange contraste avec celle dont les premiers explorateurs et les commerçants de pelleterie firent l'expérience. Quand en 1869, Alexander Mackenzie fit son premier voyage

sur la rivière qui porte son nom, il rencontra, il n'y a pas de doute, toutes les difficultés et les dangers afférents à l'instauration de nouvelles routes dans des régions sauvages. Les temps ont changé et avec eux les conditions. Le canot primitif a cédé la place au vapeur portant marchandises et passagers et au rapide bateau à moteur. Les prospecteurs se disputent la possession des terrains que recherchait le commerçant de pelleterie, et le voyageur avide de nouveaux paysages et de nouvelles expériences, visite le district de Mackenzie.

A mesure que la navigation avance le besoin de nouveaux arpentages des cours d'eau navigables se fait sentir: les mêmes conditions ont existé quand les explorateurs, attirés par la découverte de sources de pétrole dans le nord, se sont dirigés en grand nombre vers ces régions. Le ministère de l'Intérieur qui est chargé de l'administration du district Mackenzie par l'intermédiaire du Service des Territoires du Nord-Ouest, a ouvert, l'an dernier, des bureaux d'enregistrement des claims, et la division des Levés topographiques a fait des arpentages des cours d'eau conduisant aux terrains pétrolières Norman, qui comprennent la rivière des Esclaves, le Grand lac des Esclaves à partir de la rivière de ce nom jusqu'à la rivière Mackenzie, et cette dernière à partir du Grand lac des Esclaves jusqu'aux rapides Sans Sault, à 120 milles plus bas que Norman. La saison de la navigation étant très courte dans la région du nord, il fallait nécessairement faire l'arpentage d'une manière expéditive, mais l'exactitude fut considérée de première nécessité. La longitude et la latitude furent établies à Resolution, Providence, Simpson et Norman par une

équipe d'arpenteurs de l'observatoire du Dominion, qui portait des jeux de récepteurs sans fil et calculaient leur position au moyen de signaux avec Otawa et autres points.

La Division des levés topographiques a publié une série de cartes du district arpenté l'an dernier. Ces cartes sont d'une grande valeur pour les navigateurs de la Mackenzie aussi bien que pour le prospecteur dans l'enregistrement de ses claims. Cette année l'on se propose de continuer le travail en plaçant des bouées et des phares où la chose est nécessaire dans le chenal de la rivière servant à la navigation.

— 0 —

LA PÊCHE AU HOMARD TIENT UNE PLACE IMPORTANTE DANS NOTRE COMMERCE EXTÉRIEUR

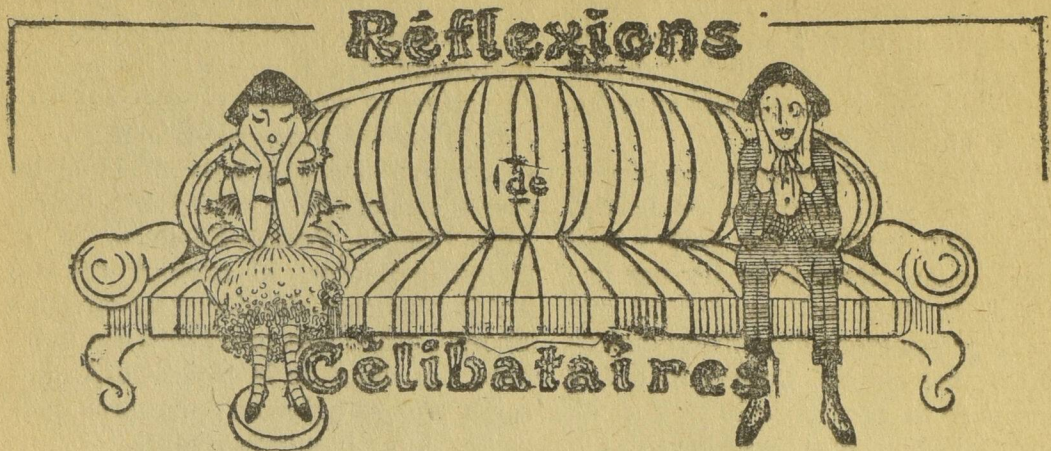
L'importance commerciale des pêcheries de la côte du Canada n'est pas appréciée à sa valeur par la moyenne des habitants des provinces de l'intérieur. Habitué comme ils le sont à ne voir les produits des pêcheries de la côte de l'Atlantique arriver dans les villes intérieures pour y être distribués qu'en très petites quantités, ce n'est que lorsque les statistiques de la production sont données en milliers de tonnes et la valeur en millions de piastres qu'ils réalisent combien est considérable l'apport des pêcheries non seulement dans notre commerce domestique, mais aussi dans notre commerce à l'étranger.

Une des pêcheries de la côte de l'Atlantique qui ne peut compter dans une large mesure, que sur les produits en conserves pour être représentée

sur le marché de l'intérieur est celle du homard. Ce n'est que rarement que le homard vivant, ou même le crustacé entier, se voit sur les marchés, excepté dans les plus grands centres.

Chacune des trois provinces maritimes a sa part de la pêche au homard, mais l'île du Prince-Edouard et la Nouvelle-Ecosse, et surtout celle-ci ont la plus considérable. La Nouvelle-Ecosse, grâce à sa proximité des marchés des états de la Nouvelle-Angleterre, a pu se créer un commerce considérable de homards vivants.

Il y a dans les provinces maritimes plus de 600 fabriques de conserves ayant licences pour mettre le homard en conserves. Les produits en sont soigneusement inspectés et le travail se fait sous la triste surveillance et suivant les règlements du ministère de la Marine et des Pêcheries, par l'entremise du service des pêcheries. Pour faire cette pêche, 1,163,000 trappes sont employées, lesquelles sont évaluées à plus de \$1,500,000. La propriété des fabriques est estimée à \$2,130,208. En 1921, on a pris 18,596 tonnes de homard, dont on a expédié 5,334 tonnes dans leur carapace, 133,070 caisses de homard en conserves ont été vendues, dont une partie considérable en Grande-Bretagne, mais la plus grande quantité est allée aux Etats-Unis, 11,861 tonnes de homard en conserves ont été achetées par la Grande-Bretagne et l'Empire, 21,421 par les Etats-Unis et les autres pays étrangers; ces chiffres comprennent, comme de raison, le poids des canistres. La valeur de la pêche au homard a été de \$2,962,487 en 1921, contre \$4,557,149 en 1920, alors que l'on en avait pris 20,000 tonnes. La pêche du poisson de mer au Canada a rapporté en 1921, \$18,866,062.



FEMMES

HOMMES

Il existe une chose plus cruelle que de rire de l'amour d'un homme, c'est de ne pas rire à ses histoires comiques.

* * *

L'amitié entre une jeune fille et un célibataire signifie que toutes les amies de la jeune fille se demandent si elle va l'attraper et tous les amis du célibataire sont certains qu'il est pris.

* * *

Lorsqu'un étranger appelle une femme mariée: "mademoiselle", elle se demande si elle paraît assez jeune pour être encore prise pour une demoiselle, ou si elle n'est pas assez jolie pour passer pour une femme mariée.

* * *

La vraie femme ne tient pas à être louangée aux dépens du sexe auquel elle appartient.

* * *

La beauté d'une jolie fille fardée ne vaut pas la moitié de la beauté d'une jolie fille qui ne se farde pas.

* * *

Une femme ne pardonnera jamais à un homme qui se sera montré son supérieur.

Il n'y a qu'à une seule femme mariée qu'un homme peut écrire sans aucun danger: c'est à la sienne.

* * *

Savoir quand, où et comment mentir est un art que possèdent à fond tous les célibataires.

* * *

Le premier baiser que l'on reçoit d'une jeune fille est toujours le meilleur qu'elle nous donnera.

* * *

On peut raconter bien des petites choses à une jeune fiancée, mais on ne pourra jamais en dire assez pour qu'elle retourne sa bague de fiançailles.

* * *

Un homme est plus coupable qui dit à sa femme qu'il l'a trompée que de la tromper.

* * *

Un célibataire ne s'occupe jamais de savoir ce qu'une jeune fille pense de lui; il ne s'occupe que de ce qu'il pense d'elle.

* * *

Les seules vérités qu'un homme doit avouer à sa femme sont celles qui ne sont pas intéressantes pour elle.

FEMMES

L'homme auquel nous pardonnons le plus difficilement est celui qui ne nous a rien fait qui vaille notre pardon.

* * *

Si les crinolines reviennent de mode il sera facile à un homme de se cacher, comme autrefois, derrière nos jupes.

* * *

Le mariage ressemble à une première visite à Monte Carlo. Si la chance nous favorise, on y revient; si, au contraire, elle ne nous favorise pas, on y revient tout de même en espérant être plus heureux que la première fois.

* * *

Les femmes réussissent mieux à rendre les hommes heureux que les hommes réussissent à rendre leur femme heureuse, il est vrai que les femmes ont plus de temps pour pratiquer.

* * *

Une querelle entre amoureux ressemble à un dompteur qui met sa tête dans la gueule d'un lion. Neuf fois sur dix, il n'arrive rien, mais la dixième fois, il y a une catastrophe.

* * *

Si une femme craint son mari, son mari passe pour une brute, si au contraire le mari craint sa femme, on le trouve idiot.

HOMMES

Un homme vient de prédire qu'en 1977 le monde sera conduit par les femmes. Cet homme doit être célibataire sans quoi il saurait que cela existe depuis tous les temps

* * *

Un homme peut bien aimer deux femmes à la fois, et pour ces deux femmes, il est quelquefois préférable d'avoir un demi pain que pas de pain du tout.

* * *

Un homme qui tombe en amour et épouse la jeune fille qu'il ne lui faut pas s'en aperçoit toujours... lorsqu'il est trop tard.

* * *

Si un homme marié veut savoir comment venir à bout d'une femme, il n'a qu'à s'adresser à un célibataire.

* * *

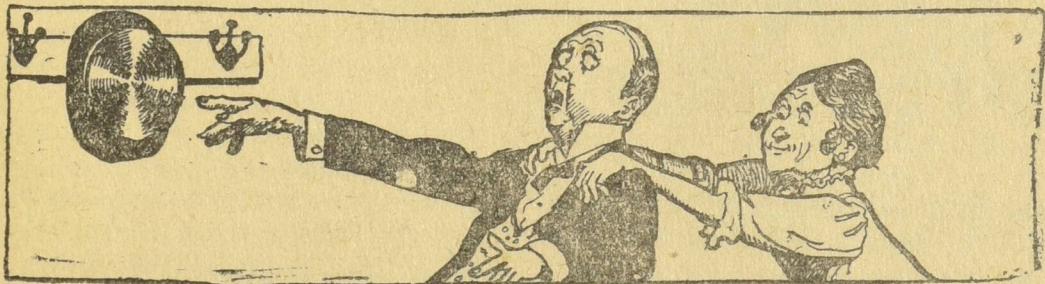
Le diamant est le papier buvard dont les célibataires se servent pour assécher les larmes des femmes.

* * *

Un célibataire qui n'a rien à faire peut trouver un emploi permanent en essayant de satisfaire tous les caprices d'une femme.

* * *

Tout ce qu'un célibataire a besoin de savoir sur une femme c'est s'il l'aime.





Comment on peut devenir avocat

Que pensez-vous d'un homme qui, depuis cinq ans, accorde trois heures et demie au sommeil par jour et vingt heures et demie au travail et à l'étude? C'est pourtant le cas d'un ancien agent de police de notre ville qui, grâce à ce labeur de géant, fit ses études de droit et fut reçu avocat, tout en faisant vivre sa femme et ses deux enfants comme agent de police, rédacteur policier dans un quotidien, agent d'assurances, garçon d'écurie, etc.

“ Mais enfin, comment êtes-vous parvenu à remplir toutes ces nombreuses occupations à la fois? ” lui demandait un confrère journaliste. “ Je n'ai pas dormi beaucoup, pendant tout ce temps ”, fut la réponse.

Pressé de donner des détails, il avoua n'avoir jamais dormi plus de trois heures et demie par jour et souvent moins. Il lui arriva de se rendre à ses cours de 5 heures, à l'Université sans avoir fermé l'oeil, ayant travaillé toute la nuit et étudié toute la journée.

Quel exemple, quelle leçon pour beaucoup de nos jeunes étudiants en droit qui, leurs six ou sept heures de cléricature et de cours terminées, ont toutes leurs soirées, les dimanches et jours fériés pour étudier en trois ans une matière relativement courte, si on la compare à celle d'autres facultés! Ce vaillant garçon est né dans un petit village situé à une vingtaine de milles de Montréal. Il a aujourd'hui 29 ans. Sorti à l'âge de 12 ans d'une bonne école commerciale, dirigée par les Frères, il se fit mineur, puis à l'âge de 16 ans, s'engagea dans la marine. Il servit dix ans sous notre drapeau. Pendant la guerre, il était enseigne sur un torpilleur. En 1915, il se maria, âgé alors de 22 ans. Il fut démobilisé et entra à l'École de droit en même temps qu'il prenait du service dans la police, s'occupait de reportage et d'assurances.

Il est aujourd'hui avocat et a bien gagné son titre. Ses distractions littéraires de prédilection sont l'histoire ancienne et les écrivains de la période romantique.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

POUR S'ÉCHAPPER DES SOUS-MARINS

Nos quatre petits croquis vous montreront, sans qu'il soit besoin de longues explications, un ingénieux procédé pour se sauver d'un sous-marin coulé.

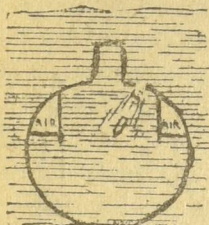


FIG. 1

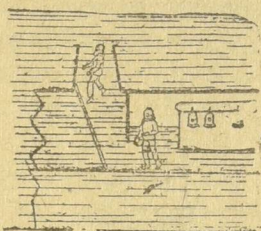


FIG. 2

Avec ce système, les marins ne seront plus, après un accident, semblables à des gens enfermés dans une boîte au fond de l'eau: ils pourront ouvrir la porte et sortir, c'est-à-dire remonter à la surface. La figure 1 vous montre un sous-marin percé par une torpille et envahi d'eau. Mais, à droite et à gauche de cette coupe, sont visibles deux compartiments où s'est réfugié l'air qui constituait l'atmosphère respirable du navire. Sous la pression de l'eau envahissante, cet air s'est comprimé et, ne trouvant pas d'issue pour s'échapper, résiste à la pression de l'eau. C'est ce qui se produit quand vous enfoncez une bou-

teille vide dans l'eau, en la retournant. Un peu d'air reste toujours au fond.

La figure 2 vous montre, avec plus de détail, un de ces compartiments d'air. Nous y apercevons, suspendus, une série de casques analogues aux casques de scaphandriers. Aussitôt l'alarme donnée dans le petit bâtiment, tous les hommes se précipitent vers les chambres à air et enfoncent la tête dans un casque (fig. 3) C'est rapidement exécuté et cela peut être fait en pleine obscurité.

Il s'agit maintenant de sortir au plus vite et chaque homme casqué se dirige en tâtonnant vers l'issue en glissière que l'on vient d'ouvrir. Chaque homme a pressé une cartouche conte-

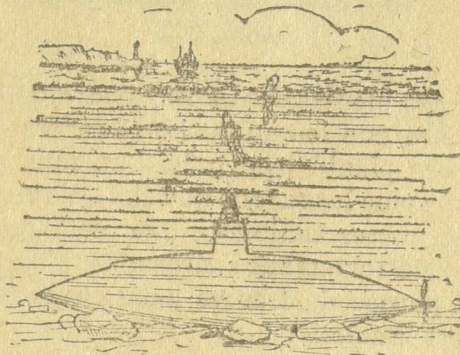
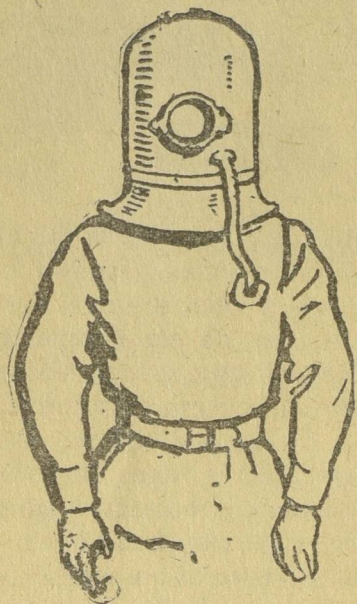


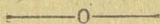
FIG. 4

nant une certaine quantité d'hydrogène comprimé. C'est ce qu'il respire. Comme son casque a une très forte dimension, il est plus léger que le vo-

lume d'eau qu'il déplace. L'homme, une fois en dehors du sous-marin (fig. 4), a donc une tendance à remonter à la surface, comme un bouchon. Voilà qui est fait. Les hommes ont, tour à



tour, quitté leur tombe sous-marine. Il leur reste maintenant la chance d'être sauvés par un bateau qui passera à leur portée.



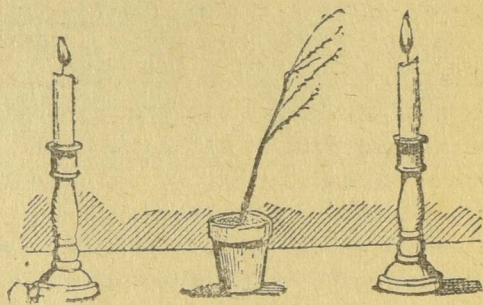
LES PLANTES AIMENT LA LUMIERE

Les plantes sont aussi avides de lumière que les animaux. Observez un arbre planté trop près d'un mur qui lui cache les rayons du soleil. Vous remarquerez toujours que cet arbre écarte fortement son sommet du mur et pousse de travers pour se diriger vers le soleil.

Laissez une pomme de terre dans une cave humide et sombre. Elle ne tardera pas à germer. Sa tige se dirigera toujours vers la petite anfractuosité par où parvient un peu de lumière.

re. La pauvre pomme de terre s'ennuie, sans doute, dans l'obscurité: elle a besoin d'un peu de gaîté.

Dans certains cas, on a vu des pommes de terre qui faisaient grimper, le long d'un mur, et jusqu'à un soupirail placé à deux verges de haut, une tige qui atteignait deux verges de hauteur, comme si les malheureuses prisonnières avaient voulu regarder par la fenêtre. Vous pouvez vérifier l'action de la lumière sur les plantes au moyen de quelques expériences. Plantez une fève dans un pot. Laissez-la dans l'obscurité jusqu'au développement d'une belle tige. Mettez cette tige en présence d'une source de lumière. Au bout d'environ seize heures, la tige s'inclinera vers la lumière. Une tige de pois demandera quatre heures, une tige de vesce demandera seulement une heure.



Mais voici qui est plus curieux encore. La sensibilité des plantes à la lumière est plus grande que celle des meilleurs appareils scientifiques. Un de ces appareils, le "photomètre", qui nous permet de comparer l'éclat lumineux de deux sources de lumière, est battu à plate couture par une mauvaise petite tige.

En effet, supposons qu'au moyen d'un photomètre on ait reconnu que deux ampoules électriques donnaient

une lumière égale: neuf fois sur dix, une tige de vesce indiquera que l'appareil est en défaut. Elle indiquera quelle ampoule est la plus lumineuse.

Nous ne vous conseillons pas cette expérience, parce que vous n'avez pas de photomètre sous la main. Mais vous pouvez prendre deux bougies et les allumer dans une pièce obscure, à égale distance de la vesce. Au bout de très peu de temps, la tige s'inclinera vers la flamme la plus éclatante. Changez les bougies de place et la tige s'inclinera d'un autre côté, absolument comme si elle était attirée par un aimant.

— o —

L'AUTO-AMPHIBIE

En histoire naturelle, on désigne du nom d'amphibies les animaux qui peuvent vivre tantôt sur terre et tantôt dans l'eau, et qui sont obligés de venir respirer l'air à la surface, par exemple: le phoque, la grenouille, le crocodile.

Nos illustrations vous montrent en quoi l'automobile d'un constructeur parisien a bien mérité le nom d'amphibie. Sa voiture est, en effet, une sorte de canot qui peut, avec la même aisance, circuler sur les routes et naviguer sur les fleuves. Vous saisirez sans peine, en jetant les yeux sur sa carrosserie comment elle peut servir à ces deux fins. La "voiture" est à proprement parler un canot. Et, comme il fallait mettre, avant tout, les organes de son moteur à l'abri de l'eau, ils ont été installés dans des cloisons étanches.

Quant au système de propulsion, il est constitué par un arbre de changement de vitesse. Lorsque la voiture est mise à l'eau, cet arbre de change-

ment commande à un embrayage qui transmet le mouvement, non plus aux roues, cette fois, mais à une hélice placée à l'arrière du véhicule.

La direction s'opère sur terre au moyen du volant que vous voyez à toutes les automobiles. Une fois l'amphibie à l'eau, ce volant cesse de commander les roues d'avant et alors, il actionne le gouvernail.

Une des manoeuvres les plus intéressantes consiste dans la mise ou

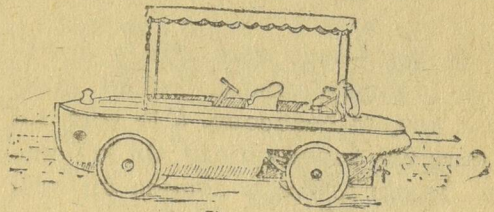


Fig.

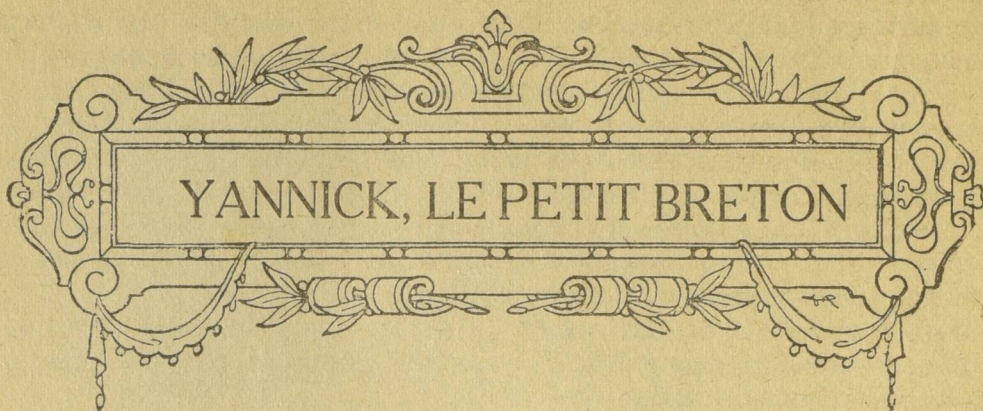
dans la sortie de l'eau. Elle s'exécute sans qu'on soit obligé de quitter le véhicule pour peu que les berges s'y prêtent. Il suffit alors au chauffeur de manoeuvrer un levier agissant alternativement sur les roues et sur l'hélice. L'auto-amphibie peut rendre de grands services aux gens qui habitent les bords d'une rivière et qui veulent combiner le canotage avec l'automobile. En temps de guerre, dans une région dont les ponts auront été coupés, un engin de ce genre sera infiniment précieux comme moyen de transport.

— o —

Il y a peu de différence entre le médisant et le malfaisant, ils attendent tous deux les occasions.

— o —

La sincérité ne doit jamais dégénérer en simplicité et la sagacité en finesse.



C'était un beau gars que le petit-fils de la vieille Annaïk. Il allait avoir treize ans, et beaucoup, à le voir, lui en auraient donné quinze. On le nommait Yannick. Trapu comme un vrai breton, les membres brunis par le soleil, hâlés par l'air salé de la côte, il semblait vraiment fait pour affronter la carrière si dure et si pénible du marin. Alors qu'il était encore tout petit, il ne parlait que de s'embarquer, et, dans ses rêves de la nuit, il se retrouvait toujours balancé sur l'un de ces navires qui, lorsqu'ils quittaient le port, semblaient vouloir l'attirer après eux, mettant dans les plis de leurs voiles des séductions irrésistibles auxquelles il aurait succombé, depuis longtemps déjà, si sa grand-mère n'avait tout fait pour le retenir auprès d'elle.

C'est que la pauvre femme n'en était ni à son premier deuil, ni à son premier chagrin. Son mari, son cher et bien-aimé Jean-Louis, était mort victime de son dévouement, en tentant de sauver des baigneurs imprudents. Lorsqu'elle tomba veuve, elle avait encore, en ce temps-là, son fils Jean-Marie, le père du petit Yannick. Il prit sa mère chez lui, et comme, deux ans après ses nocés, il perdit sa

femme, il confia à la vieille Annaïk le soin d'élever son enfant.

Chaque année, lorsque revenait le départ des Islandais pour la grande pêche, Jean-Marie, après avoir embrassé sa mère et son gars., partait comme les autres, pour le pays des brouillards et des jours sans clarté. Durant son absence, la bonne femme faisait des filets, tout en gardant et élevant son petit-fils. Celui-ci grandissait à côté d'elle, suivant les leçons de l'école, dont il était un des meilleurs élèves, et s'apprenant à lire sur cet Océan qui s'étendait devant lui, roulant dans ses flots d'impénétrables mystères.

Un jour vint, hélas! le jour de la rentrée au port des marins d'Islande et de ceux de Terre-Neuve, où, parmi les pêcheurs, Jean-Marie manquait à l'appel. En vain, la vieille Annaïk, son petit à la main, le demandait-elle à tous ses compagnons. Aucun ne pouvait la renseigner. En vain parmi les goélettes arrivant à la jetée, cherchait-elle à distinguer celle de son fils, dont les voiles neuves, au dernier départ, semblaient avoir emprunté leur teinte à la voûte azurée du ciel. La goélette n'était pas rentrée... Elle ne rentra jamais! Son patron Jean-

Marie, avec les quelques hommes qui la montaient, avaient été, sans doute, engloutis avec elle par la mer.

Annaïk restait seule pour élever l'enfant, et, dans son coeur de bretonne, une angoisse terrible naissait et grandissait à mesure que les jours succédaient aux jours et les années aux années.

—Et lui? se disait-elle souvent en regardant Yannick, ne lui échapperait-il pas aussi bien que les autres? Et dans son affolement, la pauvre femme maudissait la grande enjôleuse. Elle en voulait à la mer qui gardait dans ses flots tant d'époux, tant de pères et tant de fils, et qui, terrible ravisseuse, fait chaque année, des veuves et des orphelins.

Pourtant Yannick, comme nous l'avons dit, était de la vraie, de la bonne race de marins. Encore tout petit, il échappait à sa grand'mère pour courir aux bateaux amarrés dans le port, ou contempler le mugissement des vagues, ou bien encore sonder l'horizon où se perdait pour lui la vue de cet océan sur lequel il rêvait de se lancer un jour. A mesure qu'il grandissait, il devenait plus hardi et s'apprenait à monter aux cordages des navires. Il fallait le voir grimper dans la mâture, ou bien descendre dans la cale et aider les matelots à décharger la marchandise. Puis, lorsque la tempête, à certains jours, faisait rage, il n'avait pas de plaisir plus grand que de se poster, son béret bleu bien planté sur l'arrière de sa tête blonde, les deux mains dans ses poches, devant la mer en furie, et de se laisser fouetter le visage par les vents déchainés. Lorsque revenait le dimanche, il entraînait la pauvre vieille tout le long de la côte, à travers les rochers, puis il allait avec elle jusqu'au bout de la jetée, et

là, les yeux fixés sur la belle enchantresse, l'enfant cherchait à distinguer les navires qui passaient au large, et avait bien de la peine à contenir le désir qui le dévorait de partir, lui aussi, pour les pays lointains d'où l'on ne revient pas toujours. Il allait avoir treize ans le mois prochain; or il avait enfin arraché à sa grand'mère la promesse de le laisser s'embarquer lorsqu'ils seraient sonnés.

A la pensée de se séparer de lui, le coeur de l'aïeule se serrait. Elle pensait aux autres, à ceux qu'elle avait perdus, et elle était jalouse de la mer qui lui prenait ainsi tous les siens et ne les lui rendait pas. Ses angoisses étaient d'autant plus profondes qu'il rêvait grand, l'enfant de Jean-Marie. La pêche à la morue, telle qu'on la pratique à Terre-Neuve ou en Islande, ne lui suffisait pas. Il voulait voguer plus au large encore, pousser jusqu'en Amérique où s'en vont les capitaines au long cours, faire connaissance avec nos colonies, parcourir les différents océans, faire le tour du monde, en un mot. Et comme la pauvre vieille sanglotait en écoutant parler l'enfant, celui-ci, devant les larmes de sa grand'mère, se faisait câlin. Il montait sur ses genoux, comme autrefois, lorsqu'il était encore bébé; il l'enlaçait de ses bras, et les cheveux blonds de l'enfant se mêlaient aux cheveux blancs de l'aïeule. Il faisait miroiter l'avenir à ses yeux, et lui parlait du jour où, non plus mousse, mais marin pour de bon, il obtiendrait son brevet de navigation et s'embarquerait comme capitaine à bord d'un beau navire marchand. Il lui décrivait alors les joies du retour au pays après chaque voyage, le bonheur qu'il éprouverait d'apporter un peu d'aisance au

foyer pour les vieux jours de sa chère grand'maman.

La date fixée pour le départ arriva! Yannick s'embarqua sur un trois-mâts, commandé par un brave homme de capitaine qui avait autrefois connu Jean-Louis, et qui promit de veiller sur le mousse comme sur son propre enfant. Pauvre petit Yannick! En vain cherchait-il à contenir ses larmes; elles coulaient malgré lui, se mêlant à celles de son aïeule.

Celle-ci, le moment de la séparation arrivé, après avoir couvert de baisers son enfant chéri, après l'avoir serré une dernière fois dans ses bras, se campa sur le quai du port, attendant que le navire fût en partance. Quant il eut lâché les amarres et levé l'ancre, lorsque la brise, se jouant dans ses voiles, le fit s'incliner sur l'onde écumante et tracer son sillage sur les flots, alors elle gagna l'extrémité de la jetée, et là, debout sur les marches de pierre, au pied du grand calvaire qui domine l'océan, son mouchoir rouge à la main, elle resta ainsi jusqu'à ce que "La Joliette" s'éloignant toujours, se perdit complètement dans l'horizon sans fin. Alors elle sentit son vieux cœur se tendre sous l'émotion qui l'étreignait; il lui sembla que tout bonheur avait cessé pour elle, et, sous l'empire du chagrin qui l'oppressait, elle tomba sur la pierre de granit, les yeux toujours fixés sur le même point; et les heures s'écoulèrent, la nuit enveloppa la terre de son ombre, les étoiles s'allumèrent à la voûte des cieux, qu'elle était encore là. Il fallut qu'une voisine, inquiète de ne pas la voir rentrer sous son chaume, se mit à sa recherche et la ramenât chez elle.

* * *

Un an se passa! Deux fois durant ce temps, une lettre du petit mousse avait fait sourire et pleurer la grand-mère: sourire de joie, pleurer d'attendrissement. La dernière missive portait que tout allait bien à bord, que Yannick était en bonne santé, qu'il voyait du pays, qu'il avait aperçu des nègres, etc., etc... Il écrivait d'un port de la Nouvelle-Calédonie.

Il racontait qu'en arrivant à destination, le navire avait essuyé une forte tempête, et qu'à l'approche des passes il avait bien failli échouer sur la côte, par suite de bancs de coraux qui s'y trouvent. Sauf événement imprévu, "La Joliette", disait-il, reprendrait la mer dans un mois environ, passerait par le Cap Horn, et serait de retour à Saint-Nazaire, vraisemblablement dans six à huit mois. Yannick terminait sa lettre à sa grand-mère par la phrase traditionnelle des bretons:

"Celui qui ne cessera jamais de vous aimer,

Yannick, mousse
à bord du Trois-Mâts "La Joliette".
En rade de Touho (Nouvelle-Calédonie)."

Huit, dix, douze mois se passèrent; point de Yannick, point de lettre de lui! Durant ce temps, le printemps reparut en Bretagne, les ajoncs se couvrirent de leurs clochettes d'or; le soleil jaunait les moissons, les faucheurs les coupèrent.

Enfin parut l'automne et s'annonça l'hiver. La mer se faisait méchante; elle mugissait terrible, furieuse, écumante, ses lames gigantesques déferlant avec fracas sur les côtes, engloutissant des vies, jetant des épaves sur les grèves, semant l'angoisse dans les cœurs, faisant trembler d'effroi les femmes et les mères.

Et que faisait Annaïk? Elle pleurait! Un certain jour la feuille publique apporta la fatale nouvelle que le Trois-Mâts "La Joliette", avait fait naufrage, qu'on était sans nouvelles, que l'on considérait l'équipage comme perdu...

A partir de ce moment, la vieille bretonne ajouta le nom de son petit-fils à la liste, déjà longue, de ses défunts. Plus jamais on ne la vit sourire! Courbée par les ans aussi bien que par les malheurs, ridée par l'âge autant que par les larmes, elle errait souvent le long de la falaise, semblant chercher quelqu'un, appelant Yannick, écoutant si la brise, quand elle venait du large, ne lui apporterait pas quelques échos de sa voix, accusant la mer de ce nouveau larcin, et scrutant les flots, comme s'ils pouvaient parler ou lui ramener son bien.

Ainsi deux ans se passèrent, et Noël arriva de nouveau. Ce soir-là, très tard, la mère Annaïk resta blottie près du foyer sans flammes. Devant l'âtre où se consumait un tison, elle avait déposé, comme autrefois, lors des heureux jours, le petit sabot de Yannick, un tout petit sabot, gardé précieusement dans l'armoire, comme une relique, et que la bonne vieille ressortait chaque année à pareille date.

L'horloge, la belle horloge au grand balancier doré, marquait dix minutes avant minuit, et la bretonne allait, suivant la tradition et malgré ses soixante-seize ans, prendre sa mante pour se rendre à l'office. Déjà, de tous les clochers d'alentour, les sonneries carillonnaient gaiement. Dans la nuit, des ombres circulaient, les femmes portant des lanternes à la main, les hommes munis de leurs bâtons.

Soudain, comme se dirigeant vers la chaumière, des bruits de pas se font entendre. C'est sans doute quelque gars du pays qui se rend à l'église.

—Annaïk, mettez votre mante!

Dans le silence de la nuit, voici que retentit une voix d'un timbre jeune et chaud. Hé quoi! c'est un vieux Noël breton.

—Annaïk, prenez votre lanterne!

Mais on frappe à la porte. Qui cela peut-il bien être, à cette heure tardive?

—Annaïk, méfiez-vous!

Et voici que l'on entre.

—Annaïk, Annaïk, regardez!

Un double cri retentit:

—Grand'mère!

—Yannick!

Et le jeune homme tombe dans les bras de la chère aïeule qui, sous l'impression de la joie aussi intense qu'imprévue qui la saisit, tremble et chancelle.

C'est Yannick, en effet, Yannick que l'on croyait à jamais perdu, englouti par les flots! Ce n'est plus le petit mousse d'autrefois, mais bien un grand et beau garçon, aux yeux bien ouverts et qui rient derrière leurs prunelles, superbe dans sa tenue de matelot. Il est si beau, si beau, que sa grand'mère a peine à le reconnaître. Elle pleure, la pauvre femme, mais elle pleure de bonheur. Elle serre son petit-fils dans ses bras, elle l'embrasse et l'embrasse encore. Comment! lui qu'elle croyait au fond de la mer, lui dont elle avait pris le deuil, lui qu'elle avait tant pleuré, il était là, près d'elle, plein de vie, de jeunesse et de santé! Et les questions succèdent aux questions, les réponses aux réponses, les baisers aux baisers.

Mais que fait Yannick? Il a aperçu le petit sabot et, tout en souriant, le

voici qui se penche, le saisit, et qu'il y dépose quelque chose, puis gentiment, tendrement, le marin le tend à sa grand'mère intriguée, lui disant :

—“Le voici plein. Je vous avais promis de vous rapporter un brimborion de là-bas; tenez, prenez ça, c'est pour vous que je l'ai gagné.”

Et de ses doigts tremblants et amaigris, Annaïk saisit une belle et superbe médaille. C'est une médaille de sauvetage, décernée au petit breton pour avoir, lors du naufrage de “La Joliette”, sauvé le capitaine au péril de sa vie.

Ainsi, non seulement Yannick est retrouvé, mais il revient au pays avec les insignes des braves, et la grand-mère apprend alors que, durant quatre heures de temps, son petit-fils a disputé son chef à la fureur des flots, qu'il l'a sauvé, soigné, veillé, mais qu'ensuite brisé par tant de fatigues et d'efforts, lui-même a dû s'aliter, rester dans une île pendant plusieurs mois jusqu'à ce que, remis enfin sur pied, on put songer à le rembarquer. Ce fut alors que le capitaine obtint pour lui la médaille de sauvetage que, le lendemain, Yannick, tout fier et tout heureux, portait sur sa poitrine, soutenant de son bras jeune et vigoureux les pas chancelants de sa vieille et bien-aimée grand-mère.

M. ROCHENOR.

—o—

Quand deux femmes se font des confidences, si l'une écoute pendant que l'autre parle, c'est qu'elle espère bien parler à son tour, et même, la plupart du temps, elle fait semblant d'écouter... en pensant à ce qu'elle va dire.

LES IGNORANCES

Nous lisons dans “L'Opinion”, de Paris, à propos de la visite de l'empereur d'Annam, à Paris :

“Dans l'un des salons mieux achalandés de la rive gauche, l'on dansait dimanche pour la dernière fois de la saison. Un mauvais plaisant jeta soudain à la ronde cette question insidieuse :

—“Quelle est la capitale de l'Annam ?

“L'un proposa Hanoï, l'autre Saïgon. Et puis ce fut une bataille de noms exotiques, existant ou n'existant pas sur la carte d'Asie ou sur celle du monde...

“Tout à coup, la maîtresse de maison survint.

—“La capitale de l'Annam, mais je le sais: c'est Calcutta.

“Il ne se trouva personne qui sut assez de géographie pour nommer “Hué.”

Nous avons vu aussi fort à New-York, rapporte la “Gazette Franco-Américaine”, lors de la visite des académiciens Donnay et Chevrillon.

A chacune des nombreuses réceptions organisées en l'honneur de nos deux distingués compatriotes, un rédacteur du “Courrier des États-Unis” s'est amusé à poser la question suivante à des Français :

—Mais qui est donc ce M. Chevrillon?

—Voyons! C'est un académicien, parbleu! Un grand écrivain!

—Sans doute! Mais qu'a-t-il donc écrit?

Pas une fois, mais là, pas une seule, l'interpellé a pu fournir le titre d'une œuvre de M. Chevrillon.

Parlez-nous maintenant de la gloire académique!

L'avion remplace la locomotive et le paquebot

Il n'y a pas en Europe, depuis deux ans, un moyen de transport plus à la mode, plus agréable en même temps, que l'aéroplane-géant. Le premier gros avion qui partit du camp du Bourget, près Paris, pour se rendre à Londres, le Goliath, prit à bord une dizaine de voyageurs. Ce voyage réussit si bien que depuis cette époque, le Bourget est devenu le port de l'air du gai Paris et le plus grand terminus des voyages aériens. Le Bourget est à cinq milles de Paris, tout au plus. De là, partent les avions chargés de passagers, pour une douzaine de capitales européennes.



L'arrivée au champ d'aviation Le Bourget.

Le trajet entre Constantinople et Paris, soit une distance de 1.300 milles, se parcourt par voie aérienne en vingt-quatre heures. Les voyageurs moins audacieux qui préfèrent à l'avion, à cause de ses risques, le train ou le bateau, mettent quatre ou cinq jours à faire le même voyage.

Et l'arrivée au Bourget de l'avion-express de Constantinople, Buda-

Pest, Vienne, Prague et Varsovie n'est qu'un petit événement dans la journée des employés de ce fameux camp d'aviation d'où partaient pendant la guerre tous les avions chargés de la défense de Paris.

De très bonne heure, bat la première hélice du premier express en partance pour Londres. Deux ou trois passagers matinaux y montent, puis après ce premier départ, les avions ne cessent d'atterrir et de prendre leur vol jusqu'à la nuit.

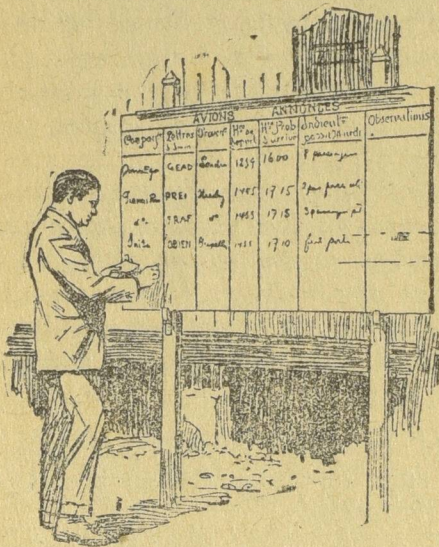
On ne fait pas encore de courses de nuit, mais bientôt ces avions-géants auront leur chenal aérien, éclairé d'en bas par des bouées lumineuses énormes, qui leur permettront de suivre aussi facilement leur route la nuit que le jour.

Les hommes d'affaires réclament d'ailleurs depuis longtemps ces voyages nocturnes.

C'est quelque chose d'extraordinaire que de voir l'activité qui règne dans le camp le Bourget. Aux petites heures, bien avant qu'arrivent les premiers passagers, les mécaniciens sont là en grand nombre qui caressent et soignent les avions qui doivent prendre le vol dans la journée.

Le pilote arrive au camp en même temps que les passagers. Le camp étant à cinq milles de Paris, des automobiles vont chercher les passagers à leur hôtel et les amènent au camp une heure environ avant le départ de l'avion. Là, les douaniers visitent leurs bagages et visent leur passe-port.

Ces aéroplanes sont ce qu'il y a de plus moderne. Très peu servent depuis plus d'un an. La plupart n'ont que quelques mois d'existence. Les passagers y sont mieux là-dedans que dans la plupart des wagons-salons du continent. Les fauteuils sont larges et profonds. Ils peuvent se promener sur les bas-côtés de la machine. Tout le confort moderne s'y trouve, jusqu'à une cuisine dans les avions qui font les grandes randonnées. Ajoutons-y une buvette, une bibliothèque et des tables de cartes.



Le grand tableau portant les mouvements des avions.

Ces salons sont très bien chauffés en hiver et rafraîchis par des éventails en été, si la température le réclame. Vis-à-vis chaque fauteuil se trouve une fenêtre et à l'arrière du salon une ouverture est pratiquée dans le plancher, munie d'une glace très épaisse, pour permettre aux voyageurs de contempler le paysage qui se déroule à leurs pieds.

Dans un avion faisant le trajet entre Londres et Paris, dernièrement,

un Anglais et un Américain se tenaient l'un vis-à-vis de l'autre. A un moment donné, la machine se mit à faire certaines cabrioles et l'Américain redouta le mal de mer. Il ouvrit donc une petite fenêtre malgré les protestations véhémentes de l'Anglais. Pendant deux heures, les deux voyageurs se querellèrent sur ce sujet et quand l'avion atterrit au Bourget, l'Américain avait évité le mal de mer mais l'Anglais avait les sangs tournés, par la colère et l'indignation.

Il part des avions tous les jours pour toutes les capitales d'Europe. Que dire encore? Toutes ces machines sont munies d'un appareil de télégraphie sans fil et de téléphonie sans fil. Dans la station du Bourget, se trouve un grand tableau que nous reproduisons dans cet article sur lequel sont inscrits au fur et à mesure les pays traversés par les avions.

UNE REVOLUTION POUR RIRE

C'est un rien que cette petite histoire contée par le "Vorwaerts", journal socialiste de Berlin, mais combien ce rien nous instruit de l'âme allemande!

Un inspecteur de l'enseignement, nommé Michaelis — il est le propre frère de l'ancien chancelier de l'Empire — présidait l'autre jour un examen, et voici la question qu'il posa à un candidat: "Dites-moi pourquoi la Révolution de 1918 doit être considérée comme une révolution pour rire."

Ce qui signifie, d'après M. Michaelis, que la République allemande n'en a pas pour longtemps et que la chute du Kaiser n'est que l'événement d'un jour.

Est-ce un pronostic ou un souhait? L'un et l'autre, sans doute?

COMME NOS AIEUX, BUVONS DU VIN

Il s'est tenu tout récemment à Milan un congrès contre l'alcoolisme. Une des questions les plus importantes qui y fut traitée fut celle du vin, en raison de la campagne qui est menée en Italie contre l'alcool en général et le vin en particulier. Pour concilier les intérêts des producteurs et ceux de l'hygiène publique, on s'arrêta à la formule du vin sans alcool: utilisation du jus de raisin sans fermentation préalable.

Mais il reste maintenant à savoir si le consommateur trouvera ces produits conformes à son goût et si le vin sans alcool ne lui paraîtra pas aussi fadasse qu'une quelconque tisane.

L'excès du vin, comme tout excès, d'ailleurs, est fâcheux. Mais doit-on pour cela en supprimer l'usage? Doit-on, par hygiène, s'abstenir de vin? Certes, non.

Il fut un temps où il était considéré comme la cause de tous les maux. "Surtout pas de vin!" recommandaient à leurs malades les médecins à la mode qui se livraient alors au plaisir "du régime".

Et les tisanes, les eaux minérales ou gazeuses remplaçaient la vieille boisson de nos aïeux.

A ces détracteurs intéressés, il convient d'opposer l'opinion de ceux qui en ont, au contraire, préconisé l'usage.

D'abord, il est bien prouvé que le vin est un aliment au sens propre du mot et non pas seulement un breuvage agréable aidant au brassage mécanique du contenu stomacal et à la solu-

tion des principes nutritifs. C'est l'avis de plusieurs savants, confirmé pleinement par diverses expériences, entre autres celles des docteurs Alburti et Rossi. Leurs expériences ont porté sur six paysans n'ayant jamais bu de vin. L'examen chimique des aliments et des substances permit de dresser un premier bilan alimentaire pour le régime qu'ils suivaient normalement. Celui-ci établi, on donna à chaque sujet, comme supplément à sa ration ordinaire, une chopine de vin par jour pendant trois semaines. Après quoi, toujours par le même mode d'investigation analytique, on dressa un nouveau bilan alimentaire.

La comparaison des chiffres ainsi obtenus, avant et après expérience, permit de dégager les conclusions suivantes: l'alcool du vin ingéré est brûlé en presque totalité dans l'organisme. Les calories émises par cette combustion sont utilisées pour le maintien de la température du corps et pour la production du travail. Il est à remarquer, en outre, que, pris ainsi à petites doses, le vin, par son alcool, contribue à augmenter la sécrétion des sucs digestifs, de l'acide chlorhydrique notamment. A ses quantités alimentaires propres, il ajoute donc des propriétés spéciales qui font de lui un stimulant des glandes du tube digestif; il favorise ainsi la digestion. Le système nerveux est tonifié par lui et on constate l'augmentation des globules rouges du sang.

En même temps qu'il joue un rôle important dans l'alimentation humai-

ne, le vin est donc une boisson saine et hygiénique. Quelle est la quantité que l'on doit prendre? Elle est variable, cela va sans dire selon le tempérament et le genre de vie de chacun. Les habitants des pays vignobles qui **en boivent** à tous les repas ne s'en portent pas plus mal et on trouve rarement parmi eux des alcooliques.

Pendant les durs travaux de la vendange, les ouvriers du Midi de la France boivent plusieurs pintes de vin par jour et tous disent que leur besogne, **excessivement pénible**, serait impossible s'ils ne prenaient du vin en quantité suffisante pour les soutenir.

Mais évidemment, ce sont là des cas particuliers.

En général, tous ceux qui se livrent à un dur travail physique peuvent boire facilement une pinte de vin par jour et même plus. Une chopine seulement pour ceux qui restent sédentaires sera une quantité raisonnable.

Ainsi peut-on résumer les diverses opinions de docteurs ou de savants. Citons, pour terminer, celle de M. A. Gautier, professeur à la Sorbonne, qui préconise le vin de préférence à toute autre boisson:

"L'usage du vin à dose modérée n'est pas dangereux. Dans les pays à vin, l'alcoolisme est à peu près inconnu, le vin qui reconforte et égaie suppléant facilement à l'alcool qui abêtit."

Buvons donc du vin et autant que possible du bon vin. Son plus grand défaut ne serait-il pas peut-être de **coûter cher**?

La sensation la plus puissante qui ait été octroyée à l'homme, c'est de se sentir de **taille** avec le plus grand **désastre**.

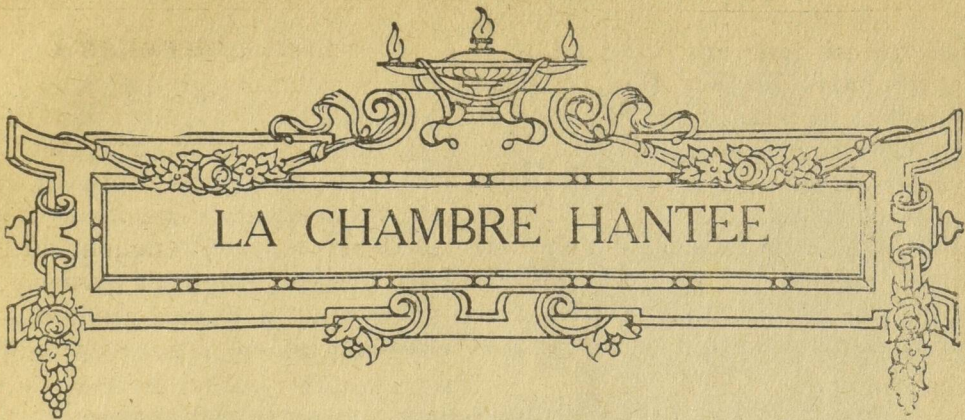
CANAL DE PANAMA

Quelle est l'histoire de la construction du canal de Panama?

—Le canal de Panama a environ quarante milles de longueur du Pacifique à l'Atlantique et environ cinquante milles des eaux profondes d'un de ces océans à l'autre. Sa profondeur moyenne est de 41 pieds. La plus grande largeur du canal est de 1,000 pieds. Le coût de construction du canal (les fortifications y comprises) est évalué à \$400,000,000. Deux compagnies françaises en entreprirent les premières le percement, avant que l'affaire fût vendue aux Etats-Unis qui la terminèrent. La première de ces compagnies françaises, la Compagnie du Canal de Panama, sous Ferdinand de Lesseps (1805-1894), constructeur du canal de Suez, commença l'excavation en 1881 et dut abandonner son travail en 1889, ladite compagnie ayant fait faillite. La nouvelle Compagnie du Canal de Panama, autre compagnie française, organisée en 1894, continua pendant un certain temps les travaux d'excavation. Le gouvernement des Etats-Unis obtint alors les droits de cette compagnie, en 1902, et l'autorisation de la république de Panama, en 1903. Les Américains se mirent à l'oeuvre en 1904 et terminèrent complètement le canal, dix ans après, le 1er janvier 1915.

L'OR AU CANADA

Les mines aurifères de la province d'Ontario ont produit 707,509 onces d'or en 1921, soit environ 20,000 kilos.



Il est une coutume dans une grande famille anglaise qui veut que la jeune épouse soit enfermée, le jour de ses noces, dans la chambre à coucher du château de l'époux, où, sous le roi Charles II, un meurtre fut commis.—Le fantôme de la victime doit apparaître à l'épousée d'un jour.—Les gaietés d'un pareil mariage pour une jeune femme superstitieuse.

Toutes les belles et riches Américaines qui épousent des nobles anglais n'ont pas le même sort. Elles doivent forcément se plier aux exigences de la tradition, du conservatisme anglais qui est, comme on sait, très rigoureux. Ainsi, la petite jeune fille dont il est question ici, Mlle Catherine Wendell, après avoir épousé le vicomte Porchester, devra se laisser enfermer le jour de ses noces dans la chambre à coucher de Brethby Hall, chambre hantée, où lui apparaîtra, raconte-t-on, le fantôme d'une ancêtre de son mari, morte assassinée. Cette apparition lui portera bonheur !

Lord Porchester, étant le fils et l'héritier du comte de Carnarvon, et aussi l'héritier probable de la fortune d'Alfred de Rothschild, passait pour l'un des plus intéressants partis d'An-

gleterre. Si bien qu'il fut un temps question de lui comme du prochain mari de la princesse Marie, la propre fille du roi et de la reine d'Angleterre. Mais, le jeune vicomte trouva que le titre d'époux de la princesse Marie comportait trop de charges et d'ennuis et qu'à cet honneur il préférait sa liberté. On sait que cet honneur alla à Lord Lascelles, lequel avait la richesse voulue et était assez âgé pour se plier à toutes les exigences de son rang.

Le jeune Porchester, au moment où l'on s'attendait le plus à ce qu'il épousât la fille du roi, disparut. Pendant qu'on le croyait à sa maison de campagne, il filait vers les Etats-Unis. A New-York, il fit la connaissance de Miss Wendell, qui le "snoba" tout d'abord, puis qui se radoucit en s'entendant décliner ses titres et qualités et aussi en s'entendant dénombrer ses richesses.

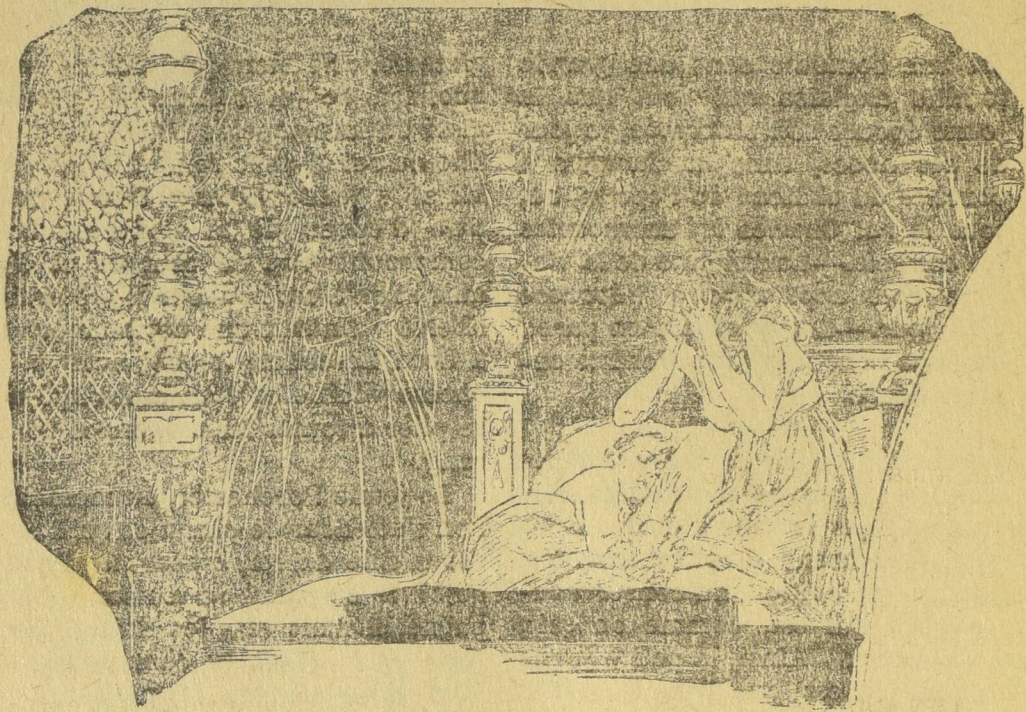
On parla d'un tas de choses, puis on parla d'amour et on convint de se marier au plus tôt. Un mois plus tard, le vicomte et la vicomtesse de Porchester rentraient en Angleterre. Mais là, une injonction très romanesque à la vérité, mais terrifiante, attend la vicomtesse. Chaque jeune personne qui épouse un héritier de la famille

Carnavon doit occuper la "chambre hantée" à Bretbey Hall, Stofordshire. Highclere est le siège principal de la famille, mais Bretbey Hall, château transmis à la famille par le comte de Chesterfield, est le plus vieux et le plus romantique. C'est la maison des nouveaux époux.

Bretby Hall fut le théâtre d'une ancienne tragédie qui inspira longtemps les poètes, les romanciers et les dramaturges, tragédie qui causa la mort

du duc d'York, qui devint par la suite le roi Jacques II.

Extrêmement jaloux, le comte crut que les relations du duc et de sa femme étaient beaucoup plus intimes qu'elles ne l'étaient réellement. Dissimulant sa colère, il pria sa femme de l'accompagner de Londres à son château ancestral de Bretby Park. Arrivés là, il l'accusa d'infidélité et lui déclara qu'il avait l'intention de la garder à jamais prisonnière dans son



de la femme bien-aimée du deuxième comte de Chesterfield. Elle était la fille du duc d'Ormonde et l'une des plus belles femmes de la cour de Charles II, en même temps que l'une des plus respectées.

Ce comte de Chesterfield, Philippe Stanhope, était un homme brutal et de mauvaises moeurs, mais il aimait passionnément cette femme.

La comtesse de Chesterfield, par sa grande beauté, s'attira l'admiration

château. Elle protesta de son innocence en recevant les saintes Espèces. Le comte déclara alors que si elle ne mourrait pas après avoir fait pareil ayeu en recevant les Sacrements, il croirait à son innocence.

Elle reçut la Communion dans la chapelle de Bretby Hall et tomba morte, cinq minutes après qu'on l'eût transportée à sa chambre. Le Lord fit croire à une punition de Dieu, mais les amis, les admirateurs nombreux

de sa malheureuse épouse, le Roi lui-même furent convaincus que la comtesse avait été empoisonnée par son mari.

La chose fit scandale, comme bien l'on pense, et le comte devint dans tout le royaume un objet de haine et de répulsion. Il s'enferma dans son château et n'osa plus de toute sa vie se représenter à Londres.

Depuis ce drame, d'après la légende, le fantôme de la comtesse de Chesterfield préside à la tête du grand lit nuptial de Bretby Hall. Elle apparaît toujours à la nouvelle mariée, mais pas nécessairement au jeune marié. Sous les yeux de l'épousée, Lady Chesterfield boit à la coupe empoisonnée, fixe avec des yeux que l'agonie commence à fermer, mais qui ont encore un éclat de foi et d'innocence, la nouvelle épouse, pousse un profond soupir, râle et meurt.

Cette apparition, paraît-il, ne jette pas la terreur dans l'âme de celle qui y assiste, mais au contraire l'arme pour toute la vie contre l'esprit du mal. Cependant, la perspective d'une telle apparition ne doit rien avoir de bien gai pour une jeune femme, si peu superstitieuse soit-elle.

Nous espérons bien que la nouvelle comtesse de Porchester nous racontera cette histoire...

— o —

LES BAPTISEURS DE LAIT

—

A l'époque de l'année où nos journaux parlent le plus du mouillage du lait, de la malhonnêteté de certains crémiers et laitiers en gros, il vous fera plaisir, sans aucun doute, de connaître les mesures de surveillance que l'on exerce sur le lait dans d'autres pays du monde. Nos conseillers municipaux pourront trouver dans la façon dont on procède en France, par

exemple, la matière d'une enquête sérieuse à faire chez nous.

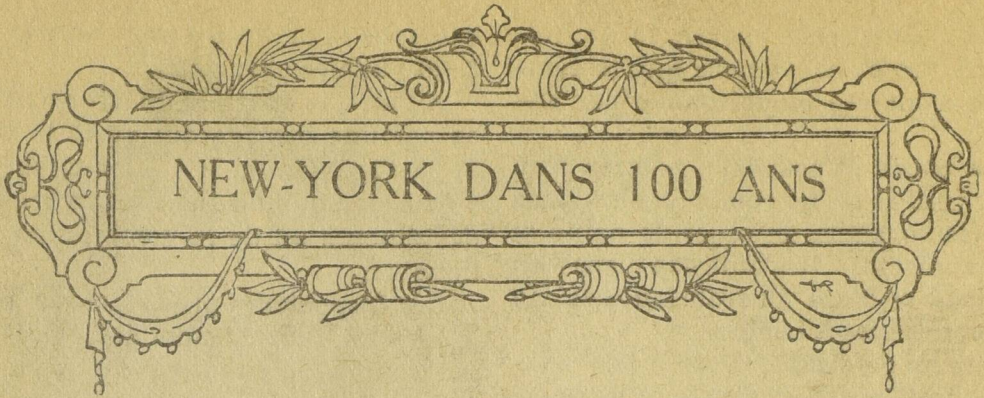
A Paris, le contrôle du lait est exercé par une brigade qui porte le nom de la "brigade du lait", tenue sur le même pied qu'une quelconque brigade des mœurs ou de la commission des liqueurs.

Ces inspecteurs procèdent par prélèvements. Dans chaque district, il y a un commissaire chargé des fraudes. Au cours de son service, ce commissaire de police pénètre au hasard de sa marche dans la boutique d'un laitier. Nous n'avons pas à Montréal, à part quelques rares crémeries, de ces boutiques de laitier. Les épiciers vendent le lait, c'est vrai, mais il leur est fourni par l'une des six grandes compagnies laitières de la métropole. A l'aide d'un appareil spécial qui permet d'évaluer tout à la fois la densité et la température du lait, il se rend approximativement compte de sa qualité. Si, à température normale de 15 degrés, le lactodensimètre (tel est le nom de cet appareil) accuse une densité inférieure à tant, c'est que le lait a été baptisé ou écrémé. Pour le moins, il est douteux.

Puis, le même commissaire tire quatre échantillons du lait inspecté et en envoie un au laboratoire de chimie.

La loi de 1905 qui réglemente la fraude du lait en France a presque mis fin aux abus de certains commerçants indécents, pour le moins. Avant cette fameuse loi, les laits entrant à Paris étaient, pour la plupart, mouillés à 15 p. 100 et écrémés à 30 et 40 p. 100.

Depuis, la Chambre correctionnelle condamne les coupables à cinq et six cents piastres d'amende et quinze jours de prison. Aussi, le nombre des coupables a-t-il diminué étonnamment.



Il n'est pas impossible que New-York, le chef-d'oeuvre de la métallurgie, cette gigantesque cité de fer et d'acier, dont les grandes artères sont pareilles à des abîmes de maçonnerie, dont le bruit assourdissant de ferraille rappelle les forges de Vulcain, soit dans cent ans construit dans la manière illustrée par notre vignette.

Les architectes américains, depuis quelques années, essayent de s'imaginer exactement les proportions futures de leur ville. Comme le grand baron Haussman qui reconstruisit Paris sur un plan nouveau, jeta par terre la moitié de la capitale française pour la refaire plus belle, plus architecturale, plus imposante, ils rêvent de reconstituer New-York, déjà pourtant assez solidement bâti.

La ville aurait ainsi l'aspect d'une forêt de pylônes, tours carrées toutes de la même hauteur, comptant quatre-vingts étages. Ces tours se dresseraient trois de front sur une immense étendue parallèle. Leurs bases reposeraient sur des jardins arrosés de rivières.

Des ponts suspendus ressemblant de très près à des poutres de fer dans une bâtisse en construction relierait à trois hauteurs ces gratte-ciels géants. Pas de rues, ni avenues, ni

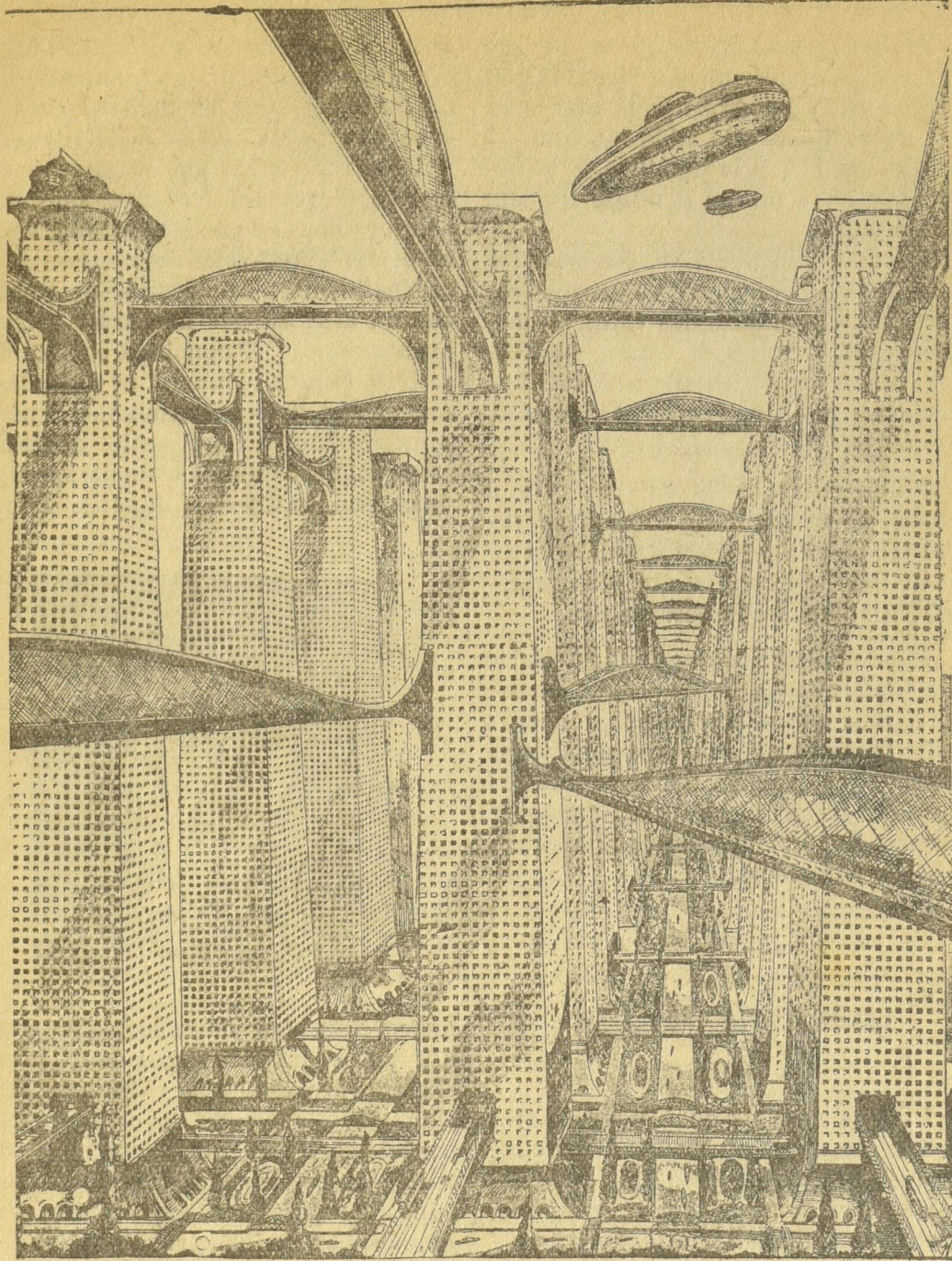
boulevards dans cette cité future; que des jardins et des canaux.

La réalisation de ce projet est-elle impossible? Il nous semble, mais qu'auraient pensé les habitants de New-York de l'an 1822 si on leur eût montré le plan du Woolworth Building? N'y a-t-il pas autant de différence entre le New-York de 1822, avec ses maisons d'au plus trois étages, et le New-York d'aujourd'hui, avec ses immeubles de soixante étages?

L'augmentation de la population et des affaires amènera la création d'une architecture municipale, laquelle construira des villes dans le plan que nous venons de donner.

Dans cent ans, d'après le professeur Ferdinand Shuler, auteur de ce projet, les maisons auront quatre-vingts étages; elles seront en béton et en acier et leurs bases auront les dimensions d'un des plus gros pâtés de maisons de nos jours.

Les murs de ces tours seront en verre, oui, monsieur, en verre et une lumière répandue de quelque part dans tout l'immeuble l'éclairera dans tous ses coins et recoins sans que pour cela les gens du dehors puissent voir ce qui se passera à l'intérieur. Les fenêtres seront comme celles de nos jours.



Tous les gens qui habiteront cette ville auront naturellement leur automobile ou leur aéroplane de préférence. L'atterrissage se fera sur le toit de

ces maisons où se trouveront aussi les remises et garages.

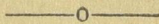
Le perfectionnement de la machinerie n'obligera plus les ouvriers

travailler que quelques petites heures par jour. Les gens auront ainsi plus de loisirs qu'ils pourront consacrer aux sciences et aux arts, à la musique, à la philosophie, à la peinture, à la littérature et à un tas d'autres travaux de l'esprit.

La médecine fera vivre les hommes plus vieux. Les maaldies seront très rares. La circulation des voitures, automobiles, tramways, trains, métros, etc., sera rapide et silencieuse. Les accidents de la rue seront rendus impossibles.

Enfin, en un mot, ce sera la cité idéale, rêvée par les philosophes, rêvée même par les disciples de Fourier et de Saint-Simon, la cité communiste! Mais nous ne la verrons pas...

Il est d'ailleurs chose facile de faire son petit Jules Verne, de prophétiser en tout, pour que, si par hasard, les idées extravagantes qu'on a eues sont mises à exécution, on s'en tire avec une réputation de génie. Est un homme de génie celui qui voit de cent ans au-delà de son siècle.



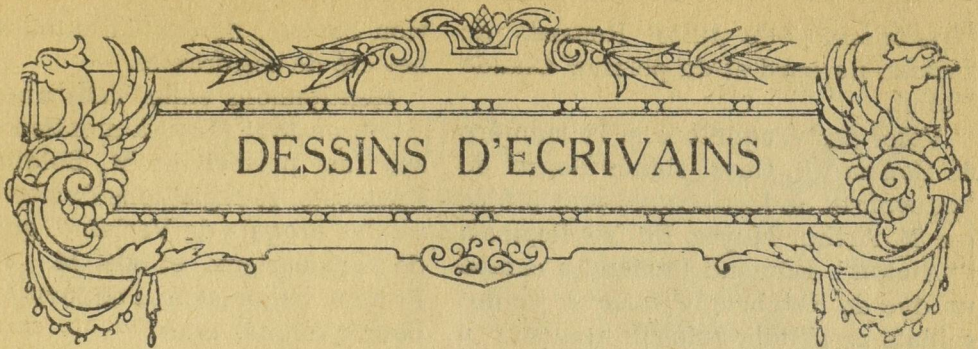
LE CRITIQUE INFLUENT

De tous les types de critique, le plus connu comme le plus souvent rencontré est l'informateur officiel, le bé-nisseur ordinaire de tous les concerts, de tous les récitals, de toutes les auditions, de toutes les expositions de peintures, de tous les derniers livres parus. Celui-là a vu tant de productions artistiques qu'il est blasé de toutes. Pour tenir son rôle de belle façon, il n'a qu'une arme, le mot "amu-

sant". Il prononce ce mot unique avec un clignement d'yeux significatif ou un geste léger de la main ou encore avec une petite moue dédaigneuse. Vous le rencontrez par exemple dans un thé et voulant être fixé sur une peinture dont on parle beaucoup, vous lui dites: "Avez-vous vu, avez-vous vu ces délicieuses miniatures de Robin Janson à la Galerie des Arts? Qu'en pensez-vous?" Il penchera sa tête en arrière, languissamment, et répondra: Amusantes, très amusantes! La personne qui lui a posé cette question est intriguée. "Il doit connaître un tas de choses, se dit-elle, in petto. Com-



bien j'étais fou de m'emballer pour une chose qui est simplement amusante!" Et vous allez à votre tour, tellement l'influence de ces critiques superficiels et fats qui dissertent sur toutes choses mais ne possèdent aucune connaissance approfondie est grande; et vous allez répétant que les miniatures de Robin Janson "sont réellement fort amusantes". Le mot peut servir à toutes les sauces. Un concert, une peinture, un livre, des funérailles, un meurtre, tout cela peut être amusant!...



On a tant parlé de peintres qui eurent un joli brin de plume à leur pinceau qu'on est tout heureux et tout aise de voir des écrivains habiles à dessiner et peindre.

Ce plaisir de délicat nous est offert par M. Hector Brame, qui réunit, en sa galerie du boulevard Malesherbes, à Paris, une centaine de peintures et dessins d'écrivains illustres.

—C'est Sacha Guitry, nous dit M. Hector Brame, qui m'a suggéré l'idée de cette exposition, un jour où il me montrait, non sans fierté légitime, sa bibliothèque, riche en autographes et croquis d'auteurs. Sacha Guitry prêchait un peu pour sa paroisse, car vous n'ignorez pas qu'il est aussi spirituel portraitiste qu'auteur dramatique. Il n'a pas de peine à me convaincre de l'intérêt qu'il y avait à montrer les rapports, souvent curieux, entre les réalisations littéraires des écrivains et leurs essais d'interprétation plastique. Grâce au précieux concours d'obligants collectionneurs—et il me faut, ici, remercier Mmes Yvonne de Bray, Alexandre Dumas, Saint-Marceaux, Lauth-Sand et Lardin de Musset, MM. Arthur Meyer, Emile Bergerat, Meynial, G. Claretie, Pierre Stevens et Robert de Flers—j'ai pu réunir les pages significatives que vous allez voir.

Nous avons visité l'exposition, réellement curieuse, des "Dessins d'Ec-

vains illustres". La première impression qui s'en dégage est que les génies littéraires — Hugo, Vigny, Musset, Baudelaire — eussent aussi bien pu être de grands peintres que de grands écrivains.

Il faut bien avouer que certains talents littéraires réputés n'eussent donné que de médiocres talents de dessinateurs. Quelques prétentions à l'originalité, dans le domaine des lettres, trahissent une imagination fort pauvre dans le dessin. Mais, la plupart du temps, les qualités d'observation se retrouvent presque égales dans le crayon et dans la plume.

Voici deux aquarelles sagement impressionnistes de M. Emile Bergerat, et des sanguines et un joli portrait féminin d'Henry Bataille, d'une fine et nerveuse arabesque et d'un modernisme aigu. Henry Bataille, on le sait, n'était pas seulement peintre de moeurs, mais encore peintre, tout court, et médaillé au Salon.

Les croquis de théâtre de Mounet-Sully sont d'un accent sévèrement classique, et les encres de Clovis Hugues ont de vagues ressemblances avec celles de Victor Hugo.

En trois coups de crayon, Gabriel Fauré exécute un portrait chargé expressif. Plus laborieusement synthétique, mais aussi plus psychologue, Sacha Guitry souligne le caractère des

physionomies de Jules Renard, de Tristan Bernard et du peintre Claude Monet.

Voici des croquetons, à la manière de Constantin Guys, signés Roger de Beauvoir et de fort beaux livres prêtés par M. Arthur Meyer. En frontispice à l'«Aiglon», Edmond Rostand a campé un duc de Reichstadt jouant avec des **soldats** de plomb. Jules de Goncourt a **dessiné** au crayon la «Vieille Rue de la Lanterne», dont on retrouve plus loin la sèche, précise et réaliste aquarelle. Un nu, très influencé de Delacroix, **précède** l'«Orient» de Théophile Gautier. Ici, Musset silhouette le pur profil de Rachel, et là Pierre Loti traduit l'étrangeté d'un nostalgique paysage **haïtien**.

Henri Monnier figure dans cette exposition avec sa légendaire création de «Monsieur Prud'homme».

«Le Château de Montsoreau», romantique à souhait, et l'hallucinante «Gorge des contrebandiers», en clair-obscur, sont deux des plus belles pages de Hugo, qui eût aussi bien pu être Rembrandt que Hugo. Il y a comme un reflet de la pureté et de la souplesse du crayon d'Ingres dans les portraits de lord Byron, Louise Bouvier et de Mme Adolphe de Musset, par Alfred de Musset. La géniale parenté de Vigny et de Baudelaire s'accuse dans des croquis inexpérimentés, mais d'une passion fougueuse et contenue.

On jurerait les aquarelles de George Sand, si sagement peintes, à petits coups de pinceau, avec des lointains vaporeux, des aquarelles de pensionnaire ostensible.

Le clair de lune en gouache et sépia d'Alexandre Dumas père, est d'une touchante rêverie romantique. Quant aux décors esquissés par Victo-

rien Sardou, ils ont l'architecture, la netteté de ses drames.

Mentionnons enfin, dans une exposition où tout serait à mentionner, un spirituel portrait de M. Boldini, par Zamacois, et regrettons de n'avoir pas vu des croquis de Verlaine, qui en fit de fort curieux, et de M. Anatole France, qui en campa de fort plaisants pour quelques amis.

—o—

LE PETIT BUVARD

Pendant la guerre, on a distribué en Angleterre, pour des raisons de propagande, à des millions d'exemplaires, un petit buvard illustré. Sous le portrait de M. Lloyd George, on lit ces mots extraits d'un de ses discours qui nous faisaient autrefois tant d'effet:

«The only terms on which peace is possible are complete restitution full reparation, and effectual guarantees against repetition.»

Le «Matin» évoque ainsi ce petit fait :

«Ces paroles d'engagements résumaient un désir universel. C'est pour elles, par elles, que tant d'hommes sont morts. Ces promesses solennelles n'ont pas été tenues. Celui qui les a faites a, par mille moyens, essayé de les tourner...»

«Nous n'avons aucune raison de croire aux paroles d'aujourd'hui tant que ne seront pas réalisées les paroles d'hier. Il peut y avoir encore cent conversations, mille conférences, aucune ne réglera la situation tant qu'en Angleterre, on oubliera... le petit buvard avec lequel je sèche encore aujourd'hui l'encre de cet article.»

(Belgique-Canada.)



LE CHENIL



LE CANICHE FRANÇAIS (French Poodle)

Ce chien est le plus intelligent de toutes les races de chiens. Il figure sur les grandes scènes avec les artistes, il conduit les aveugles, sa compréhension n'est jamais en défaut. Le

ce qui leur donne un aspect très original.

STANDARD

Tête.—Longue, droite et fine; crâne large et un peu élevé en arrière.

Museau.—Long et fort; gencives et babines noires.



KIKI.

Caniche français, propriété de M. Francis Larin, Montréal.

caniche se divise en deux catégories par son poil laineux et légèrement ondulé, pour la première, et rude et sous forme de corde pour la seconde, descendant jusqu'à l'extrémité des pieds. On les tond de différentes manières,

Yeux.—En forme d'amande, noirs et réfléchant l'intelligence; nez noir.

Oreilles.—Longues et larges, plantées bas, portées collées à la face.

Cou.—Long et bien proportionné.

Épaules.— Tombantes, fortes et musculueuses.

Poitrine.— Profonde et modérément large.

Dos.— Court, fort et légèrement ensellé; les reins larges et musculueux; les côtes bien arrondies et fermes.

Pieds.— Plutôt petits, soles épaisses et fermes.

Pattes de devant.— Droites, forte ossature et musculueuses; pattes de derrière très musculueuses avec les jarrets bas.

Queue.— Plantée plutôt haut, portée un peu relevée.

Poil.— Bien fourni, de bonne qualité.

Couleur.— Noir, blanc, bleu, brun, rouge. Il doit être d'une même couleur.

Les caniches exigent de grands soins pour leur fourrure si on veut les conserver beaux.

VALEUR DES POINTS

Apparence générale et port, 16; tête et oreilles, 15; yeux et expression, 10; cou et épaules, 10; conformation du corps, reins, dos et port de la queue, 15; pattes et pieds, 10; couleur et qualité du poil, 15; os, muscles, condition, 10. Total, 100.

Albert PLEAU.

Vient de paraître, 'LE CHIEN'. Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque et de défense, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.

SUR LE LORGNON

On a constaté qu'on rencontre beaucoup plus de gens portant un lorgnon dans les quartiers littéraires et studieux de Paris. Un médecin établi en Egypte a même assuré qu'en prenant un tramway partant de la gare de l'Est on est surpris de voir augmenter le nombre des voyageurs à lunettes ou à lorgnon dès que l'on a passé la Seine.

En province, écrivait le même médecin, on ne rencontre des myopes que dans les villes. Ce cas est infiniment rare dans les campagnes. Il croyait pouvoir conclure de ce fait, répondant à une enquête ouverte par la "Chronique médicale", que la myopie était un résultat du développement des études scientifiques, littéraires, historiques, etc., en un mot de la civilisation.

La question demeure pendante, mais il n'en reste pas moins inquiétant de penser que plus les hommes, à mesure qu'ils y verront plus clair par le savoir, y verront de moins en moins clair... dans leur petite vie quotidienne.

LONDRES PAIE

Pendant la guerre, le Canada a dû de fortes sommes à Londres. Depuis, et même vers la fin de la guerre, c'est le gouvernement britannique qui est devenu le débiteur du Canada.

Le 31 mars dernier, la Grande-Bretagne devait au gouvernement canadien, toutes notes équilibrées, plus de 117 millions de dollars.

Nous rentrons dans notre créance à raison de 5 millions de dollars par mois, a déclaré l'hon. M. Fielding au Parlement canadien.

Y a-t-il un mode d'exécution plus rapide que la pendaison ?

Nous avons déjà maintes fois parlé au cours de certains articles qui s'y prêtaient de la peine de mort, telle qu'infligée en Canada, dans toutes ses provinces. Il nous est parfois arrivé de dire que la pendaison donnait souvent lieu à des scènes des plus macabres, si mal exécutée. La guillotine est rouge de sang mais elle est rapide et sûre comme l'éclair. Et que dire du peloton d'exécution? Que dire de six tireurs d'élite qui visent en même temps au coeur du condamné? La meilleure démonstration qui puisse être faite en faveur de ce dernier mode d'exécution contre la pendaison est précisément un article capital du code pénal de l'Etat de Utah aux Etats-Unis.

L'article 9182 de ce code criminel, relatif aux modes d'exécution capitale, est ainsi conçu: "La peine de mort doit être infligée soit en pendant le condamné par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, soit en le fusillant, à son choix. Si le condamné omet, néglige ou refuse de faire le choix susdit, le tribunal, au moment de prononcer la sentence, doit indiquer le mode d'exécution, l'indication de tel mode faisant partie du jugement."

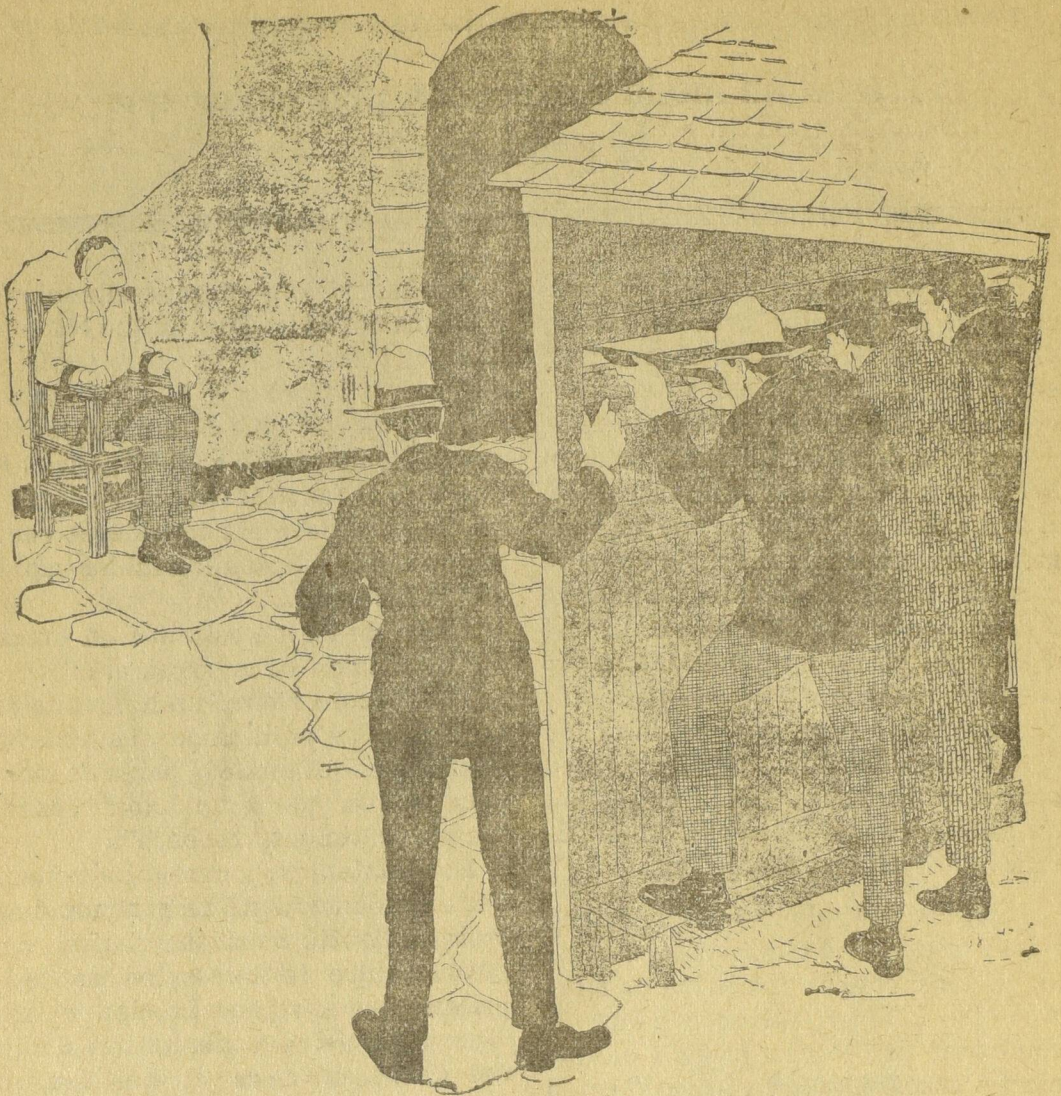
La loi stipule en plus que la sentence doit être exécutée par le shérif du district judiciaire auquel appartient le condamné, et cela "contre les murs extérieurs de la prison". La prison d'état est située dans les environs de la Cité du Lac Salé (Salt Lake City).

Les meurtriers en général sont rares dans cet Etat. Depuis que les condamnés à mort ont le choix entre la potence et le peloton, il n'en est pas un seul qui ait choisi la potence. Si aucun condamné n'a opté pour l'échafaud, il faut forcément en inférer que la pendaison est considérée comme un mode d'exécution moins rapide que la fusillade...

Le loi de l'Utah est citée en exemple dans toute l'Amérique et il ne s'y est pas encore trouvé un humanitaire, un légiste ou politicien, même en faveur de l'abolition de la peine de mort, pour trouver que le "peloton" constitue un châtiment "barbare".

Et maintenant, comment s'exécute cette condamnation? Le condamné est assis et ligotté dans une chaise, appuyée contre le mur extérieur de la prison; il a les yeux bandés et fait face à un peloton de tireurs d'élite qui visent au coeur et font feu en même temps au commandement du shérif. Le condamné ne voit pas les exécuteurs des arrêts criminels. Aucun témoin n'assiste à cette exécution, si ce n'est les gardes nécessaires.

Cinq hommes choisis par le shérif se mettent à l'exercice quelques jours avant la date fixée pour l'exécution. Le matin de ce jour, avant le lever du soleil, ces tireurs d'élite sont amenés secrètement à la prison et conduits dans un abri en bois, monté à cent pieds environ du mur. Les canons des fusils sortent seuls des meurtrières

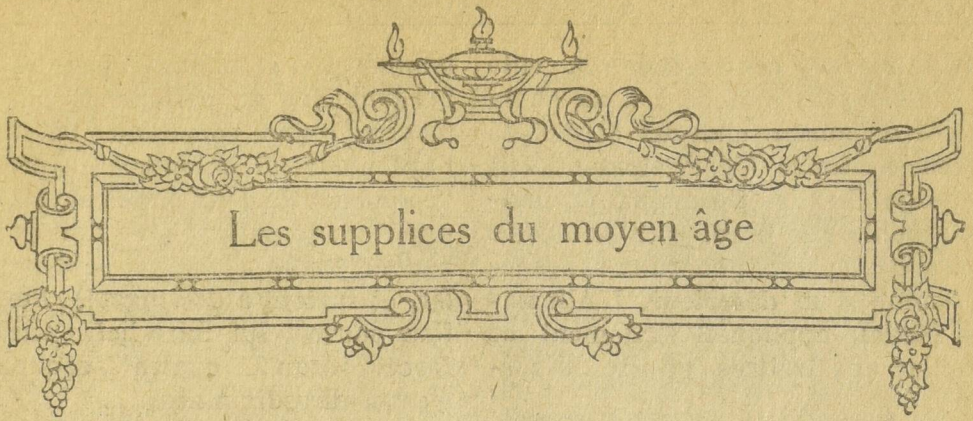


pratiquées dans cet abri. Au commandement du shérif, les cinq tireurs font feu. La tragédie est terminée. Dans aucune de ces exécutions, jusqu'à ce jour, il ne s'est commis une erreur. Les spectateurs de cette scène n'entendent qu'une détonation et ne voient qu'un nuage de fumée. Une seconde après, l'homme, le cœur traversé, est enlevé du mur.

Les noms des exécuteurs des hautes-œuvres ne sont connus que du shé-

rif et du gouverneur de la prison. Mieux encore, deux des fusils remis entre les mains des tireurs sont chargés à blanc, de sorte que ces tireurs ont la consolation de se dire les uns les autres que leur fusil était chargé à blanc et qu'ils n'ont rien eu à faire avec la mort de ce condamné.

N'est-ce pas propre comme exécution capitale?



Dans un récent article publié ici même, nous donnions à nos lecteurs des renseignements tout nouveaux sur les divers supplices en usage dans tous les pays d'Europe, avant la révolution française. Pour édifier les lecteurs sur la cruauté des mœurs à ces époques, nous en donnions la description de chacun dans toute son horreur. Il n'est pas mauvais de dire qu'en France, tous ces supplices ont été abolis par la révolution française et particulièrement en 1790. Les philosophes du dix-huitième siècle furent pour beaucoup dans l'adoucissement des peines infligées aux condamnés. La révolution n'aurait fait que cela qu'elle mériterait, nous osons dire, toute notre admiration.

Dans cet article, nous parlions des supplices les plus connus. En voici d'autres, aussi inhumains, aussi atroces: l'écartèlement, la question par l'eau, l'épreuve de l'eau froide, l'épreuve de l'eau chaude, etc.

La **question** n'était pourtant pas le supplice même infligé au condamné. Il y avait deux sortes de question: la question préparatoire préalable, qui avait lieu avant le jugement pour arracher des aveux à l'accusé et la question définitive qu'on faisait subir aux

condamnés, après le jugement, pour leur faire nommer leurs complices.

Les instruments les plus usités pour la question étaient les verges, la roue, le chevalet. D'autre part, on chauffait et brûlait les extrémités des membres; on arrachait les ongles; on chaussait les pieds de brodequins, que l'on serrait graduellement, au moyen de coins; on coulait du plomb fondu dans les oreilles, les yeux, la bouche du patient. On lui faisait avaler de l'eau chaude à pleins seaux. La question était administrée par un bourreau appelé questionnaire. Il était assisté d'un médecin qui avertissait le magistrat instructeur, si le patient pouvait ou non continuer à supporter l'épreuve sans risque de la vie.

L'horrible usage a existé chez tous les peuples anciens. En France, il a été pratiqué, comme nous l'avons dit, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. La question préparatoire fut abolie par une déclaration de Louis XVI, mais la question définitive, la plus cruelle, ne fut abolie que par la révolution française, le 9 octobre 1789.

L'écartèlement, l'un des supplices les plus atroces que la cruauté humaine ait inventés, était pratiqué dès l'antiquité la plus reculée. Metius Suffetius, dictateur d'Albe, convaincu

d'avoir soulevé contre Rome la ville de Fidènes, fut attaché à deux chars attelés de quatre chevaux et dirigés en sens contraire. L'écartèlement était en usage chez les Germains; Jornandès raconte que le roi goth Amanaric fit écarteler par des chevaux sauvages la femme d'un déserteur. L'Allemagne féodale appliquait également ce supplice aux traîtres et aux déserteurs.

Les anciennes lois françaises réservaient la peine de l'écartèlement à la punition des crimes de lèse-majesté au premier chef, c'est-à-dire à l'expiation des attentats contre la personne du roi ou des princes du sang. C'est ainsi que Poltrot de Méré, qui avait assassiné le duc de Guise, et Salcède, qui avait comploté l'assassinat du duc d'Anjou, frère de Henri III; Chatel, qui tenta d'assassiner Henri IV; Ravallac, qui le tua; Damiens, qui frappa Louis XV d'un coup de canif, furent tirés à quatre chevaux.

Le supplice par l'eau bouillante fut, jusqu'à la fin du seizième siècle, le mode d'exécution employé contre les faux monnayeurs, dans presque tous les pays de l'Europe. Ils étaient noyés dans l'eau bouillante. En France, une des dernières exécutions de ce genre fut celle de Nicolas Salcède, qui eut lieu à Rouen en 1581.

Revenons à la question par l'eau. On nommait ainsi un genre de torture qui ne disparut du droit pénal français qu'en 1790. On distinguait dans ce cas la question ordinaire et la question extraordinaire. L'application de la question était cependant la même dans les deux cas.

Le patient, lié par les mains et par les pieds à des anneaux fixés, à trois pieds du sol, dans le mur ou à un appareil spécial, "était bandé aussi for-

tement qu'il se pouvait" pour obéir à l'ordonnance du parlement; puis au moyen d'une corne ou entonnoir, l'exécuteur lui entonnait un premier "coquemar de deux pintes et une chopine". Si le patient n'avouait pas (la bouche pleine, comment peut-on parler, et surtout à des juges!), l'exécuteur pouvait lui faire boire ainsi de force jusqu'à quatre coquemars, c'est-à-dire dix pintes...

Epreuves par l'eau bouillante ou froide.— Ces épreuves qu'on nommait encore ordalies ou jugements de Dieu, furent en usage dans divers pays d'Europe jusqu'au XIII^e siècle, dans certaines causes extraordinaires, lorsque les preuves étaient impossibles à produire. Il s'agissait, pour l'épreuve par l'eau bouillante, de trouver un objet, un anneau, le plus souvent, au fond d'une chaudière pleine d'eau en ébullition. Celui qui tentait l'épreuve en retirant son bras indemne était déclaré innocent et absous.

L'épreuve par l'eau froide consistait à jeter l'accusé, après lui avoir lié la main droite au pied gauche, dans l'eau préalablement bénite d'une rivière ou d'une cuve. Si l'individu surnageait, il était déclaré coupable, car il était admis qu'une eau bénite ne pouvait recevoir un coupable dans son sein. C'était une des épreuves les plus bénignes du moyen âge et qui semble n'avoir été inventée que pour sauver ceux des accusés qu'on avait résolu de trouver innocents; car bien peu surnageaient, comme il est aisé de le croire. Dans certaines localités, c'était, au contraire, la sentence de culpabilité qui était prononcée quand le patient allait au fond de l'eau. Boniface III et Louis IX légiférèrent contre cette pratique inepte, mais ils ne parvinrent pas à l'abolir complète-

ment. On a encore des exemples de l'épreuve par l'eau contre des sorciers dans les années 1590 et 1617.

Le **chevalet**, autre supplice, était une sorte de cheval de bois, à dos très aigu, sur lequel on asseyait, les pieds chargés de poids, ou attachés à des cordes que l'on tendait de plus en plus, les soldats coupables de certaines fautes.

Le chevalet de torture était aussi un instrument qui se composait d'une pièce de bois triangulaire reposant sur quatre pieds, et sur lequel on couchait le patient, dont le corps était lié et fixé dans un état de complète immobilité. L'extrémité des cordes qui attachaient les membres était fixée à un cric. Il suffisait d'imprimer un mouvement au cric, à l'aide d'un tourniquet, pour tendre les cordes et disloquer, en les déchirant, les membres du patient. On opérait cette tension graduellement pour déterminer l'accusé à faire des aveux.

En plus du chevalet, les verges étaient à l'armée un châtiment ordinaire et servaient aussi à l'application de la question. Sous le nom de verge on entendait à l'armée un instrument de correction formé d'une baguette flexible et plus ordinairement d'une poignée de brindilles. La peine des verges en usage déjà sous diverses formes chez les Grecs et les Romains, continua d'être appliquée dans les armées européennes et ne fut abolie dans l'armée française qu'en 1789, encore par la révolution française.

Le supplice de la roue en est un autre, institué par un roi et supprimé par la révolution. Quoique mis en pratique dès l'antiquité, ce genre de supplice ne fut légalement institué que par l'édit de François Ier du 4 février 1534. Il ne devait être appliqué

qu'aux voleurs de grand chemin. Le condamné était placé les jambes écartées et les bras étendus sur deux morceaux de bois disposés en croix de Saint-André. Le bourreau lui brisait alors, à coups de barre de fer, les bras, les avant-bras, les cuisses, les jambes et la poitrine. On l'attachait ensuite sur une petite roue de carrosse suspendue en l'air par un poteau. On ramenait les jambes et les bras brisés derrière le dos et la face tournée vers le ciel, 'pour y faire pénitence; tant et si longuement qu'il plaira à Notre-Seigneur les y laisser', suivant les expressions de l'édit.

Par une inexplicable contradiction, le supplice de la roue était appliqué aux voleurs, tandis que les assassins ne subissaient que celui de la potence. Henri II fit disparaître cette contradiction (1547), mais en appliquant la roue aux crimes qui en étaient exempts.

MINE D'AMIANTE

On a trouvé une mine d'amiante près de la station de Landrienne, en Abbitibi. Cette mine n'est située qu'à un quart de mille du village, et à une centaine de pieds du chemin de fer. On dit qu'une compagnie américaine est à se former pour exploiter cette mine. Une compagnie américaine ? Naturellement...

LA POPULATION DE LA BULGARIE

Cette population est de 4,860,311 habitants. La croissance de la capitale Sofia est extrêmement forte. Elle dépasse celle de Philippopoli. Elle est actuellement de 533,290.

LES AVENTURES D'UN PRINCE RUSSE

Si vous voulez vous tordre, lisez le récit du voyage que fit en Amérique le propre neveu de l'ancien tsar Nicolas, assassiné par les bolchévistes — Il n'y a pas un peuple au monde qui ait eu le don d'amuser le prince Paul de Oldenburg comme le peuple américain.

L'Amérique, depuis la révolution russe, est devenue le refuge de milliers d'émigrants russes appartenant à toutes les classes de cette société, bouleversée comme jamais le fut une société au monde. Ces Russes sont des ouvriers, des artisans, des étudiants, des professeurs, des artistes en grand nombre et aussi des princes et des princesses en quantité. Ces princes et ces princesses arrivent aux États-Unis et au Canada sans le sou, ou à peu près, et là se livrent aux industries les plus lucratives. Il est actuellement à New-York des princesses qui se refont une jolie boule dans la couture et la grande façon.

La plupart des grands aristocrates, appartenant pendant et avant la guerre à la cour impériale de Nicolas, ont écrit sur leur séjour en Amérique et sur les peuples nouveaux qu'ils y connurent des choses remarquables. Mais rien ne vaut comme intérêt les mémoires du propre neveu du tsar Nicolas, assassiné par les soviétistes avec toute sa famille. Il porte le nom de Prince Paul de Oldenburg. Or le prince Paul de Oldenburg a trouvé l'Amérique étonnante. Il en a été à la fois émerveillé et amusé.

Il fait d'abord de l'Américain une description peu flatteuse. La voici dans toute sa cruelle vérité: "La plupart des Américains que j'ai connus en Europe avant la guerre portaient des lunettes d'écaille, des vestons serrés, des manches courtes et de longues manchettes molles, des chemises de soie roses ou vertes, ou une combinaison des deux couleurs, des souliers pointus et des faux-cols hauts et ils parlaient un langage ne ressemblant à aucun autre du monde, parce que je suis sûr que ce n'était pas de l'anglais."

Diable! que dira Mme Rice, cette riche américaine qui vint au Canada, l'an passé, et qui, de retour dans son pays, raconta que nous parlions le sauvage! Si nous ne parlons pas le français de France, comme elle le dit alors, elle trouvera cruel de se faire reprocher par le neveu d'un empereur de ne pas parler l'anglais d'Angleterre...

Ce prince, très simple, comme nous pouvons voir, ne venait pas en Amérique pour faire de l'épate. Pauvre, relativement à ce qu'il était avant la guerre, il entendait vivre suivant ses moyens. Mais rien à faire! Dès son arrivée, il fut pris par tout ce que New-York compte de riche, de puissant et de snob et dut jouer son rôle de prince, comme les Américains l'entendent.

Impossible d'adopter des toilettes simples. S'il ne s'était pas tenu, du matin au soir, en habit de soirée ou en smoking, il eût passé pour un faux

prince. Les Américains reconnaissent un prince à sa toilette, chemise plastronnée rehaussée de nombreux bijoux, monocle (peut-on se figurer un vrai prince sans monocle!) et excentricités de toute sorte. Plus encore, un prince, s'il tient à passer pour authentique, doit avoir l'air d'un prince d'opérette ou de cinéma! Il lui faut en plus des attributs ci-haut mentionnés, une écharpe au travers du plastron, un gros diamant sur la cravate et naturellement toute la batterie des décorations. Un prince doit porter sur lui tout ce qu'il a!

Dans ses conversations, c'est toujours le prince Paul de Oldenburg qui parle, un prince doit prendre garde de dire toutes les cinq minutes: "Mon cousin, le roi de l'Ambroisie", "Mon oncle, l'ancien empereur de la Hongrie", "Mon neveu, le rajah Hotetoidla."

Après le dîner, un prince, reçu dans les salons américains, doit se tenir comme un poète qui va dire quelque chose, près de la cheminée, un coude appuyé là-contre et de la main droite fortillant le galon de son monocle.

Il se trouve partout des vieilles dames pour vous dire: "J'ai bien connu votre grand-oncle, à Lucerne, le tsar Alexandre II."

—"Quand pensez-vous que les choses se rétabliront en Russie?"

—"La famille impériale a-t-elle réellement été assassinée?"

—"Raspoustine était-il un homme si terrible?"

L'une des grandes différences superficielles entre les peuples de l'Europe et des Etats-Unis, au dire de ce charmant prince, est qu'en Europe, la fortune implique un certain degré d'éducation, tandis qu'au Canada et aux Etats-Unis, il est des millionnai-

res dépourvus presque complètement de cette éducation.

Comme conséquence de ce manque absolu de culture, ils ont souvent quelques belles qualités qui ne se trouvent pas chez les millionnaires européens, chez qui, par exemple, se rencontre rarement cette franchise extrême, commune aux habitants de l'Amérique. En Europe, on connaît les fortunes de famille. En Amérique, on connaît et on honore les fils de leurs œuvres, les hommes énergiques parvenus tout seuls à force de travail, sans avoir compté sur un nom ou un gros héritage. Le Prince doit donc conclure qu'il y a plus d'initiative personnelle en Amérique qu'en Europe.

Passant à un sujet moins délicat, le neveu du tsar a remarqué comment on ne compliquait pas le protocole en Amérique, particulièrement à la table. "Vous, prince, placez-vous ici, à ma droite ou à ma gauche. Quant aux autres, débrouillez-vous!"

A l'un de ces grands dîners, on lui demanda: "Vous êtes un descendant des empereurs romains, n'est-ce pas?"

—Mais pas du tout, répliqua le prince, et pour quelle raison le serais-je?

—C'est que je croyais que vous l'étiez, parce que Romain et Romanoff sont deux noms qu'on peut facilement rapprocher!

Il n'y avait rien à répondre à cela.

A un autre dîner (décidément, c'est dans les dîners que se disent les plus grosses bêtises), une dame lui apprit que la famille royale anglaise descendait directement du saint roi David, du roi juif Davil, et que c'était pour cette raison que le prince de Galles portait le prénom de David.

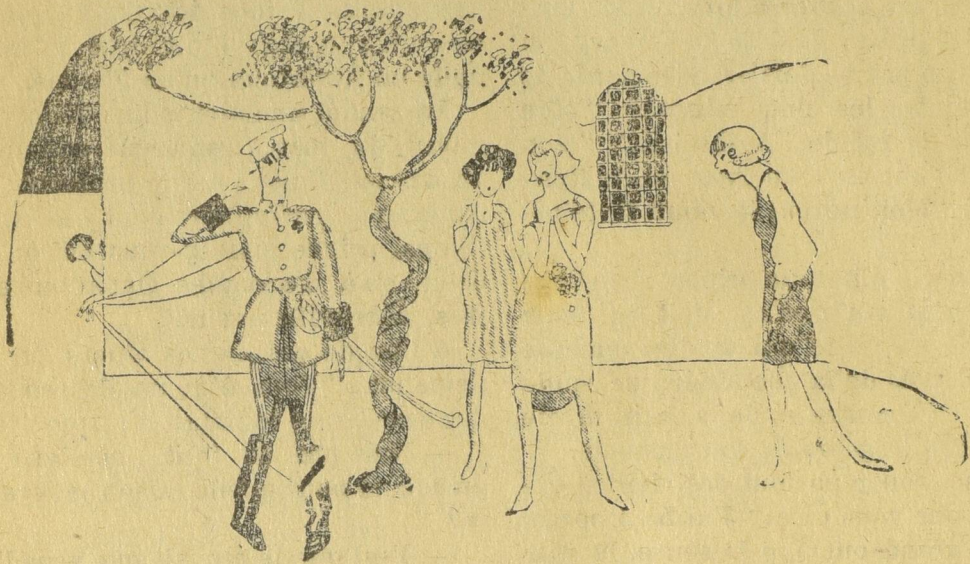
Le prince se contenta de faire remarquer à cette bonne dame que le

prince de Galles n'avait pas du tout le type juif, pas plus qu'aucun autre membre de sa famille. Ah! ces Juifs. Ils se voient partout.

Et maintenant, laissons parler le prince: "Je me rendis bientôt compte à New-York que si je tenais à faire effet, je n'avais qu'à jouer sérieusement, gravement, mon rôle. Il m'était interdit d'être naturel. Je devins ainsi en peu de temps aussi solennel qu'un entrepreneur de pompes funèbres. Mais tout de même, je ne fus jamais assez fumiste pour agir comme cer-

"J'ai fait tout ce que j'ai pu ici pour être naturel et sociable. Je servais à mes hôtes de bonnes histoires spirituelles ou simplement amusantes, je faisais comme tout le monde. Mais cela ne me réussit pas. Avec eux, un ambassadeur doit être grave dans la vie privée comme s'il était toujours en train de signer un traité de Versailles."

C'est extraordinaire le nombre de rois que j'ai connus aux Etats-Unis. On ne me présenta que des rois: le roi du pétrole, le roi de l'acier, le roi du caoutchouc, le roi du noir à cirage, le



tains membres de la famille impériale russe en visite aux Etats-Unis. On me raconta entre autres choses à ce sujet que le duc Mecklenbourg fut très admiré en Amérique parce que, en retard d'une demi-heure à un dîner, il se présenta à la porte de la salle du banquet, à cheval, cravache à la main, en criant: Me voilà! Les Américains trouvèrent cela épatant, caractéristique, digne d'un prince...

L'un des plus charmants ambassadeurs étrangers qui se trouvent à Washington me disait à mon arrivée:

roi de la gomme à mâcher, le roi des talons de caoutchouc, le roi des tablettes de chocolat à cinq cents, etc.

L'un de ces rois me demanda sérieusement si le tsar en valait réellement la peine!

Un autre de ces rois qui était à me causer, se tournant vers un de ses invités, lui dit: "Saviez-vous que le prince Paul était apparenté à presque tous les souverains d'Europe?"

—Pas possible, dit celui-ci! Dans ce cas-là, acceptez donc un cigare! Et il tendit un cigare de la Havane au

prince, souriant. Tu parles d'une façon de récompenser un prince d'appartenir à la grande famille royale européenne.

Ce n'est pas le moment pour les princes étrangers de rechercher de riches alliances aux Etats-Unis. Les Américains ont été trop souvent trompés par des princes d'opérette. C'est bien leur faute, car ils ne font aucune différence entre les titres nobiliaires.

Ils ignorent la différence entre un véritable prince appartenant à l'une des familles régnantes, apparenté, comme ils disent, à tous les souverains de l'Europe, et un petit bojar russe qui ne régnait avant la guerre que sur ses cochons. Ils ne font aucune différence aussi entre un prince impérial et un prince du Pape. Ils les mettent tous dans le même sac. Un prince est un prince et pourvu qu'il ne mette pas trop de cuillères et de couteaux dans les poches de son habit, il est BON !

Les Américains semblent être très à l'aise avec les rois et les princes, en Europe. Le roi Constantin fut très gentil par exemple avec un journaliste américain qui lui demanda à brûle-pourpoint, pour commencer une entrevue: "Maintenant, si vous voulez, parlons de vos affaires de Roi."

On m'a raconté qu'un prince de la finance, en voyage à Paris, s'adressa ainsi par téléphone à la reine de Roumanie: "Allô, Reine, comment allez-vous, Reine?"

Et le Prince, à la fin de son article, rapporte cependant que bien que s'étant fortement amusé aux dépens des Américaine, il a rencontré parmi eux des hommes charmants, d'une très grande culture et d'un raffinement qui les rendraient dignes des plus belles familles royales d'Europe.

DUMAS ET MAQUET

Le tribunal de la troisième Chambre de Paris vient de rendre son jugement dans l'affaire Dumas-Maquet.

Donc, la nièce d'Auguste Maquet percevra la moitié des droits encaissés par les héritiers d'Alexandre Dumas depuis 1908. Les attendus déclarent que "le désordre des affaires Dumas père a toujours été tel que, malgré les liens d'amitié qui l'unissaient à Maquet, il ne lui a jamais remis la part des droits d'auteur qui lui revenaient". Le bon Dumas n'agissait point là par calcul; il ne faut voir dans son cas qu'une sublime imprévoyance. Il n'attachait aucune importance à l'argent. Comment pouvait-il supposer que son collaborateur fût plus pointilleux que lui-même à cet égard?

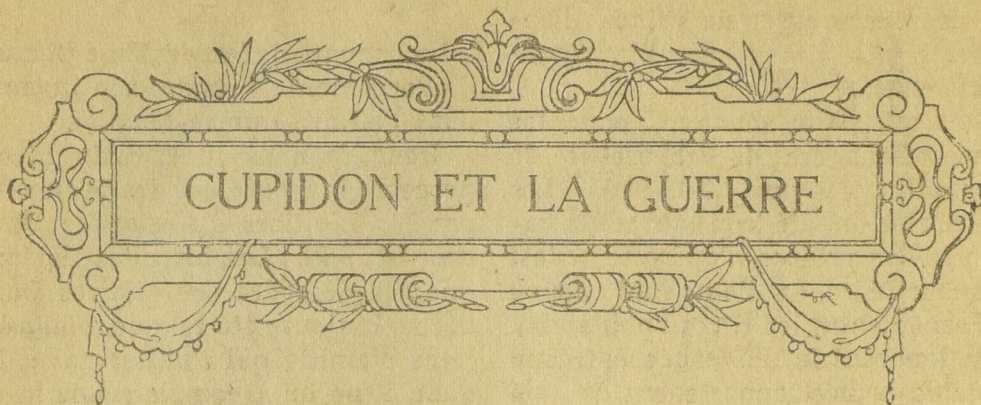
Par contre, le tribunal estime que Maquet, ayant renoncé de son vivant au droit de signature, son nom ne doit point figurer sur les oeuvres qu'il a écrites avec Dumas. Pour la postérité, "Les Trois Mousquetaires" et tous les romans de cape et d'épée sur lesquels il a peiné, ne seront que du seul Dumas.

—o—

LES AUTOMOBILES AU CANADA

Les dernières statistiques donnent pour l'année 1921, un chiffre de 463,848 autos au Canada, soit une augmentation de 50,000 sur l'année précédente. Le recensement de 1921 ayant donné 8,782,422 comme nombre d'habitants, il y a donc dans le Dominion une auto par 19 habitants.

La Saskatchewan tient la tête des provinces avec une automobile par 12 habitants.



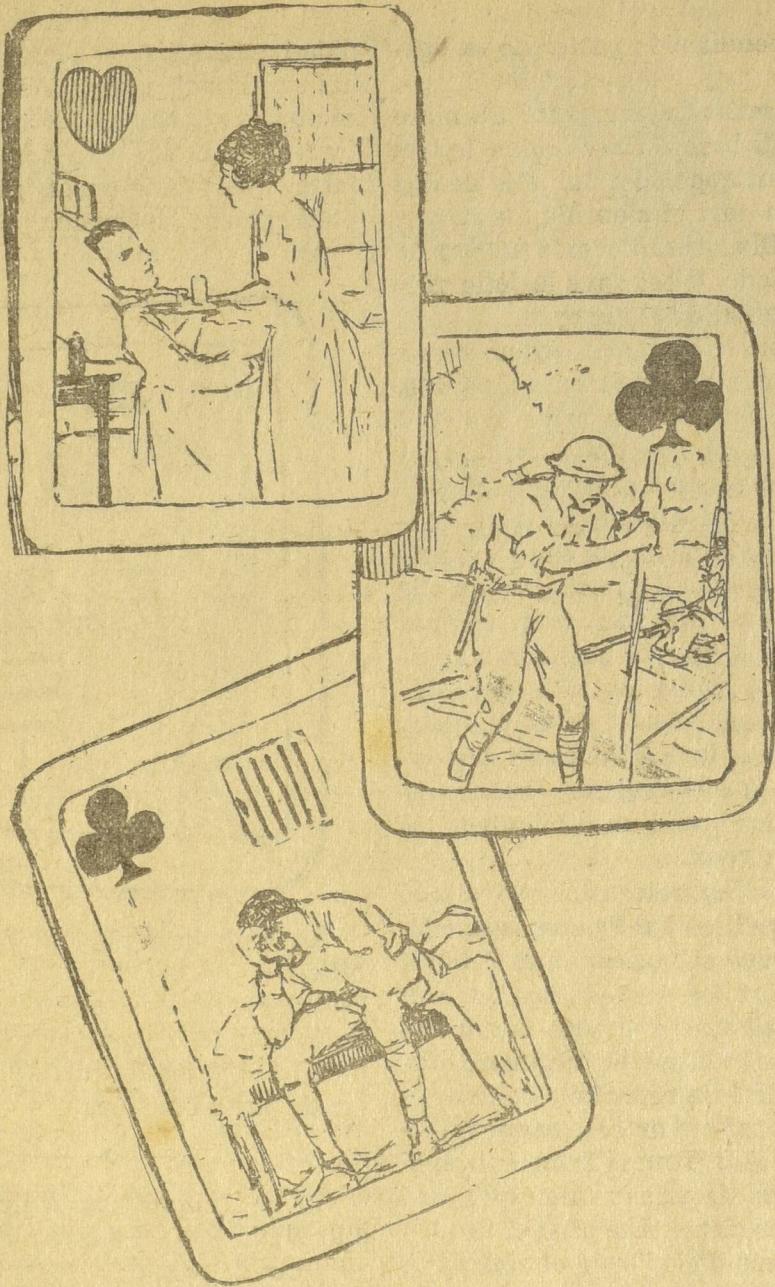
Contre la Guerre, Cupidon est plus fort que la Colombe de la paix.— Comment deux fiancés sont séparés et comment ils se retrouvent après avoir couru tous les deux l'aventure.

De toutes les histoires qui ont été racontées sur la guerre, une seule n'intéresse plus le lecteur: les histoires d'amour. Les romances de la guerre ont en effet un caractère spécial, un charme particulier, qui les rendent toutes intéressantes. On ne se lasse pas d'entendre dire comment l'amant et l'amante, arrachés des bras l'un de l'autre, se sont retrouvés après avoir échappé à des dangers sans nombre, lui au front, elle dans les ambulances. Pour rendre le sujet plus captivant, on place d'habitude l'homme dans les tranchées de France et la femme dans une formation sanitaire avancée de la Mésopotamie. Ainsi le héros et l'héroïne sont dans un décor de choix, exposés à des dangers sans nombre.

Mais le roman d'amour que nous allons raconter à nos lecteurs ne doit rien à l'imagination d'un écrivain. Il est vécu. C'est l'histoire authentique d'un brave soldat canadien et d'une courageuse garde-malade canadienne. Avant qu'éclatât la guerre, Raymond

R... ayant terminé ses études de génie civil à l'École Polytechnique de Montréal, avait obtenu une situation comme ingénieur dans un grand chantier de construction de l'Ontario. Là, il se lia d'amitié avec un architecte de langue anglaise. Les deux compagnons de travail devinrent inséparables. Un jour, une épidémie se répandit dans le chantier qui fit plusieurs victimes. Raymond et son camarade furent atteints à leur tour et portés à l'hôpital du camp. L'architecte eut alors l'idée de faire venir à leur chevet sa soeur aînée, pour qu'elle les soignât tous les deux. Celle-ci accourut en hâte, dans l'espoir de sauver son frère. Au lieu d'un malade, elle en eut deux et les deux l'intéressèrent également. Son dévouement les sauva de la mort.

Avant de retourner auprès de sa mère, elle resta encore auprès de son frère et de son ami pendant tout le temps que dura leur convalescence. L'amour germa dans le cœur du jeune homme et de la jeune fille et le frère qui les voyait s'éprendre l'un de l'autre en était tout heureux. Ils firent pendant le mois que dura son séjour dans le camp des promenades inoubliables, effeuillèrent la marguerite, assis sur la bordure des routes et se jurèrent, comme cela devait arriver,



de s'épouser un jour. Mais ils ne présentaient pas alors les obstacles épouvantables qui devaient reculer de plusieurs années le jour de leur mariage.

A peine la jeune fille était-elle retournée dans sa famille que la guerre éclata. Dès les premiers jours, l'ingé-

nieur et son ami l'architecte s'enrôlèrent dans le premier corps de génie canadien. En 1915, ils étaient au front. Les deux premières années du grand conflit se passèrent sans que ralentît la correspondance amoureuse entre le soldat et sa bien-aimée, res-

tée en Amérique. L'architecte fut tué d'un éclat d'obus et l'ingénieur, resté seul, n'entendit plus parler de sa dulcinée.

Que faisait-elle pourtant? Sa mère n'ayant plus besoin de ses soins, le bon Dieu l'ayant appelée à lui, elle décida de faire sa part et s'enrôla, deuxième de la famille, dans l'armée à titre de garde-malade. C'est dans la jolie ville de Tours qu'elle fut envoyée.

Leur correspondance ayant cessé, la garde-malade était aussi inquiète de son amoureux que celui-ci l'était de sa belle. Mais enfin survint l'armistice. Raymond fut envoyé faire de l'occupation en Allemagne où il rencontra un lieutenant qui avait été soigné par sa fiancée. Il apprit ainsi qu'elle était à Tours. Risquant tout, voulant à tout prix la voir, il quitta son régiment sans permission, réussit à déjouer les gendarmes et débarqua deux semaines plus tard à Tours où il s'enquit de la garde-malade. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, les larmes aux yeux.

Il était si heureux et la voyait si heureuse qu'il en oublia son escapade. Quand le rêve eut passé et qu'il fallut songer aux choses sérieuses, le bon ingénieur se prit à penser à son retour! Il était absent du régiment depuis un mois! Sa réception ne fut pas aussi enthousiaste en Allemagne qu'elle l'avait été à Tours. Il en eut pour quinze jours de prison, bien qu'ayant mérité davantage. Un officier le défendit auprès du colonel et réussit à faire comprendre à cet homme sévère qui ne connaissait que la discipline que Raymond avait toujours tenu une excellente conduite au front et n'avait écouté que son cœur à un moment où il croyait non sans raison qu'on n'avait plus besoin de lui, que son ab-

sence ne causerait aucun tort aux Alliés! Le colonel voulut croire que Cupidon pouvait faire faire toutes les bêtises imaginables. L'amoureux tira ses quinze jours de prison, bien content de la bonne tournure de son affaire. Un mois après, son régiment était ramené en Canada pour être dissous.



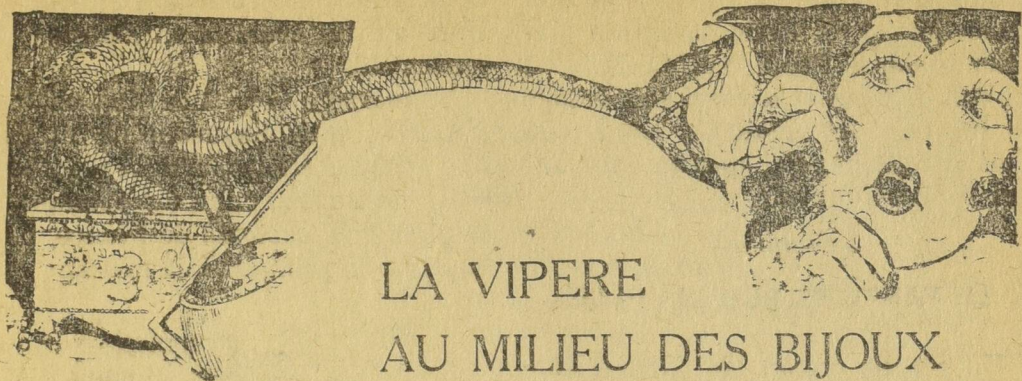
Au lendemain du jour de sa démobilisation, il courut chez sa fiancée, revenue quelques semaines avant lui. Cette fois, la rencontre devait être définitive et ils ne devaient plus se quitter de toute leur vie.

—o—

On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit ce qu'il faut faire pour le peuple : "peu" pour ses plaisirs; "assez" pour ses besoins; et "tout" pour ses vertus.

—o—

Il faut pardonner plutôt que de se venger, parce que le repentir suit de près la vengeance.



LA VIPERE AU MILIEU DES BIJOUX

La fine main de Pearl White, la première et la plus audacieuse des beautés de l'écran, flottait au-dessus de sa boîte à bijoux, cherchant dans cet écrin les perles les plus douces au toucher, pour compléter sa toilette, dans sa loge du Casino de Paris.

Puis, tout à coup, un cri effrayant retentit dans tout le théâtre qui attira à la porte de la loge de cette vedette tout le personnel de l'établissement. On enfonça la porte pour voir Pearl White, debout sur un tabouret, fixant de ses yeux hagards, sa coiffeuse recouverte de tous les accessoires de la toilette d'une jolie femme. Là, se glissant et se trémoussant entre les flacons et les boîtes de toute sorte, son corps moite tout taché de poudre rose et blanche, son dard pointu en arrêt, une vipère s'avancait vers elle. Un des machinistes leva la main et laissa retomber sur la coiffeuse un lourd marteau. La glace vola en éclats. La vipère tomba par terre où Pearl White et tout le personnel l'achèverent à coup de bouteilles.

Le serpent qui avait ainsi été enfermé dans l'écrin de l'actrice était de l'espèce la plus dangereuse. Une piqure de son dard eût été mortelle.

Pearl White est certainement la femme qui accomplit le plus d'exploits au cinéma. On n'a pas oublié

les "Périls de Pauline", et la façon avec laquelle dans chacun des épisodes de ce film-série, elle risquait sa peau. Cependant, Pearl White eut autant d'aventures dans sa vie privée qu'elle en eut au cinéma. Sa vie y fut aussi souvent menacée. Dernièrement encore, elle faillit être brûlée dans l'incendie du Casino.

Quant à ses affaires d'amour, disons qu'elle fut deux fois mariée et deux fois divorcée. Son premier mari, aujourd'hui disparu, était un lieutenant de l'armée canadienne, s'étant engagé à Montréal, en 1914, promu major dans l'armée anglaise, Wallace McCutcheon, plusieurs fois blessé et décoré abondamment. Ils vécurent un an heureux tous les deux, puis Pearl White demanda le divorce et l'obtint. Depuis son arrivée à Paris, elle a été courtisée autant par la noblesse que par la riche bourgeoisie.

L'un de ses prétendants les plus assidus est le duc de Vallombrosa, issu d'une vieille famille de la Sardaigne. Le duc fit ses études à l'université Yale, aux Etats-Unis, et épousa en premières noces Marie-Thérèse, la fille de la riche Mme Bourg de Bozas, avec laquelle il est divorcé. Dans ce monde-là, comme dans le monde du cinéma, on n'entend parler, ma foi, que de gens divorcés.

Le hic de cette histoire est qu'une jeune beauté de Paris essaie de disputer le duc à Pearl White. Elle en est très jalouse et a vingt fois essayé de lui faire un mauvais parti. On croit communément qu'elle est l'auteur de cet attentat.

— o —

LE FANTÔME SUR LA VILLE

Un récent roman de Henry Bordeaux, "Les amoureux d'Annecy", et le fantôme d'Anne d'Este que tout le monde espère voir parce qu'il porte bonheur a fait d'Annecy, le chef-lieu du département de la Haute-Savoie, le rendez-vous de tous les touristes étrangers. Chaque ville d'Europe doit sa célébrité à ses eaux thermales, à ses châteaux, à ses ruines imposantes, à ses musées, à ses cathédrales, à un tas d'autres choses. Annecy est redevable de la sienne au fantôme d'Anne d'Este.

Le livre de Bordeaux raconte les amours d'Anne d'Este, la fille de la fille préférée de Louis XII, roi de France au seizième siècle, et de Jacques, duc de Nemours, qui vécurent et s'aimèrent de 1531 à 1585. Petite-fille d'un roi de France, Anne avait été déjà la femme de François, duc de Guise, connu dans l'histoire sous le nom de François le Magnifique qui portait des toilettes somptueuses et entretenait tous les jours 150 gentilshommes à sa table, de François, duc de Guise, qui passait pour être le plus bel homme de son temps et le plus grand général de France et de Navarre. Cependant, Anne lui préférait Jacques de Nemours. Mais ils ne pouvaient pas s'aimer, Anne étant mariée. Mais ils se marièrent aussitôt après que François le Magnifique eût expiré sous les coups

de poignard de l'assassin Poltrot de Méré qui fut écartelé en punition de son crime.

Le mariage eut lieu au château d'Annecy après beaucoup de difficultés. Jacques était poursuivi par Françoise de Rohan, l'une des femmes de la plus pure noblesse de France, pour rupture de promesse de mariage; par



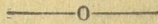
JACQUES, DUC DE NEMOURS.

le roi, qui redoutait les Rohans; par le pape, qui redoutait la puissance des Rohans. Françoise, la propre soeur du roi de Navarre, suspendit un moment la cérémonie du mariage alors même que les parties en signaient le contrat.

Mais les noces d'Anne et de Jacques eurent tout de même lieu quelque

temps après. Ce fut la plus brillante affaire qu'eut jamais vue Annecy et qu'Annecy ne verra jamais. La ville, en plus du duc, avait fait des préparatifs somptueux. Des arcs de triomphe avaient été élevés à tous les carrefours; les troupes avaient été équipées fraîchement; l'artillerie tonnait, les cloches sonnaient, tandis que des fanfares et des chœurs escortaient le cortège nuptial à l'église. La municipalité emprunta 6,000 florins pour acheter une argenterie et des tapisseries qu'ils firent venir de Lyon pour en faire cadeaux aux nouveaux mariés.

Mais les amoureux d'Annecy ne remboursèrent jamais ces 6,000 florins d'or, ce qui occasionna des tas d'ennuis à la municipalité. Ils savaient bien ce qu'ils faisaient en ne remettant pas cet argent. Leur nom est aujourd'hui mêlé à celui de la ville. L'un ne va pas sans l'autre. Jamais, on ne parle d'Annecy sans rappeler les merveilleuses amours d'Anne et de Jacques. Et les milliers de touristes qui visitent annuellement la municipalité ont versé des milliers et des milliers de florins d'or dans la caisse municipale...



LES LANGUES EMPOISONNÉES

Tous les journaux ont rapporté dernièrement le meurtre d'une femme par une femme rivale que la jalousie arma d'un marteau, instrument du crime. Mais ce n'est pas seulement la jalousie qui arma le bras de la meurtrière, mais aussi les "mauvaises langues". C'est de cela que nous voulons parler, le reste de l'histoire étant connu. Notre histoire est des plus morales et prière aux personnes qui ont la malheureuse habitude de "toujours fourrer leur nez dans les affaires des autres" de la lire attentivement. Puisse-t-ils ainsi perdre l'habitude du potinage et du cancan. Le bavardage et les commérages furent en effet les seuls véritables assassins de la malheureuse Alberta Meadows.

Les racontars que des amies obligantes rapportèrent à la femme Philippe, racontars d'ailleurs sans fondement, excitèrent petit à petit sa jalousie, réveillèrent les pires sentiments

qui dormaient en elle, armèrent son bras et lui firent commettre un meurtre.

Cette femme Philippe n'avait en son mari qu'une confiance médiocre. Un mari peut-il démériter la confiance de son épouse? La chose nous semble extraordinaire! Il faut pourtant convenir sur l'existence de quelques maris indignes, sans quoi notre histoire s'arrêterait ici. L'épouse en question reprochait à son mari de la délaisser un peu. Les commérages entrèrent alors dans son ménage. Ils racontèrent à Mme Philippe que son mari s'occupait un peu trop de son amie, Mme Meadows. Naturellement, cette dernière était veuve. Les veuves ont toujours été tenues en grande faveur ar les hommes. Les commérages lui rapportèrent encore un tas de monstruosité mensongères sur son mari et sa rivale. Lassée, désespérée, dévorée jusqu'au fond de l'âme par le feu de la



jalousie, elle prit un marteau, se rendit chez sa rivale et l'assomma à mort.

Aujourd'hui que la coupable est en prison, dans le village où fut commis ce meurtre, on découvre que la vie de la victime était un grand livre dans lequel les plus méchants eussent pu lire à leur aise pour n'y trouver que des bonnes actions.

Pourquoi alors tous ces commérages? Pourquoi toutes les bonnes femmes de ce village s'acharnèrent-elles contre Mme Meadows et racontèrent-elles à la meurtrière tous ces potins

mensongers? Vous le demandez!... Mais dans quelle ville, quel village, quel hameau, les gens s'occupent-ils de leurs affaires?

Bien rares sont les femmes qui ne trouvent pas dans la médisance et la calomnie une source de plaisirs et de satisfaction. La vue d'un ménage heureux, par exemple, suscite l'envie et la colère de toute une population. Toutes les femmes qui ne s'entendent pas bien avec leur mari se lignent pour attaquer l'épouse heureuse et détruire son bonheur.

Sans doute, cette femme n'est pas excusable légalement d'avoir ainsi fait justice de la malheureuse qu'on lui représentait comme sa rivale, comme le monstre qui voulait lui ravir l'amour de son mari et troubler la tranquillité de son foyer. Mais combien sont coupables devant Dieu les commères aux langues empoisonnées!...

— o —

STOPPEUR AUTOMATIQUE DE TRAINS

—

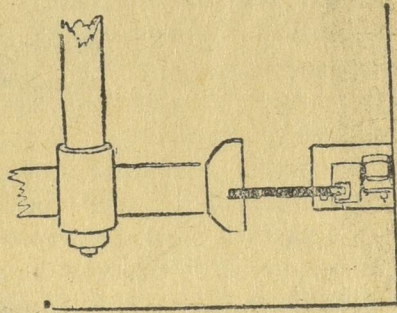
Si l'on réfléchit à la responsabilité considérable des conducteurs de locomotives et à la difficulté de leur tâche, avec la vitesse de plus en plus grande de nos express, on comprendra que les ingénieurs se soient efforcés de leur venir en aide par tous les moyens possibles. Une minute d'inattention ou d'oubli peut provoquer un désastre, si le mécanicien ne ralentit pas une descente ou dans une courbe ou s'il ne stoppe pas à l'endroit précis où il doit arrêter le train.

C'est pour cela que l'on a inventé en Amérique un système d'arrêt automatique qui vient de donner les meilleurs résultats sur le Père Marquette Railroad Company, dans l'Etat de Michigan.

L'appareil consiste en un bras d'acier mobile fixé sur un support, à côté de la voie, à quelque distance du point d'arrêt. Ce bras d'acier est destiné à entrer en contact, si besoin est, avec une mince tige d'acier disposée, comme le fait voir notre dessin, à l'avant de la locomotive. Quand la voie est libre, quand tout arrêt est inutile, le bras d'acier installé au sommet du poteau est dans une position parallèle à

la voie. Mais lorsqu'un arrêt s'impose, le bras se place, automatiquement, perpendiculairement à la voie. Dans cette position, lorsque la locomotive du train en marche arrivera à hauteur du poteau, le bras d'acier accrochera la tige installée à l'avant de la locomotive et le choc communiqué à la tige produira un déclenchement qui commandera le serrement des freins pneumatiques, arrêtant ainsi le convoi.

L'installation de ce système, aussi simple qu'ingénieux, est relativement peu coûteuse. Le commandement du bras stoppeur se fait d'un poste d'aiguillage ordinaire, grâce à une transmission électrique. Les expériences



ont prouvé que son fonctionnement était régulier, quelle que soit la vitesse du train. Cet appareil a déjà rendu de signalés services par temps de brouillard, quand un train, lancé à toute vitesse, et sans conscience du danger, allait se précipiter sur un train de marchandises que le mécanicien ne pouvait apercevoir. Fort heureusement, l'ouvrier préposé au maniement des signaux, à quelques kilomètres de l'endroit où l'accident allait se produire, prévint la chose et arrêta l'express qui courait à une catastrophe certaine.

POUR SAUVER LA VIE D'UN CHIEN

Le président des Etats-Unis lui-même use de toute son influence pour sauver la vie d'un chien, appartenant à un émigré russe, qui devait être tué à la fourrière de la Pensylvanie parce que son propriétaire est étranger. — Les chiens seront bientôt respectés comme à Constantinople, dans toute l'Amérique.

Le chien du président et de la présidente des Etats-Unis vient de rendre un fier service à un gros Saint-Bernard mêlé, propriété d'un petit fermier russe de la Pensylvanie. Il lui a tout simplement sauvé la vie. Si M. et Mme Harding n'eussent pas appris, grâce à leur "Laddie Boy", à apprécier la camaraderie et les belles qualités d'une bonne bête, c'en était fait du chien d'un nommé Dick Silverman! Et voilà comment, le premier homme de la république américaine trouve le temps de gracier un chien, au milieu de toutes les préoccupations que lui donnent la grève des mineurs et la grève des cheminots.

Ce pauvre chien d'étranger devait mourir parce qu'une loi de l'Etat de la Pensylvanie interdit aux étrangers non naturalisés de posséder un chien. Tout chien appartenant à un étranger est tué par le gardien d'enclos de la municipalité où il habite et son propriétaire condamné à une amende de vingt-cinq dollars. Cette loi date de l'an 1915.

Tout inhumainitaire qu'elle paraisse à prime abord, elle a été inspirée par des raisons humanitaires. En effet,

lorsqu'arrivait la période de la chasse, les étrangers, en très grand nombre dans cet Etat, s'emparaient en cachette des plus beaux échantillons de chiens de chasse qu'ils connaissaient dans les environs et s'en servaient tant qu'il y avait du gibier à lever, pour les abandonner ensuite à leur sort.

Pour diminuer le nombre toujours croissant des chiens abandonnés, on défendit aux étrangers d'en posséder, étant donné que les étrangers seuls étaient hommes à s'en servir pour leur bénéfice et à les plaquer ensuite, alors qu'ils ne pouvaient plus leur rendre de services.

Il vaut certainement mieux, quoique disent les protecteurs d'animaux, qu'un chien meure plutôt que de vivre une vie de chien!

Or donc, notre émigré Silverman avait remarqué, en revenant du marché avec ses deux petites filles, un jeune chien qui s'amusait avec sa mère devant la maison d'un fermier qu'il connaissait de vue, comme on se connaît tous au moins dans les petites places. Les deux enfants le regardèrent avec des yeux d'envie et supplièrent si ardemment leur père de leur donner un petit chien aussi fin qu'il descendit de voiture et l'acheta de son propriétaire pour la somme de cinq dollars. Pendant tout un an, le chien grandit au sein de la famille heureuse et nul n'eût pu dire qui des trois l'aimait et le gâtait le plus.

Mais le maire de la municipalité apprit que l'étranger Silverman, bien

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOIEZ DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du Plapao-PAD est de réserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différent) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"D" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera banale sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir consultés si fortamment d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute l'information au sujet de la méthode et qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

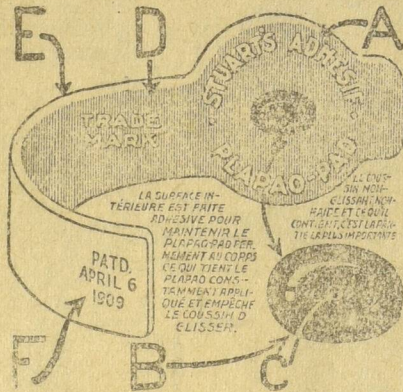
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2867 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

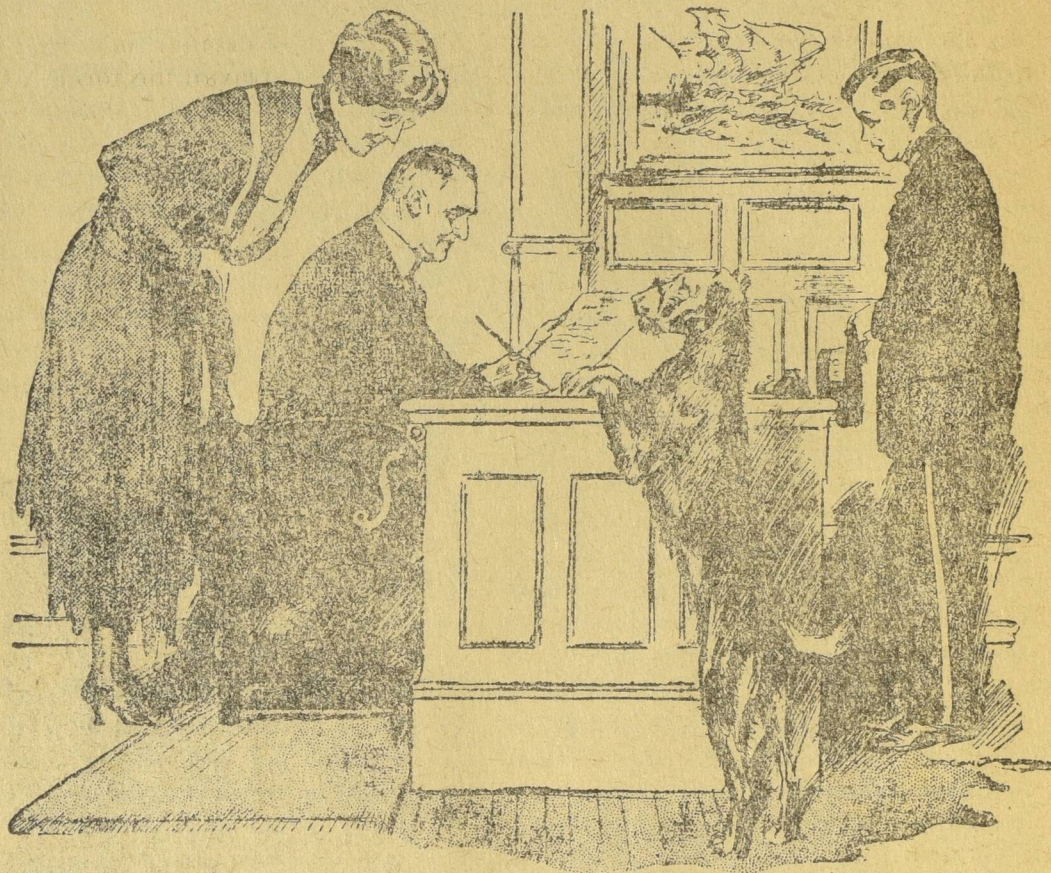
Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



que non naturalisé, possédait un chien. Il se présenta chez lui et le somma de comparaître quelques jours plus tard devant le juge de paix, avec son chien. Le pauvre homme savait bien le sort qui lui serait réservé. Le chien serait tué à la fourrière d'une balle de revolver. Quant à lui, il de-

écrivit à Mme Harding, laquelle passa la lettre à son président de mari, lequel, de sa plus belle main, écrivit aussitôt une lettre personnelle au gouverneur de la Pensylvanie, le priant de trouver un moyen quelconque de "jouer avec l'article de la loi" et ainsi de sauver la vie du chien en question.



vrait déboursier une somme de vingt-cinq piastres, mais cela lui importait peu, quoique pauvre. Il fallait avant tout sauver la vie du bon chien, qui était de la famille.

Il parla de la chose à des voisins qui communiquèrent la nouvelle aux journaux. Les journaux trouvèrent subitement cruelle l'application de cette loi. Un millionnaire, lisant cet article,

Le gouverneur s'arrangea de façon à faire passer le sympathique millionnaire comme propriétaire du chien et Silverman comme le dépositaire. Le chien aurait été prêté pour un temps indéfini à Silverman. De fait, le millionnaire en paya le prix à Silverman. Ainsi, ce dernier garda son chien et bien que simple dépositaire de cette bête la gardera longtemps encore...

“IL Y A SIX MOIS”

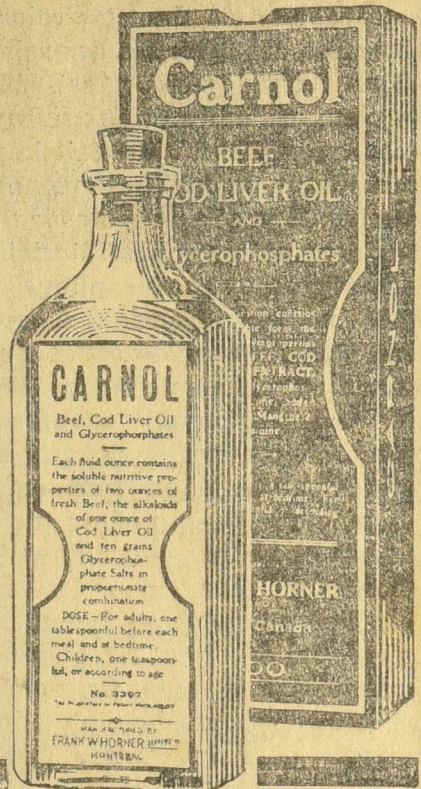
**PERSONNE NE CROIRAIT A ME VOIR SI BIEN, QU'IL Y A SIX MOIS JE
POUVAIS A PEINE MARCHER**

“Je n'ai jamais été très forte, et la grande chaleur l'été dernier, m'a beaucoup fatiguée. Ceci ajouté à ce que mon mari était sans travail me forçant à travailler moi-même jour et nuit pour vivre avait ruiné ma santé. Par bonheur mon mari put trouver une bonne place le jour même où je dus me mettre au lit. J'essayai tout pour rattraper des forces, mais il semblait au contraire que je m'affaiblissais tous les jours. Je n'étais plus qu'un squelette. Je ne pouvais plus ni manger ni dormir, et ma faiblesse était telle qu'un jour en voulant marcher, je tombai sur le plancher. J'étais si malade et si faible, que je ne m'inquiétais plus de savoir si j'allais vivre ou mourir. C'est alors que j'entendis parler de cette préparation: Le Carnol! Une de mes amies l'avait employé et en avait obtenu des résultats merveilleux. Puisqu'il lui avait fait tant de bien, je décidai de l'essayer à mon tour. Les résultats furent vraiment miraculeux. Au bout de deux semaines j'étais capable de me lever et de me promener dans la maison. Mon appétit était revenu et je mangeais de bon coeur, pouvais dormir quand je me mettais au lit, ce qui m'a été impossible pendant des mois. J'ai déjà pris six bouteilles de Carnol et je continue à en prendre. Je pèse aujourd'hui plus que je n'ai jamais pesé dans ma vie. Je dors comme un enfant. Je ne me fatigue pas sans raison, et mon teint est aussi clair et mes joues aussi roses que ceux d'une jeune fille. Je bénis le jour où j'ai connu Carnol.”

Mme K. de Toronto.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent.

3-122



LA TYRANNIE DE LA MODE

Nous nous sommes proposé, il semble bien, de dauber sur les modes cruelles qui infligent aux femmes des supplices qu'elles n'endureraient pas cinq minutes s'ils leur venaient d'un autre tyran que la mode, s'ils leur étaient infligés par leur mari, par exemple ! Nous avons déjà parlé de la création des diverses modes qu'ont suivi et que suivent encore les femmes, des corsets malfaisants, des souliers trop étroits, etc. Nous retrouvons dans l'article d'un journaliste parisien, M. Jean Lecocq, plus amplement développées, les idées que nous exprimions sur ce sujet.

«Jadis, la mode avait des auteurs responsables: c'étaient les reines, les princesses, les favorites des rois, dont chaque femme s'empressait d'imiter jusqu'aux ridicules et aux infirmités. Mais, aujourd'hui, que fait la mode, d'où vient la mode?... Personne n'en sait rien. Il y a là un pouvoir mystérieux dont nul ne connaît l'origine. La mode s'impose et ne s'explique pas.

Les modes absurdes, à présent, n'ont plus l'excuse de celles d'autrefois: on ne sait même pas qui les inspire. Elles naissent spontanément comme ces champignons qui sortent de terre par un matin brumeux.

Depuis quelques années, une mode fondée—chose rare—sur l'hygiène et le bon sens—avait, pour les femmes aussi bien que pour les hommes, imposé le soulier à bout large où le pied s'épanouissait à l'aise. Or, voici que, lasse d'être raisonnable, la mode tend à revenir, pour les dames tout au

moins, à la bottine à bout pointu. Les cors au pied vont reflleurir. Je disais tout à l'heure qu'on ne savait jamais d'où venaient les modes: je me trompais; celle-ci doit avoir pour auteurs responsables les fabricants de coricides et les pédicures. N'est-ce pas à eux seuls qu'elle profitera?

Mais il y a pis—et si les plus graves journaux n'avaient annoncé la nouvelle, nous nous refuserions à y croire—des élégantes anglaises, pour satisfaire à cette mode et parvenir à loger leurs petons trop larges dans ces souliers trop étroits, se feraient, paraît-il, couper le petit doigt de chaque pied.

Voilà de l'héroïsme, assurément... Mais quoi?... Ce n'est pas la première fois que la mode, «cette déesse inconstante, incommode», comme l'appelait Voltaire, inspire à ses sectatrices cet esprit de sacrifice et cette insensibilité stoïque qui leur permet de supporter la gêne, la douleur et jusqu'à la torture.

* * *

N'étaient-elles pas héroïques à leur manière ces femmes du temps de François Ier, qui portaient le vertugadin; ces femmes du XVIII^e siècle qui s'attachaient d'énormes paniers aux hanches; ces femmes du Second Empire qui surchargeaient leur taille de la crinoline aux cercles d'acier?

Et ces élégantes de l'époque d'Isabeau de Bavière dont le front s'alourdissait sous le poids de hennins gigan-

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

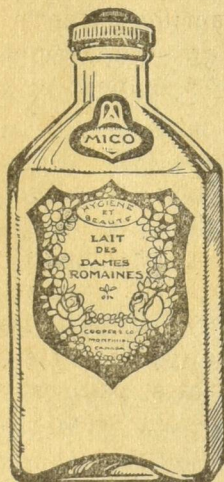
Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un packaging plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL

lesques auxquels pendait toute une voilure de navire?

Et ces nobles personnes du temps de Henri II qui, pour imiter quelques princesses atteintes de goître et désireuses de cacher cette infirmité, se mirent à la mode des hautes fraises tuyautées, plissées et amidonnées qui leur enserraient le col comme dans des carcans?

Et celles qui, à diverses époques, s'accrochèrent aux reins ces "tournures", ces postiches ridicules qui donnaient à leur séant des proportions dont la Venus hottentote eût été jalouse?

Et celles qui, à la fin du règne de Louis XV, s'affublèrent la tête de "poufs" si hauts qu'il fallut ouvrir le dessus des carrosses pour qu'elles pussent s'y asseoir?

Et ces femmes du Directoire qui, prises d'une belle passion pour l'antiquité, se promenaient à Paris, à demi nues sous un léger peplum et risquaient la fluxion de poitrine à chaque fois qu'elles sortaient dans la rue?

Et toutes celles qui, du XIVE au XXe siècle ont emprisonné leur taille dans les corsets ridicules d'autrefois?

De quelle pitié n'est-on pas saisi quand on contemple dans nos musées du costume ces "corps de bougran" aux lames de fer que portaient les femmes du XVIe et du XVIIe siècle, et même ces "corps à baleines" des élégantes du temps de Louis XV!

Est-il possible que des femmes aient eu l'affreux courage d'enfermer dans ces instruments de géhenne ce que la nature a créé en elles de plus délicat, de plus fragile, de plus charmant?

La seule vue de ces monstrueux objets démontre éloquemment le pouvoir de la mode. Il faut souffrir pour être

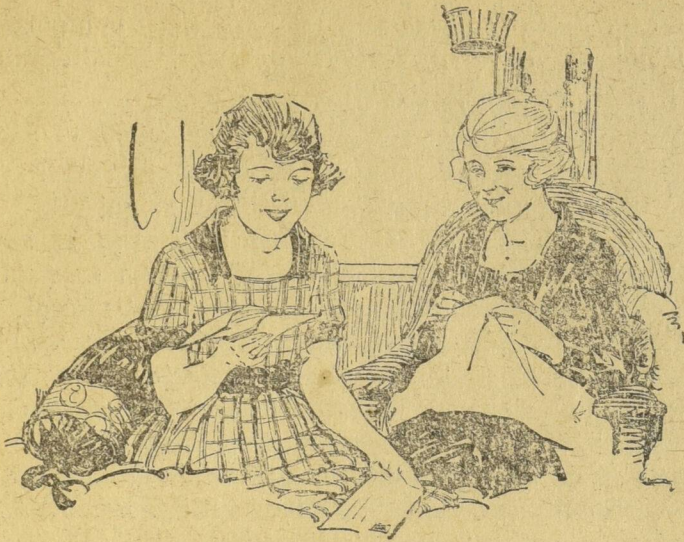
belle — belle suivant l'esthétique du jour — la femme souffre sans murmurer. Si la mode comporte des dangers, qu'importe!... La femme ne fera rien pour les éviter.

Il y a une dizaine d'années, les couturiers américains avaient inventé la "jupe en quatre quartiers". C'était une jupe fendue en avant, en arrière, à droite et à gauche. Ses créateurs en faisaient une description enthousiaste. Il paraît que ce vêtement donnait à celles qui le portaient une grâce toute particulière. "Environnée de pétales, la femme ressemble à une fleur, disait un couturier. Et, les jours de grand vent, comme un fil à la base relie les quatre quartiers, la femme évoque l'image d'une grenade ouverte ou d'un ballon fendu..." Oui, mais il arriva à plusieurs reprises que des dames vêtues de la jupe en quatre quartiers, en traversant la chaussée ou en longeant les bords du trottoir, furent happées au passage par des automobiles et projetées sous les roues. On vit alors combien étaient dangereuses ces robes à pans flottants, ces jupes fendues se gonflant sous le vent.

Certes, c'est très joli d'être "environnée de pétales", d'avoir l'air d'une fleur qui marche, mais c'est moins charmant si chaque pétale est un danger. On renonça donc à cette mode; mais il paraît qu'on a oublié ses inconvénients, car nous la voyons renaître aujourd'hui. Les jupes à pans flottants reparassent en grand nombre.

Votre démarche, mesdames, en acquiert une grâce idéale... Mais prenez garde — prenez garde au monstre automobile qui happe tout sur son passage!

Et la jupe entravée?... Elle régnait en 1914, à la veille de la guerre. La



“Ecoute, Maman !”

“VOICI une lettre de Bessie, et elle dit qu'elle est de nouveau en santé après avoir employé la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

“Je savais que c'était justement cela dont elle avait besoin pour reconstituer sa santé, après la naissance de son bébé.

“Elle dit qu'elle regrettait de n'avoir pas suivi votre conseil il y a longtemps, au lieu de s'inquiéter comme une dame malade pendant de si nombreuses semaines.”

“Que dit-elle encore?”

“Je vous lirai le reste. Elle dit : “Mes nerfs étaient tellement bouleversés que je ne dormais plus du tout. Ma digestion était mauvaise et j'avais des palpitations de cœur. Son bébé était

maussade et irritable, et des fois j'étais terriblement découragée.

“Quand j'eus la lettre de maman me conseillant fortement d'essayer la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais sur le point de tout abandonner, et je décidai de faire l'essai de la Nourriture pour les Nerfs à cause du bien qu'il avait fait à ma nan.

“Je ne puis dire combien je suis reconnaissante pour le conseil qu'elle m'a donné, vu que je suis heureuse et en santé maintenant, mon bébé se porte bien, et je sais que tout cela est dû à l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.”

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50c, chez tous les marchands ou d'Edman-son, Bates & Co., Ltd., Ter. n. o. Le portrait et la signature de A. W. Chase, M. D., sont sur chaque boîte de la véritable Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. 16

vue des femmes qui en étaient vêtues me rappelait toujours l'histoire, contée par Courteline, de ce pauvre gosse qui ne pouvait marcher parce que sa mère, un peu distraite en l'habillant, lui avait mis les deux jambes dans la même jambe de pantalon. Les pauvres femmes semblaient serrées dans un fourreau de parapluie. Quand on voyait à quelle périlleuse gymnastique les malheureuses étaient obligées de se livrer pour monter en autobus ou pour en descendre, on se demandait comment elles n'étaient pas plus souvent victimes d'accidents.

Aux femmes qui se lançaient sur la chaussée parisienne, vêtues de jupes entravées et chaussées de talons Louis XV, il fallait une véritable témérité.

Or, la jupe entravée a vécu; mais les talons Louis XV subsistent. Ce n'est pas faute pourtant qu'on leur ait fait la guerre. L'Académie de médecine elle-même a jeté sur eux l'anathème au nom de la science. Autant en emporta le vent. Regardez donc passer les femmes dans la rue. Jamais elles ne furent plus haut perchées.

* * *

A la vérité, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que sévit la mode des hauts talons. Le docteur Pierre Quiserne, qui a fait un historique de la question, rapporte que les premiers souliers à talons élevés, les "souliers à l'italienne", furent apportés en France par Catherine de Médicis. Les dames de la cour les trouvèrent si jolis qu'elles n'en voulurent plus d'autres.

Sous Henri IV et sous Louis XIII la hauteur des talons portés par les femmes de qualité devint telle que ces dames perdirent l'habitude de marcher. Il fallut à chacune son carrosse.

"Le luxe qui se manifesta à l'époque du Régent et dans les années heureuses du règne de Louis XV, dit le docteur Quiserne, fut aussi effréné dans la chaussure que dans les autres parties du costume. Pour faire paraître le pied des femmes encore plus petit, on imagina une nouvelle forme de talons qui eut tout de suite une vogue énorme et qui plut tellement aux femmes que, sous le nom de "talon Louis XV" elle a survécu à toutes les révolutions, à tous les changements de mode... Avoir des souliers dont la partie postérieure du talon était soigneusement évidée, de sorte que le pied semblât reposer seulement par son milieu et ne toucher le sol qu'en l'effleurant à peine, était le comble de l'élégance..."

Mais si ces hauts talons donnaient quelque grâce à la stature des femmes—des petites surtout—ils rendaient leur marche si difficile, que les dames, afin de se tenir en équilibre, durent s'aider d'un appui. Et de là vint la mode des hautes cannes qu'on voit aux femmes du bon ton dans toutes les gravures de l'époque.

De nos jours, la science s'est violemment attaquée, sans succès d'ailleurs, à la mode des hauts talons. D'illustres chirurgiens de l'Académie de médecine ont démontré que l'attitude vicieuse qu'ils provoquent ne bouleverse pas seulement l'architecture du pied, mais qu'elle réagit aussi sur la taille: les reins se cambrent d'une façon outrée, le ventre se bombe, tous les organes abdominaux sont comprimés, et cela n'est pas sans inconvénients pour l'avenir de la race.

Le docteur Linossier assurait que non seulement les hauts talons sont de nature à compromettre les maternités, mais que les femmes qui les por-

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :	}	SEPT ou HUIT chansons ; DEUX ou TROIS morceaux de piano ; Aussi Musique de Violon ; Conseils et Renseignements sur les Disques.
-----------------------------------	---	--

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — États-Unis, \$3.00
 Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

Demandez notre catalogue de primes

tent sont guettées par l'albuminurie et toute la série des accidents graves qui en résultent.

Ces rapports menaçants furent publiés et répandus dans toute la presse. Mais il ne semble pas que les femmes y aient attaché la moindre importance. Les talons n'ont pas baissé d'une ligne. Et, comme s'ils ne suffisaient pas pour déformer le pied, voici venir la mode des souliers pointus et la pratique des mutilations volontaires.

Pauvre petit pied féminin, bijou ciselé par la nature, à quelles tortures la mode impitoyable ne te soumet-elle pas?...

Tout le monde sait que, naguère, l'écrasement des pieds était la condition première de l'élégance chez les femmes chinoises. Au Céleste Empire, l'idéal de la perfection chez une femme, c'était un pied qui n'avait pas plus de deux pouces de longueur. Une élégante qui n'avait pas le pied en forme de moignon n'était pas une vraie élégante.

Cette déformation des pieds rendait singulièrement difficile, on l'imagine, la marche des Chinoises. Les malheureuses étaient condamnées à boiter toute leur vie. Et quelles difficultés pour les mouvements qui nous semblent les plus naturels! Quand, au cours d'une promenade, elles voulaient se retourner, elles devaient d'abord s'arrêter pour se mettre bien d'aplomb, puis se tourner insensiblement dans la direction qu'elles voulaient regarder.

Pourtant, les femmes, tout en sacrifiant à cette mode cruelle, semblaient en avoir quelque honte, car une Chinoise ne montrait jamais son pied nu. Elle tenait son moignon aussi caché que nos dames d'Occident tien-

nent secrets certains artifices de toilette auxquelles elles ont recours.

Or, il y a à peu près vingt ans, l'impératrice Tson-Hsi — la grande souveraine qui commença de guider la Chine dans les voies de la civilisation occidentale, ordonna que les pieds des enfants du sexe féminin ne fussent plus déformés. A la suite de son rescrit, il se fit, par toute la Chine, une véritable campagne contre cette mode barbare. Partout les femmes se réunirent et jurèrent d'obéir à l'impératrice. Des ligues se fondèrent dans tout l'empire, exhortant les Chinoises à ne plus se mutiler et leur promettant en échange des décorations et des récompenses accordées par la Cour de Pékin. En même temps, des vice-rois, des gouverneurs de province publièrent des proclamations ayant le même objet. Le résultat ne se fit pas attendre. La plupart des femmes se convertirent à la raison.

On vit même des Chinoises qui demandèrent à la chirurgie de réparer l'œuvre de la vilaine tradition qui avait déformé leurs pieds. Telle Mme Wu-Ting-Sang, femme de l'ambassadeur de Chine à Washington. Cette dame subit alors une opération destinée à rendre l'aspect normal à ses pieds écrasés suivant la coutume.

Il n'y eut quelque résistance que dans le peuple et la petite bourgeoisie, plus attachés aux traditions du passé. Mais l'impératrice menaça des pires châtiments les mères qui s'obstineraient à comprimer les pieds de leurs filles; et bientôt la loi nouvelle fut partout respectée.

Ce sont les élégantes européennes qui sacrifient seules, aujourd'hui, à cette mode barbare.

Mesdames, je vous le demande, où sont les civilisées?

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

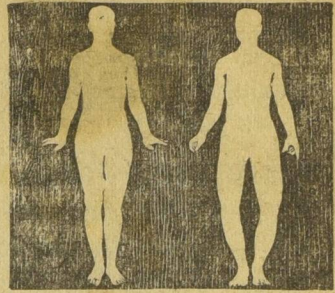
COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal



UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou croches, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou croches sûrement, rapidement et définitivement sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéro 18, E.-U., "Lim-Straitner", est facile à ajuster ; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou croches sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE, 381 L.,
Ackerman Bldg, Binghamton, N. Y.



Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

EMPLOYEZ UN LIQUIDE POUR LES MALADIES DE LA PEAU

Les maladies de la peau sont dues à divers germes virulents profondément cachés dans les tissus délicats de la peau. Ils sont la cause d'une souffrance et d'une démangeaison terribles. A moins de détruire et d'éliminer ces germes il n'est pas de soulagement ou de guérison possible. Les onguents ou pommades ne peuvent amener la guérison, ils ne pénètrent pas jusqu'aux germes sous la peau. Ils ne font que fermer les pores et forment ainsi un foyer où se développent et se multiplient avec rapidité tous ces germes.

Les remèdes pour le sang ne peuvent guérir la peau, parce que ces germes ne sont pas dans le sang. Un liquide seul a un effet permanent dans les maladies de la peau.

La prescription D. D. D. soulage instantanément

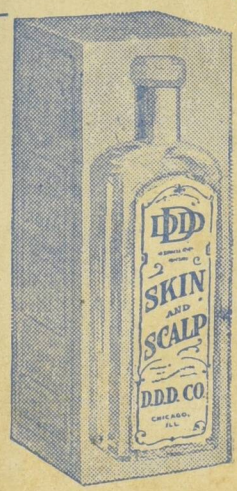
La Prescription D. D. D. pénètre les pores par sa seule application. Au premier contact de ce liquide pour la peau, la douleur cuisante est soulagée comme par magie.

D. D. D. est un composé scientifique de gaultherie et de thymol, etc., et d'une substance puissante et chère, le *chlobutol*. Cette substance est connue des spécialistes de la peau, comme étant l'unique moyen de traiter la peau malade avec succès. Cependant, sa préparation jusqu'ici exigeait un expert et seuls les médecins pouvaient l'employer. Aujourd'hui, tous ceux qui souffrent d'affections de la peau le trouvent composé en proportions convenables dans la nouvelle décou-

verte, fameuse sous le nom de Prescription D. D. D.

Eczéma, psoriasis, porrigo, pustules, éruptions, bénignes ou virulentes, cèdent sous l'effet adoucissant et guérissant du D. D. D.. Tous les pharmaciens tiennent D. D. D.. Demandez-le à votre pharmacien aujourd'hui. Informez-vous aussi du savon D. D. D.. Son usage régulier entretient la peau pure et saine.

GUERISON RAPIDE D'UNE FEMME—UNE MASSE DE PLAIES.—Dans l'automne de 1907, j'avais une plaie au cou. Après quelque temps elle disparut mais revint sous une forme plus sérieuse, disparaissant et revenant ainsi jusqu'en février. J'allai voir un docteur qui me dit que c'était de l'eczéma. A ce moment toute ma figure était en plaies, très enflée et suintant de l'eau continuellement. Je ne dormais plus et mes jours étaient misérables. J'employai le docteur jusqu'au 1er mai. Alors j'eus une bouteille de D. D. D. pour l'essayer. Dès que j'eus commencé à l'appliquer, ma figure devint mieux. Quand j'eus fini cette bouteille d'essai, je m'en procurai une autre de format régulier et n'en employai que la moitié. J'ai toujours été parfaitement bien depuis. Je recommanderai toujours le D. D. D. en toute occasion. Mme Orange Harvey, Danville, Qué. 18 mai 1917.



BOUTEILLE D'ESSAI GRATIS

Laboratoire D. D. D. Dépt 31, 27, Lyall St., Toronto

Messieurs, — Veuillez m'envoyer gratuitement une bouteille d'essai de la Prescription D.D.D. Veuillez noter que je ne prends aucun engagement. Trouvez inclus, 10 sous pour payer le port.

Nom.....

Adresse.....

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicer.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Reçives à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.